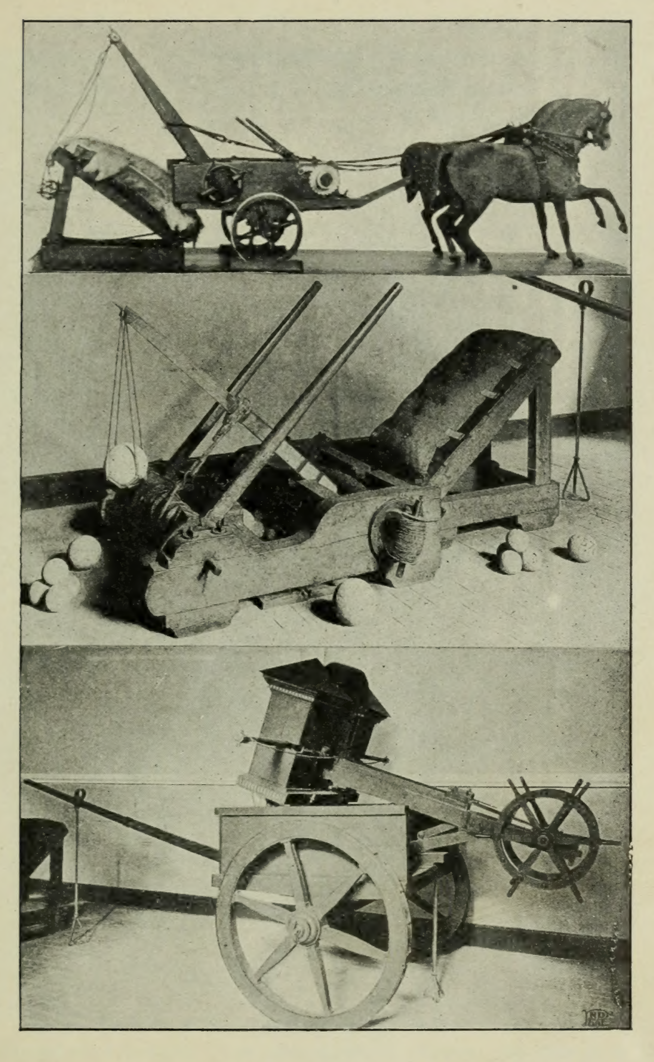




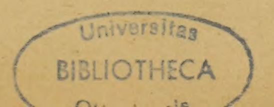


(Photo Neurdein frères.)

Onagres et Balistes de Siège, p. 101

A mon excellent ami et si dévoué
collaborateur, M. Charles GROLLET,
bien cordial souvenir.
L. GASTINE.

L'ORGIE GAULOISE



DU MÊME AUTEUR

Lys amors d'Hélain Pisan avecq Iseult de Savoisy (roman du XIV[e] siècle en vieux français). Illustration d'Ed. Zier, Quantin, édit., Paris.

Seul sur l'Océan (roman d'Education pour la jeunesse). Illustration d'Ed. Zier, en collaboration avec Noémie Balleyguier. Charavay-Mantoux, édit., Paris.

Apôtre (étude de prêtre). Couverture illustrée d'Ed. Zier. Genonceaux, édit., Paris.

L'Or. Les Millions de Suzette (roman populaire). Boulanger, édit., Paris.

Filles d'Orient (études orientales). Illustrations d'Ed. Zier et de René Lelong. Flammarion, édit., Paris.

Le Pavillon d'or (roman d'Education pour la jeunesse), illustré par Ed. Zier. May-Mantoux, édit., Paris.

Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare (roman historisque), illustré par Ed. Zier. Gravures de Deloche. Richardin Per-Lamm, édit., Barcelone.

L'Asie en feu (roman militaire et d'éducation pour la jeunesse), en collaboration avec Feli-Brugière. Delagrave, édit., Paris.

La Belle Tallien (étude historique). I. *Notre-Dame de Septembre.* II. *Reine du Directoire,* 2 vol. avec illustrations documentaires. Albin Michel, édit., Paris.

Enigme dans l'Espace (roman philosophique). Bolender, édit., Paris (*Le roi de l'Espace*).

Dans l'Azur (roman d'aviation en collaboration avec Léon Perrin). « Le Monde illustré », édit., Paris.

César Borgia (étude historique avec illustrations documentaires). Albin Michel, édit., Paris.

Les Jouisseurs de la Révolution (études historiques avec illustrations documentaires). « Les Editions Bibliophiles », Paris, édit.

La Guerre dans l'Espace (roman populaire). 6 volumes (18 fascicules). Bolender, édit., Paris.

Les Cahiers révolutionnaires de J. Brunoy (roman historique). H. Gautier, édit., Paris, etc., etc.

Trop riche héritière (roman de jeunes filles). Prat, édit., Paris.

Le mal du cœur (roman philosophique parisien). Savine, édit., Paris.

La fille des Angads (roman algérien). Gautier Blériot, édit., Paris.

Les Charognards (roman sur les profiteurs de la guerre). « L'Éveil », édit., Paris.

Dans l'ombre Impériale (roman historique sur les complots du Premier Empire). « L'Ouest-Eclair », édit., à Rennes.

Le Richissime Ouvrard (roman historique sur l'époque de la Révolution). « La Cote », édit., Paris.

L'ORGIE GAULOISE

par

Louis GASTINE

Illustrée de tableaux de MM. BRION, Albert CHARPENTIER, Léon COMMERRE, COURSELLES-DUMONT, Paul JAMIN, LUMINAIS, Henri MOTTE, LIONEL-ROYER et Jules TRIQUET.

ÉDITIONS DE L'ÉVOLUTION SOCIALE FRANÇAISE

11, RUE DE SÈVRES, 11

PARIS VIe



JUSTIFICATION

Sous la forme d'un récit romantique, l'ORGIE GAULOISE renferme un résumé condensé, *mais complet et rigoureusement exact* de ce que l'on sait positivement aujourd'hui sur la Gaule dite « indépendante », jusqu'à sa conquête par Jules César, 52 ans avant J.-C.

L'histoire a presque toujours été systématiquement partiale. La politique, les religions, la passion, l'imagination même, se sont appliquées à dénaturer le passé.

Mais les documents qui furent préservés de la destruction des hommes et de celle du temps ; les travaux techniques de philologie, d'archéologie, de numismatique, d'ethnologie, d'épigraphie, et d'une façon générale les recherches de toutes les sciences exactes qui se rapportent, de près ou de loin, à l'histoire, *et surtout la comparaison de tous ces éléments*, permettent, néanmoins, de reconstituer, plus ou moins complètement, la vérité historique.

Ainsi le vieux monde gaulois se présente aujourd'hui sous des physionomies bien différentes, selon qu'il est examiné dans les histoires partiales, ou qu'il est évoqué à l'aide de la comparaison des documents scientifiques recueillis, sans dessein d'altération, mais, au contraire, avec le sincère souci de l'exactitude.

Ne redoutant pas de rompre avec des traditions erronées, comme celle qui fit de Vercingétorix un libérateur désintéressé ; sans craindre d'être en contradiction avec la masse des compilations modernes étrangères, et particulièrement allemandes, qui ne dissimulent même pas leur étroit esprit nationaliste, l'ORGIE GAULOISE dit ce qui fut et présente, en même temps, ici, l'énumération des contrôles qui peuvent en être faits par l'examen *et la comparaison logique* des documents positifs dont elle est issue, et cite même les études moins loyales qu'elle n'a pas voulu ignorer.

Les écrits contemporains de la vieille Gaule, ainsi que ceux qui lui sont postérieurs, mais qui s'inspiraient d'ouvrages contemporains, forment, en première ligne, les documents à consulter. Mais il importe

de les contrôler les uns par les autres, comme l'a si bien su faire Fustel de Coulanges, dans *La Cité antique* et dans sa magistrale étude des *Institutions politiques de l'ancienne France*.

Jules César, Polybe et Strabon sont les auteurs anciens qui fournissent le plus de renseignements sur la vieille Gaule. On trouve aussi de précieuses relations sur elle dans Diodore de Sicile, Posidonius, Ciceron, Pline, Sénèque, Josèphe, Suétone, Plutarque, Tite-Live, Pomponius Mela, Florus, Appien, Lucien, Dion Cassius, Ulpien, Ammien Marcellin, Ausone, Lampride, Sulpice Sévère, Saint Gérome, Sidoine, Apollinaire, Hécatée de Milet, le poète gaulois Rutilius, les *institutes* de Justinien, le *code Theodosien*, les *Acta triumphalia capitolina*, et quelques autres auteurs grecs et latins moins importants. Le *Corpus inscriptionum latinarum* doit être également mis à contribution.

Parmi les auteurs modernes, Fustel de Coulanges (*la Gaule romaine*) est le guide le plus sûr dans l'étude et la critique des textes anciens.

Après lui, il convient encore de consulter d'Allmer, les *Antiquités de Vienne* ; de Lebègue, l'*Epigraphie de Narbonne* ; de Jullian, les *Inscriptions de Bordeaux* ; d'Aug. Bernard, le *Temple d'Auguste* ; de Mommesen, les *Inscriptions suisses* et les *Annales de l'Institut archéologique de* 1853 ; de Brambach, *Inscriptiones Rheni* ; de Léon Renier, les *Inscriptions d'Algérie* ; de M. L. de la Saussaye, la *Numismatique de la Gaule narbonaise* ; de Cartaillac, l'*Or gaulois* ; d'H. de la Tour, l'*Atlas des monnaies gauloises* ; de Mowat, les *Monuments de Paris* ; de Monceau, le *Grand temple du Puy-de-Dôme* ; de Roger de Belloquet, l'*Ethnogénie gauloise* ; d'Herzog, *Galliæ Narbonensis historia* ; de S. Reinach, le *Dictionnaire archéologique de la Gaule* et *la Description du musée de Saint-Germain* ; de Castanier, les *Origines antiques de Marseille* ; de Bulliot, les *Fouilles du Mont Bouvray*, la *Religion des Gaules*, la *Cité gauloise* ; de Bulliot et Fontenoy, l'*Art de l'Emailleur chez les Eduens* ; de Daubrée et Gaidoz, l'*Exploitation des métaux chez les Gaulois* ; de Bertrand, la *Religion des Gaulois* ; de Lécrivain, la *Propriété foncière chez les Gaulois* ; de M. de Saulcy, les *Campagnes de César* ; d'Ernest Desjardins, la *Géographie de la Gaule romaine* ; de H. Chambellan, *Etudes sur l'histoire du droit français* ; de Laferrière, l'*Histoire du droit français;* de Viollet, les *Institutions politiques de la France* ; et les nombreuses études gauloises d'Arbois de Jubainville, sans oublier l'*Archéologie celtique et gauloise* d'Alexandre Bertrand ; les *comptes*

rendus de l'Académie des inscriptions; la *Revue celtique* ; le recueil de DOM BOUQUET ; et même l'*Histoire de Jules César* de NAPOLÉON III.

L'*Orgie gauloise* — et l'on espère que ce sera son mérite aux yeux des lecteurs qui ne jouissent pas du luxe de l'érudition — n'est point alourdie par cette volumineuse documentation, parce qu'elle n'en retient que l'essence. A peine contient-elle une esquisse des plus importantes campagnes de César, et seulement jusqu'à la prise d'Alésia, car, après la capitulation de Vercingétorix les « arrivistes » de la Gaule étaient virtuellement vaincus. Mais, pour la connaissance *utile* des étapes de la civilisation française, on comprendra qu'il importe beaucoup moins de s'attacher à la vaine énumération des actes, des faits, des dates et des menus détails de l'histoire, qu'à l'évocation exacte des mœurs, des institutions, des caractères; car, c'est cette évocation seule qui peut nous aider à comprendre ce que nous sommes, par ce que nous avons été, et qui peut nous servir de guide dans le présent et dans l'avenir.

L'Orgie Gauloise

I

NU CONTRE UNE OURSE

La lumière argentée de la lune, que l'aube allait bientôt éclipser, brillait encore dans une clairière de l'immense forêt aulercienne, où quelques lièvres trottinaient, broutant, çà et là, du serpolet.

Tout à coup, l'un de ces petits animaux, relevant ses longues oreilles, se dressa presque debout sur ses pattes de derrière. Il regardait du côté d'une percée de la futaie où l'ombre épaisse des ramures, que les rayons de l'astre ne pouvaient pénétrer, cachait une voie d'accès à cette éclaircie. Ce brusque mouvement d'attention inquiète fut presque aussitôt suivi d'un faible cri et d'un grand bond du lièvre. Il fuyait, par une série de sauts précipités, vers l'un des bords de la clairière, et la bande des autres léporidés, alarmée par sa frayeur, le suivait.

Peu après la disparition de ces petits rongeurs, le bruit d'une course légère, mais rapide, retentit dans le silence nocturne. Ce bruit se rapprochait. Il devint vite distinct ; puis tout à fait voisin... Enfin, de la voie d'accès, jaillit une forme blanche, une silhouette humaine, qui ne s'arrêta qu'au milieu de l'espace découvert, dans la clarté lunaire.

C'était une très jeune fille, vêtue d'une blanche robe de lin, serrée à la taille par une torsade en laine rouge. Ses longs cheveux châtain clair, ondulés, flottaient, épars, sur ses épaules ; mais ils étaient écartés de son visage et maintenus serrés de chaque côté de son front par un cercle plat en cuivre poli. Elle paraissait d'ailleurs extrêmement jolie, car l'angoisse contractant sa physionomie ne détruisait pas la suave harmonie de ses traits ; l'émoi qui saccadait ses mouvements n'arrivait point à en supprimer la grâce. S'étant arrêtée, haletante, elle regardait autour d'elle et prêtait l'oreille.

Que venait-elle chercher ; ou qu'avait-elle fui jusque-là ?

Même dans la splendeur lumineuse du milieu du jour, nul Gaulois n'abordait seul, sans des craintes légitimes, les mystères des interminables bois qui couvraient alors, dans la Gaule, des étendues immenses. C'étaient de sauvages dédales dans lesquels on ne voyait guère pénétrer que les prêtres de la religion de cette antique époque : les *druides*, car ils y dissimulaient les secrets de leur prestige considérable. La tradition rapportait que pour échapper à des hordes de milliers d'envahisseurs étrangers venus du Nord, brûlant et massacrant tout sur leur passage, des populations affolées cherchèrent un provisoire refuge dans les lisières de ces forêts et que les barbares n'osèrent se risquer à les y poursuivre ; tant était grande pour tout être humain de ce temps-là l'horreur de l'inconnu des bois profonds. Chaque année, pour une des grandes cérémonies du culte druidique, et dans certaines circonstances particulières, des foules convoquées s'aventuraient pourtant à l'orée des forêts ; mais c'était sous la conduite et la protection sacrée des druides...

Cependant, rien ne troublait plus l'impressionnant silence de la nuit. N'entendant aucun bruit ; ayant repris haleine, la fragile créature parut s'orienter.

Tournant le dos à la voie qui conduisait à la clairière, elle sondait du regard l'obscurité du bois. Elle fixait et semblait reconnaître, dans l'ombre d'un grand chêne, un assemblage artificiel de deux énormes rochers posés l'un sur l'autre,

Après avoir encore une fois prêté l'oreille dans la direction d'où elle était venue, elle alla s'asseoir contre le rocher inférieur où elle demeura immobile et silencieuse indéfiniment.

L'aube ne tarda pas à poindre. Ses premières clartés roses dominèrent les froids rayons lunaires, qui s'effacèrent et disparurent. Quelques chants d'oiseaux rompirent le silence ; puis ces chants se multiplièrent ; la forêt s'éveillait.

Toujours immobile et silencieuse, la jeune fille écoutait. Mais, soudain, elle se dressa parce qu'un roulement lointain, accompagné de piétinements, frappait son attention.

Elle guettait assurément ce bruit. Elle savait sans doute qu'il annonçait une prochaine arrivée prévue, car elle contourna les deux gigantesques pierres superposées pour aller se dissimuler derrière elles, dans un buisson des rejetons du grand chêne qui étendait une partie de ses ramures, comme un vaste dais, au-dessus de la plate-forme constituée par le sommet plat du très large rocher supérieur.

De cette retraite, elle découvrait aisément, en face d'elle, la voie d'accès qu'elle avait suivie ; voie droite sur une certaine étendue, jusqu'à un coude du chemin sous la futaie.

Et le bruit se précisait. C'était bien celui d'un véhicule roulant. Tout à coup, apparut, en effet, au coude du chemin, un chariot découvert traîné par deux chevaux et suivi d'un cavalier vêtu de blanc.

« Dioviste ! » murmura la jeune fille en se retranchant davantage derrière le buisson.

Dioviste était le neveu du grand pontife des druides, et, il occupait un rang élevé dans la hiérarchie sacerdotale de ces prêtres disséminés sur une grande partie de la Gaule.

Un esclave de la tribu volce des provinces barbares du Danube conduisait l'attelage, debout dans le chariot. Près de lui, un Gaulois de la presqu'île armoricaine, ayant l'apparence d'un soldat mercenaire, mais sans autre arme qu'un long coutelas pendu à sa ceinture, se tenait sur l'un des côtés du véhicule. Bientôt ces trois hommes arrivèrent à la clairière et s'arrêtèrent au milieu d'elle. Le Gaulois et l'es-

clave Volce descendirent de la voiture. Le druide mit pied à terre et lia la bride de son cheval à une des roues. Pendant qu'il achevait cette ligature, ses deux auxiliaires tirèrent du chariot un homme jeune, entièrement nu, d'une énorme stature ; une sorte de géant, qui ne faisait pas un mouvement pour s'opposer à ce déplacement. On pouvait supposer, toutefois, que cette inertie n'était pas réellement volontaire, car le jeune colosse nu se trouvait enveloppé et serré fortement avec une longue courroie de cuir. Elle tournait plus de vingt fois autour de lui, depuis le haut du buste jusqu'aux chevilles, collant ses bras le long de son corps et réunissant ses jambes étendues. Non sans peine, les deux hommes portèrent le ligoté jusqu'auprès du côté droit des deux rochers superposés, en un point où des marches, taillées dans ces roches, permettaient de les escalader successivement.

Mais s'il était aisé, pour une personne quelconque, d'atteindre la plate-forme du plus haut rocher par ces degrés, il suffisait aussi de voir combien l'esclave et le Gaulois faisaient d'efforts en transportant le géant, pour prévoir qu'il leur serait difficile de le hisser au sommet des deux blocs. Dioviste, qui précédait les deux porteurs, arrêta le Gaulois au moment où, soulevant un peu plus haut le buste du colosse, il se disposait à tenter d'escalader les degrés à reculons.

— Attends, Corpact, dit-il, comme cela vous n'y parviendriez pas. C'est en sens contraire qu'il faut le monter ; les pieds en avant. Retournez-le.

Corpact et l'esclave accomplirent le retournement commandé ; de telle sorte que le Volce, soutenant les jambes du géant, prit, devant les marches, la place qu'occupait le Gaulois un moment auparavant.

— A présent, reprit le druide, en s'adressant à l'esclave, dépose les pieds de Vercomir sur le premier degré et va-t-en aider Corpact à le porter par les épaules.

Quand l'esclave eut rejoint le Gaulois, Dioviste saisit la courroie qui liait les pieds du géant pour les soulever et gravit ainsi quelques marches. Puis, voyant que le Gaulois

et l'esclave ne faiblissaient pas sous le poids du buste et de la tête de Vercomir, il acheva l'ascension des deux roches en soutenant les jambes du prisonnier.

Sur les indications du druide, ses deux aides étendaient le colosse au milieu de la plate-forme, sans le délier, lorsque l'attention de Dioviste, brusquement détournée de cette opération, fut portée vers l'attelage du char et vers son cheval.

Les bêtes hennissaient, se cabraient, tiraient le chariot en sens contraire, comme si elles voulaient s'en dégager.

— Les chevaux !... les chevaux !... s'écria Dioviste en les désignant à l'esclave d'un geste impérieux.

Le barbare lâcha le prisonnier. Un coup d'œil suffisait pour apprécier l'urgence d'intervenir. Les efforts des bêtes pour briser leurs traits étaient si violents que ces liens ne pouvaient manquer d'être promptement rompus.

Descendre en toute hâte les marches des deux rochers, s'élancer vers l'attelage furent des mouvements bien vite accomplis par le Volce. Mais, ni sa voix, ni ses efforts pour maintenir les bêtes ne les calmaient. Les deux chevaux attelés, reculant et se cabrant, avec des cris toujours plus stridents, menaçaient de renverser et d'écraser le barbare, impuissant à les maintenir. Ils entraînaient le cheval de selle en ce recul, et celui-ci lançait des ruades au hasard, aussi bien sur eux que sur la voiture, contre laquelle, en ses défenses, il risquait de se briser les membres. Dioviste, alarmé pour sa monture, descendit précipitamment dans la clairière et courut à son tour vers le char. Au moment où il y parvint, l'esclave s'affaissait, le crâne défoncé par les pieds de devant d'un des chevaux de l'attelage qui, s'étant dressé debout et brisant l'attache de fer fixant le timon au chariot, retombait sur le malheureux Volce. Dioviste comprit qu'il essaierait en vain de délier la bride de son cheval. L'animal ne lui aurait pas même donné le temps de la couper : il arrachait sa tête du système de courroies qui le retenait. Instinctivement, le druide empoigna la crinière de la bête libérée et lui sauta sur le dos au moment où elle faisait un demi-tour et ployait

sur ses jarrets pour s'élancer du côté de la voie d'accès.

— Des ours !... Ce sont des ours ! ! criait Corpact avec un accent d'épouvante, du haut de la plate-forme.

Dioviste, emporté par son cheval, eut à peine le temps d'entrevoir le Gaulois bondissant, à l'extrémité de la roche supérieure pour atteindre l'une des branches horizontales du grand chêne qui la surplombait et pour s'y accrocher, tandis que, de la lisière de l'éclaircie, à gauche des rochers, surgissait le fauve signalé, — ou les fauves, — car, ainsi que Corpact l'avait crié, le druide crut en distinguer plusieurs.

Cependant, le second cheval du char, dégagé par l'écart du premier et par la rupture de l'attache du timon, s'élançait dans la même direction que la monture débridée du druide.

Du haut de la branche où il avait réussi à se jucher, Corpact vit l'autre cheval tomber, se relever sur le corps du barbare en le piétinant. Il entraînait le chariot. Mais le véhicule, n'étant plus dirigé par le timon qui s'en était détaché et gisait vres le milieu de la clairière, déviait tantôt à droite, tantôt à gauche, à chacun des bonds de l'animal. Un à-coup le renversa au débouché du chemin en abattant une seconde fois la bête qui ne s'en pouvait délivrer.

Déjà Corpact ne la regardait plus. Il concentrait son attention, par un souci personnel plus vif, sur les fauves avançant à découvert, après un arrêt à la lisière de la futaie.

Celui qui marchait en tête était une ourse énorme, descendante dégénérée, mais encore terrifiante, de l'ours formidable des cavernes, dont on a retrouvé des traces et des ossements dans les dépôts préhistoriques de l'époque quaternaire. Ceux qui la suivaient étaient deux jeunes oursons.

L'ourse avançait avec prudence. Elle sentait probablement qu'il y avait là, dans ce lieu ensoleillé, d'autres êtres que ceux qu'elle y avait vus et qui s'étaient presque tous enfuis. Elle se dirigea pourtant vers le corps du Volce, le flaira et le retourna sans effort, du bout d'une de ses pattes, tandis que ses petits léchaient avec des grognements de joie

aigus la cervelle sanglante qui s'épandait, chaude encore, du crâne fracassé de l'esclave.

Impassible et muet, comme indifférent à tout, le jeune colosse nu gisait toujours étendu sur le dos au milieu de la plate-forme du rocher supérieur. Ses regards ne pouvaient se porter que sur les ramures du grand chêne, sur les cimes des autres arbres qui l'avoisinaient et le ciel pur, légèrement teinté çà et là de rose et d'or par le soleil levant. Mais il avait entendu Corpact annoncer avec terreur sa découverte des ours. Il l'avait vu s'écarter épouvanté. Il le revoyait encore à califourchon sur une forte branche du chêne, d'où il regardait les fauves avec une émotion crispant ses traits.

Malgré l'incommodité de sa position sur la branche, le Gaulois, s'appliquant à ne pas bouger pour ne point révéler sa présence, caressait l'espoir de voir la puissante bête sauvage emporter l'esclave pour le dévorer avec ses petits dans un lointain hallier ; il songeait même, comme à une dernière ressource, au prisonnier lié sur la plate-forme. Si l'ourse découvrait sa présence dans l'arbre et tentait de se rapprocher de lui, en grimpant sur les deux roches, le colosse nu, incapable de se défendre contre elle, ne suffirait-il point, avec l'esclave, à sa voracité ?

Mais, tout en escomptant cette dernière chance, Corpact n'avait aucun regard pour le géant. Ses yeux restaient si exclusivement fixés sur le groupe formé par l'esclave, l'ourse et les oursons qu'il ne voyait pas la jeune fille, cachée jusqu'alors au pied du chêne, escalader légèrement les degrés des deux rochers et s'avancer sous lui, jusqu'au milieu de la plate-forme, auprès du colosse ligoté.

— Corpact ! dit-elle à demi-voix. Corpact ! ! répéta-t-elle sur un ton plus élevé, avec une impatience pleine d'angoisse.

Au second appel, tressaillant, le Gaulois dirigea enfin ses regards vers la jeune fille et ne put retenir une faible exclamation de surprise ; un nom lui échappa : Delphia ? !...

— Vite ! jette-moi ton couteau... vite ! !

Corpact n'eût qu'une très courte hésitation. Il ne compre-

nait ni la présence de celle qu'il avait reconnue et nommée Delphia, ni le but de sa demande, car la faible créature ne prétendait pas se défendre contre l'ourse avec un coutelas. Mais, *elle ordonnait*. Or, sa volonté était probablement une puissance capable de contrebalancer la frayeur du Gaulois, puisqu'il se hâta de décrocher le couteau de sa ceinture pour le jeter aux pieds de celle qui le réclamait. Néanmoins, une autre épouvante agitait à présent Corpact, car, oubliant de garder le silence, il s'écriait :

— Delphia ! ! Delphia ! ! Que fais-tu ? !

Delphia tranchait, aussi rapidement qu'elle le pouvait, les tours de la longue courroie qui ligotait le colosse.

Jusqu'alors, Vercomir ne s'était pas départi de l'indifférence, ou de l'inconscience, qui le faisait inerte et muet. Mais, quand il sentit ses liens coupés un à un, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser échapper trois mots :

— Mes bras d'abord.

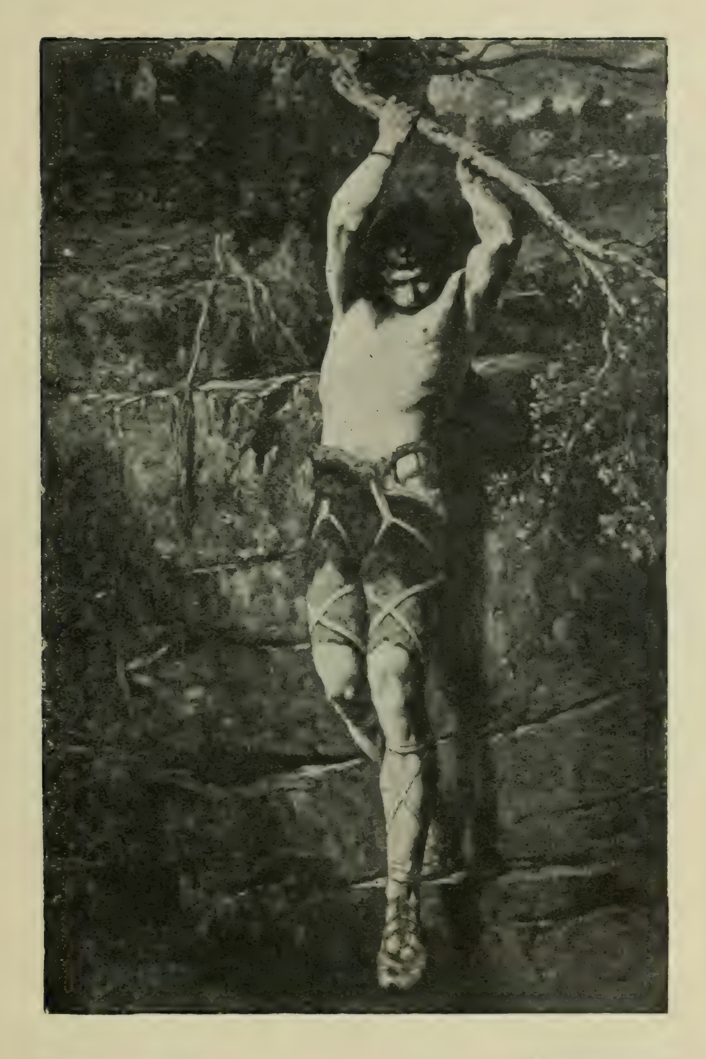
Delphia dégagea les bras du géant et lui tendit le couteau qu'il réclamait d'un geste, pour achever, mieux et plus vite, de se libérer lui-même.

— Oh ! Delphia ! Qu'as-tu fait ! nous sommes tous perdus ! reprenait Corpact !

La jeune fille, dédaignant de répondre au Gaulois, regardait l'ourse, qui se retournait inquiète et grognait en grinçant des dents à la vue de Vercomir dressé.

— La bête nous a découverts, dit-elle en s'adressant au libéré, ne me laisse pas déchirer vivante ; si elle monte ici, égorge-moi avec le couteau... et sauve-toi, si tu peux...

Vercomir regarda un instant Delphia. Ses paroles semblaient lui causer une grande surprise. Tout d'abord, il n'en avait pas bien compris le sens, et, quand il le saisit, un petit rire contenu secoua sa large poitrine. Pourtant, il ne s'attarda pas à s'égayer parce qu'il voyait l'ourse s'avancer vers les roches avec des grognements de menace. D'un prompt coup d'œil circulaire, il embrassa l'ensemble de la clairière. Au coin du chemin sous bois, gisait le chariot renversé auprès



(Photo. Braun et Cie). LUMINAIS. pinxit.

« Corpact se hâtait de descendre », p. 14.

duquel n'était plus le second cheval. Pendant l'arrivée de l'ourse et la libération de Vercomir, il avait réussi à rompre ses traits et s'était échappé. Entre le côté droit des roches et le véhicule à demi-démoli, se trouvait son timon ferré aux deux extrémités ; arrondi en pomme par un bout et pointu de l'autre. Vers la gauche de l'éclaircie, les oursons se disputaient en le tiraillant le cadavre du Volce. Enfin, déjà très près de la roche inférieure, l'ourse énorme se dressait.

— Vercomir, m'as-tu compris ? ! feras-tu ce que je t'ai dit ?... reprit Delphia, anxieuse, en se rapprochant du colosse.

— Paix ! petite ; tiens-toi là sans bouger.

Vercomir désignait à la jeune fille la place où Dioviste l'avait fait étendre auparavant. Delphia se renversa aussitôt sur cet emplacement, persuadée que le géant, obéissant à sa requête, allait lui trancher la gorge au milieu de la plate-forme. Sans faiblir, elle ferma ses beaux yeux ; elle étendit ses bras en croix sur la pierre ; elle attendit...

Mais, sans s'occuper d'elle, Vercomir, s'avançant au bord de la plate-forme, et surplombant l'ourse dressée, l'appelait du geste et de la voix sur le côté gauche des roches. Là, pour la bête fauve, malgré sa haute taille et ses longues griffes, l'escalade était impossible. Pour la mieux exciter à se précipiter sur lui de ce côté, le géant lui lança le coutelas de Corpact, tandis qu'elle se dressait une seconde fois debout en essayant d'atteindre la base de la roche supérieure. Touchée au flanc, fortement piquée, l'ourse s'élança, furieuse, en rugissant, vers son agresseur. Aussitôt, Vercomir, traversant la plate-forme en deux sauts, bondit du côté droit dans la clairière, et courut au timon du char dont il se saisit.

Au moment où il se redressait, brandissant fort aisément cette sorte d'arme très pesante, l'animal féroce ayant contourné les roches, découvrait les marches qui en permettaient l'ascension et commençait à les gravir. Le colosse n'eût que le temps de se précipiter et de lui porter, par derrière, entre les pattes un terrible coup de la pointe du timon qui lui déchira profondément l'abdomen.

Arrêtée net dans son élan par cette horrible blessure, l'ourse roula en arrière, mais se redressa aussitôt. Son sang coulait à flots ; ses entrailles s'échappaient de son ventre ouvert. Néanmoins, elle essayait de se lever sur ses pattes de derrière pour se jeter sur Vercomir lorsque celui-ci, reprenant le timon par l'autre bout et l'employant comme une massue, l'abattit si rudement sur la tête du fauve qu'il l'assomma.

L'ourse n'était pourtant pas morte, elle se débattait encore. Pour l'achever le géant dût lui crever la poitrine à deux reprises avec le bout à peu près pointu de l'arme improvisée dont il s'était déjà si bien servi. Eclaboussé du sang de l'animal, qui marbrait de taches rouges, ses jambes et son grand corps blanc, Vercomir, voyant enfin la bête monstrueuse complètement inerte, se retourna du côté des roches et du chêne qui les surplombait. Corpact se hâtait de descendre de branche en branche, tandis que Delphia, blême et sans voix, demeurait agenouillée et penchée, les deux mains crispées au bord de la plate-forme, contemplant tour à tour l'ourse morte et le colosse souriant.

II

LE SACRIFICE HUMAIN

Corpact était satisfait de voir inanimée la formidable carnassière. Comme Delphia, descendue des roches pour voir de plus près cette ourse monstrueuse, il tournait autour de la bête, soulevait ses pattes, écartait ses griffes, retroussait ses lèvres pour mesurer de l'œil les crocs et les dents de ses terribles mâchoires.

— Ça ne mordra plus, dit-il, en laissant retomber la lourde tête de l'ourse qu'il avait soulevée par une oreille.

Puis, s'adressant à la jeune fille, et lui désignant Vercomir, qui s'écartait pour chercher les petits oursons disparus, il ajouta : « Le Rème est libre à présent ! C'est plus terrible que l'ourse ! »

Le colosse délivré par Delphia n'appartenait pas à la population sur le territoire de laquelle il se trouvait. Quoique issu de la même race celte que Corpact, il faisait partie de la tribu gauloise des Rèmes, fixée au sud du Belgium.

A ce titre, et bien que les Rèmes ne fussent pas alors en lutte contre les Aulerciens, il devait être tenu pour étranger en Aulercie. L'observation laconique de Corpact résumait d'ailleurs parfaitement sa situation, celle de la jeune fille et celle de Vercomir en rappelant la libération de ce dernier, parce qu'elle évoquait le souvenir des récents incidents qui avaient amené le Rème en cette fatale clairière.

— Attends, répondit la jeune fille, en se retournant du côté du colosse, pour l'observer, il faut d'abord savoir ce que Vercomir veut faire.

L'étranger se baissait alors et maniait le corps de l'esclave d'une étrange façon. Tout d'abord, Corpact et Delphia pensèrent que le Rème tentait de le ranimer. Mais il le dépouillait simplement de l'ample blouse rayée dont il était vêtu et des sandales garnies de courroies qui lui avaient servi de chaussures. La température encore assez douce de la fin de cet automne n'exigeait guère plus que la pudeur, fort peu développée à cette époque, le souci de se vêtir que manifestait ainsi Vercomir.

— Il va s'en aller ! murmura Corpact.

— Attends ! répéta la jeune fille.

Sur le torse puissant du jeune Rème, l'ample blouse du Volce défunt devenait une tunique collante ; elle ne lui descendait qu'à mi-cuisses. Il avait dû la fendre sur le devant pour y passer sa tête, et en arracher les deux manches, trop étroites pour ses bras. Mais, grâce à ces modifications expéditives, elle constituait, du moins, un rudiment de costume dont Vercomir pouvait provisoirement se contenter.

— Quand il aura mis les sandales, il s'enfuira, reprit encore l'Aulercien. Delphia n'eut pas besoin de lui répondre. Au lieu d'essayer d'ajuster à ses pieds les semelles du Volce, Vercomir se bornait à les ramasser et revenait.

— Les petits de l'ourse ont eu peur de nous, dit-il, avec le naturel et large sourire qui seyait à sa physionomie sympathique ; ils se sont cachés dans le bois.

— Tu t'inquiètes des oursons au lieu de penser à t'enfuir ?

— Pourquoi nous enfuir petite ? Si l'ourse avait encore un mâle, il serait déjà venu... et je l'aurais tué comme sa femelle.

— Tu frappes comme *Taran*, le dieu-tonnerre, reprit Corpact, mais les druides sont plus puissants que tout, et les druides t'ont condamné !

Vercomir haussa les épaules. L'apostrophe de l'Aulercien lui semblait révéler chez ce soldat, — apparemment dépourvu de vaillance, — une ineptie rare. Néanmoins, sensible à la comparaison flatteuse dont il avait enveloppé son sot avertissement, il daigna lui répondre.

— Pendant que tu restais perché sur ta branche, tu n'as donc pas vu cette petite druidesse envoyée pour me délier et qui n'a pas eu peur de risquer de se faire dévorer...

— Delphia n'est pas encore druidesse ; elle n'a pas seize ans. Ce n'est qu'une élève de Dioviste et la petite fille de son oncle le grand druide souverain.

— Non ! je ne suis pas druidesse et je ne le serai jamais, reprit résolument la jeune fille. Je déteste les druides ! L'oncle de Dioviste n'est pas mon grand-père. Je suis la fille d'une Grecque de Massilia (Marseille) et d'un chevalier romain.

— Toi ? ! s'écria Corpact stupéfait.

— C'est pour cela que je me nomme Delphia, qui est un nom grec. On m'a surnommée aussi : *le Gui*. Puis elle ajouta, s'adressant au Rème : « Personne ne m'a envoyée pour te sauver. Je savais que l'on t'amènerait ici dès l'aube pour t'y égorger après le milieu du jour, et je m'étais cachée pour te détacher aussitôt que Dioviste serait parti. »

Les deux Gaulois entendaient la jolie Grecque avec une inexprimable stupéfaction. Bien qu'elle eût cessé de parler, après ces explications, ils l'écoutaient toujours, car ce qu'elle venait de dire retentissait encore dans leur imagination primitive comme un fracas d'avalanche. Grecque ou Romaine d'origine, elle avait été l'élève des druides. Deux des plus grands d'entre eux l'avaient protégée, conduite et dirigée depuis son enfance. Elle savait mieux que personne l'immense pouvoir que possédaient ses maîtres... et elle ne craignait pas de proclamer qu'elle les détestait !

Elle osait, là, braver leur puissance effective et leur pouvoir occulte, en libérant celui qu'ils avaient marqué pour la mort et qui n'eût pas dit un mot pour s'y soustraire !

Comment vivait-elle sous leurs yeux après un tel sacrilège ? ! Comment subsistaient-ils eux-mêmes, Corpact et Vercomir ?... Ils ne parvenaient point à le concevoir.

Si le Rème était non moins convaincu que l'Aulercien de la quasi-omnipotence druidique, il éprouvait, toutefois, moins de vénération que Corpact pour ces pontifes, origi-

naires d'une contrée qui n'était pas la sienne. Il rompit le silence avant son aîné, le soldat.

— C'est hier, dit-il, que je t'ai vue pour la première fois à l'assemblée des druides qui m'ont fait saisir... Tu ne me connais pas...

Delphia l'interrompit pour lui répondre avec une intelligence et une pénétration fort au-dessus de son âge.

— Je n'ai pas eu besoin de te voir pour te connaître. Dioviste et ses druides ne me cachent plus rien depuis près de deux ans. J'ai toute leur confiance.

» Pour le sacrifice humain qu'ils veulent faire au sujet de la guerre, je savais qu'ils avaient décidé de te prendre, à défaut de criminel, parce que tu n'es qu'un étranger sans parents et sans ami puissant parmi les aulerciens-diablintes.

— C'est vrai ! mais si je n'avais pas été ivre...

— Dioviste a commandé de profiter de ton ivresse. Il a donné du vin pour qu'on te fasse boire.

Corpact, moins scandalisé de la perfidie dénoncée par la jeune fille et qu'il connaissait déjà, que de ses révélations au jeune Rème, voulut les interrompre.

— A quoi bon exciter Vercomir ? conseille-lui plutôt...

— ... de remonter sur la roche et s'y laisser lier par toi, en attendant le sacrifice ?

— Tu nous as perdus tous les trois et tu ne survivras pas plus que nous si Vercomir fait défaut à Dioviste ! s'écria l'Aulercien avec colère.

Delphia sourit dédaigneusement.

— Les druides, répondit-elle, ne poursuivent personne ; ils ne frappent que les hommes crédules qui s'abandonnent entre leurs mains ou qui leur sont livrés par les princeps, les chefs, les chevaliers...

— C'est vrai ! dit le Rème.

— Ah ! Vercomir ! que prétendras-tu faire ? ! Que deviendrons-nous, s'ils prononcent ce soir contre toi, contre moi, contre elle-même, l'*exclusion* qui tue plus cruellement que le fer et le feu ; l'*exclusion* qui fait que l'*exclu* ne trouve

plus ni justice, ni protecteur, ni même un abri ; l'*exclusion* qui fait qu'on fuit l'*exclu* pour ne pas être souillé par son approche et même par le son de sa voix ! Non ! mieux vaut mourir d'un coup, Vercomir...

— On t'a sacrifié comme étranger, faute d'un coupable, reprit Delphia. Tu peux donc te remplacer toi-même par un coupable.

— C'est juste ! En connais-tu donc un ?

— Deux : Moi, qui t'ai délivré, et Corpact qui m'a jeté son couteau pour trancher tes liens.

— Moi !... mon couteau ? !...

— La petite a raison ?

Le Rème disait ces mots en souriant pleinement de son bon sourire et en laissant tomber sa large main sur l'épaule de l'Aulercien qui chancela.

— A moins que vous ne préfériez, l'un et l'autre, quitter simplement ce pays d'Armorique, l'Aulercie, et les autres Etats de Gaule, pour me conduire jusqu'à Massilia, où ni Grecs, ni Romains, n'ont souci des druides et de leurs *exclusions* barbares...

— Je crois que cela vaudrait mieux... balbutia Corpact, sentant qu'il essayerait en vain de dégager son épaule de la main du géant.

— Cette idée-là me paraît aussi meilleure parce qu'elle est plus sûre, conclut Vercomir en lâchant l'épaule du soldat, mais il faudrait s'éloigner promptement sans passer par vos villes et vos villages...

— Je connais les chemins jusqu'au pays des Bituriges (Touraine et Berry) où Dioviste m'a conduite lui-même l'an dernier... après, nous demanderons !

— Connais-tu donc aussi, petite Delphia, le moyen de faire à trois un tel voyage sans autres ressources que ces mauvaises sandales ?

— Je sais guérir et je prédis les sorts...

— Bon ! s'il ne s'agit que d'assurer la vie pendant ce voyage, moi, Corpact, je m'en chargerai.

— Es-tu donc riche ?

— Non Vercomir, mais j'ai des ruses... vous le verrez !... Et, d'abord, il faut faire croire que nous avons été mangés.

Cette proposition fit éclater de rire le Rème ingénu.

— Ne te moque pas de Corpact, dit Delphia. Les druides arriveront bientôt. Mais ils ne prononceront pas l'interdiction contre nous s'ils peuvent croire que les ours nous ont dévorés.

Vercomir cessa de rire et baissa la tête. Après avoir ajusté sous ses pieds les sandales trop courtes du Volce, il traîna sous bois le corps de l'ourse, avec l'aide de l'Aulercien, jusqu'à une assez grande distance des deux roches, dans un hallier épais. Puis il fit observer que ce transport laissait une trace très visible.

— C'est nous qui avons traîné l'ourse répliqua judicieusement Corpact, mais comme on ne supposera pas que j'aie pu la tuer sans armes, et comme toi, tu étais attaché, on pensera que c'est toi que l'ourse a traîné, et l'on ne se risquera pas à suivre cette trace.

Vercomir se remit à rire et cette fois son hilarité fut partagée par l'Aulercien parce qu'elle était approbative.

— A présent, reprit celui-ci, nous devons encore cacher le Volce puisque tu lui as pris ses vêtements.

— C'est juste. Où le cacherons-nous ?

— Au même endroit que l'ourse pour que l'on n'ait pas la tentation de le chercher sur sa trace. Seulement, nous le porterons.

Les deux Gaulois revinrent à la clairière où Delphia guettait sur les roches en réunissant les liens coupés du géant pour les faire disparaître.

Corpact voulait aider Vercomir à porter le cadavre de l'esclave au fond du hallier où ils avaient traîné l'ourse ; mais il dût se borner à suivre, en admirant le géant, parce qu'il avait pris le corps de cette victime par sa ceinture et l'enlevait d'une seule main avec moins d'effort qu'il n'en aurait fallu au soldat pour soulever et transporter un enfant.

En revanche, la *ruse*, dont le soldat se vantait, fut bientôt

une autre supériorité reconnue par Vercomir sans difficulté. En arrivant au hallier avec le géant, il y aperçut les deux jeunes oursons gémissant autour du cadavre éventré de leur mère et il se précipita sur eux. Le Rème s'apitoya.

— Que fais-tu là ? laisse donc ces petites bêtes.

— Non, ça crie ; ça pourrait faire trouver cette cachette... et puis cela pourra nous servir : c'est bon à manger.

— Alors donne-les-moi.

Quand le colosse revint à la clairière, portant les deux oursons par la peau du cou, la jeune fille réunissait, au milieu d'un manteau qu'elle avait trouvé dans le chariot, les liens de Vercomir, la bride, le mors et les autres harnachements du cheval de selle arrachés par cet animal.

Vercomir y ajouta les oursons, replia le manteau sur eux pour les en envelopper afin de transporter le tout d'une seule main, réservant l'autre pour s'armer du lourd timon du char, qu'il fit tournoyer comme un léger bâton.

— Puisque tu connais les chemins, dit-il, petite Delphia...

— Nous allons être obligés de reprendre d'abord celui que vous avez suivi pour venir ici, mais un peu après le détour que vous voyez là-bas, nous en rencontrerons un autre, et celui-là nous conduira bien avant la fin du jour au bord de la forêt, dans le pays des Cénomans.

Vive et légère la Greco-Romaine précédait ses compagnons de quelques pas. Vercomir formait, à tous égards, le gros de la petite troupe, dont Corpact, l'astucieux et prudent compère, se faisait l'arrière-garde. Au détour du chemin sous bois que la jeune fille avait indiqué avant le départ, elle s'arrêta brusquement. D'un bond, Vercomir la rejoignit et Corpact courut sans hésiter près d'eux.

— Là ! voyez-vous tous les deux ?...

La jolie Grecque, parlant à voix basse, désignait du doigt, à cent pas, en travers du chemin, une masse brune insolite.

— Ne bougez pas ! chuchota Corpact, je vais aller voir. Vercomir jeta sur l'Aulercien un regard exprimant sa surprise. Quoi ? cet Armoricain circonspect allait-il s'aventurer

en éclaireur ?... Il n'en fallait plus douter, puisqu'il s'élançait. Mais c'était en quittant le chemin pour faire sous le bois un habile détour que le soldat les précédait. Quelques minutes s'écoulèrent, puis, la jeune fille et le colosse le virent sortir de la futaie et courir à la masse brune en leur faisant des gestes d'appel. Aussitôt ils s'élancèrent.

A mi-chemin l'un et l'autre distinguèrent pourquoi le soldat se baissait sur cette masse brune, qui s'agitait, en reconnaissant le cheval qui avait assommé l'esclave en se cabrant.

L'un des traits du char restant attaché au cou de l'animal, et se trouvant projeté de ci, de là, par ses bonds, s'était enroulé finalement et noué très fortement autour de ses membres antérieurs. Cet entravement subit avait dû le faire choir sur la tête car il portait au sommet du crâne, entre les oreilles, une plaie souillée de terre. Mais, à part cette légère blessure, la bête se montrait en excellent état.

— Voilà une trouvaille qui, dans notre voyage, va bien nous servir pour Delphia.

— Tu vas prendre ce cheval ? !

— M'aides-tu donc là pour le plaisir de le remettre debout et de le voir s'en aller ?

Pour le Gaulois d'Armorique, cette conception semblait si révoltante qu'en l'exprimant, il interrompait ses efforts et considérait le Rème avec une compassion sincère.

— Dépêchez-vous tous les deux, le jour s'avance.

Relevé, flatté, le cheval se laissa mettre sans grande résistance la bride du druide. Plié de ci, roulé de là, par Corpact, le grand manteau de Dioviste devint à la fois couverture et selle solidement sanglées par trois morceaux de la longue lanière de cuir avec laquelle on avait ligoté le géant. L'adroit soldat réserva même, dans la disposition de ce manteau-selle, deux grandes poches situées comme des fontes, dans lesquelles il logea les deux jeunes oursons. Augmentée, dès lors, d'une sixième créature, la troupe reprit sa marche et rencontra bientôt la voie signalée par Delphia.

Les fugitifs, déjà déterminés à devenir transfuges au be-

soin, s'y engagèrent avec une célérité qu'accentuait la perspective d'atteindre très directement par ce chemin le territoire des aulerciens-cénomans. Cette désignation marque une parenté d'origine fort étroite entre le territoire qu'ils quittaient et celui vers lequel ils allaient, mais on serait dans l'erreur en pensant que les aulerciens-cénomans devaient être au mieux avec les aulerciens-diablintes.

La contiguïté de leurs territoires et la consanguinité originelle constituaient, au contraire, des sujets de rivalités, des motifs de compétitions incessantes ; comme celles qui dissolvaient alors, des confins Pyrénéens de l'Aquitaine aux extrémités Nord du Belgium, les quatre-vingt-dix peuplades diverses des trois grandes sections de la Gaule. Elles dissolvaient d'ailleurs aussi ces mêmes peuplades dans leur propre sein, de ville à ville, de village à village, de famille à famille, et jusqu'aux divers membres de ces familles.

Pour Corpact, Vercomir et Delphia, gagner le territoire des aulerciens-cénomans, c'était donc mettre, entre eux et les Gaulois dont ils abandonnaient l'Etat, des distinctions, des obstacles, des jalousies et des vanités salutaires. Aiguillonnés par un égal désir de s'écarter de la forêt et d'atteindre l'Etat voisin, Corpact et Vercomir marchèrent à vive allure pendant près de cinq heures. Mais, après cette longue traite, représentant plus de neuf lieues gauloises (près de 20 kilomètres) Corpact se déclara épuisé.

Vercomir reconnut qu'il était las. Quant à la jeune fille, quoiqu'elle n'eût guère marché, elle se sentait courbaturée et le démontra en s'étendant à terre dès qu'ils furent arrêtés.

Le cheval, semblait seul, impatient de poursuivre la traite et résistait au Rème qui le tenait en bride depuis un moment en remplacement de Corpact.

— Là ! Là ! tu n'es donc pas fatigué, toi ?

Le cheval, retenu, releva la tête, renifla et se mit à hennir.

— Il dit qu'il veut courir ! reprit en riant Vercomir.

— Ça n'est pas naturel, fit l'Aulercien qui s'était assis

et qui se redressa péniblement. Il renifle, il crie..., il doit sentir quelque chose qui l'attire.

Frappée de cette remarque, Delphia se relevait aussi.

— Corpact a raison ; un cheval ne hennit pas sans cause.

— Faut-il le laisser et le suivre ? demanda le géant.

— Essayons.

La petite troupe se remit en marche, courageusement, dans la direction que l'animal indiquait lui-même et qui ne s'écartait d'ailleurs pas du sentier. On gravit ainsi une faible éminence, puis on descendit une pente assez rapide vers le bas de laquelle le cheval précipita ses pas. Bientôt le bruit d'un clapotis frais parvint aux voyageurs.

— De l'eau ! de l'eau ! ! s'écria l'Aulercien.

— Bon ! ça ! répliqua Vercomir.

Déjà le cheval piétinait dans le fort ruisselet dévalant au fond du ravin ; il buvait à longs traits. Tour à tour, au-dessus de lui, Delphia, Corpact et Vercomir se désaltérèrent. Puis, le soldat et la jolie Grecque, rafraîchis, s'étendirent près du ruisseau. Mais le Rème avait aperçu, plus bas, un élargissement du cours d'eau et une nappe qu'il devinait plus profonde. Il descendit pour s'y plonger et laver à la fois son corps taché du sang de l'ourse, la blouse et les sandales dont il avait dépouillé l'esclave de Dioviste. Lorsqu'il revint à ses compagnons de fuite, Corpact, endormi, ronflait déjà. Vercomir s'étendit entre Corpact et la jeune fille, après avoir entravé le cheval avec un morceau de l'inépuisable courroie consacrée à son ligotement pour le sacrifice.

Les grands yeux de la Grecque se fermaient. Le Rème ne tarda pas à s'endormir lui-même.

Le milieu du jour était dépassé depuis un moment lorsqu'un bêlement, retentissant auprès d'elle, réveilla Delphia.

Elle ouvrit les yeux, releva la tête, et le joyeux cri de surprise qu'elle poussa réveilla le Rème aussi brusquement que le bêlement entendu l'avait réveillée elle-même.

— Comment ?... Comment ?... balbutia Vercomir en se frottant les yeux.

Le géant croyait rêver, car, ce qu'il voyait lui paraissait invraisemblable. Tout d'abord, à ses pieds, les deux oursons, attachés à un piquet par deux cordes, jouaient ensemble avec une gentillesse de plantigrades fort attendrissante. Non loin d'eux, mais plus près de Delphia, également attachés à deux piquets, broutaient une belle brebis et une chèvre. Enfin, du côté du ruisseau, quelques pas plus loin, Corpact tournait gravement une cuillère de bois dans une grande marmite où cuisait, sur un feu de branches sèches, un ragoût dispersant autour de lui des odorances d'une saveur exquise. Il n'en fallait pas tant pour mettre aussitôt sur pieds le géant et la jeune fille. Tous deux coururent auprès de l'Aulercien.

— Un ragoût ?

— Des galettes d'orge ?

— Des plats de bois ?

— Deux gobelets ?

— Oh ! nous avons à présent beaucoup d'autres choses, répondit flegmatiquement Corpact.

— Quoi donc ?

— Prends patience, Delphia ; je vous montrerai cela plus tard. Il faut manger d'abord. J'ai grand faim !

— Moi aussi.

— Mangeons ! conclut Vercomir sur un ton dont la vorace détermination, troublant l'Aulercien, lui fit comparer d'un coup d'œil inquiet le torse du géant à l'ampleur de la vaste marmite où mijotait le ragoût.

— Asseyez-vous et tendez-moi les plats, je vais vous servir.

Quand il eut deux fois rempli et vidé son propre plat de bois, Corpact consentit à cesser de paraître miraculeux en révélant l'étonnante provenance des objets, du repas et des animaux domestiques dont il avait enrichi la communauté.

— Après avoir bu, comme vous, dit-il, j'étais si fatigué que je me suis étendu, sans m'en apercevoir, sur une fourmilière...

— Les fourmis t'ont piqué ?

— Pas beaucoup ; c'est une petite espèce. Elles m'ont surtout réveillé. Mais j'en avais tant sur moi, et partout, que je

n'aurais pas pu m'en débarrasser sans secouer mes *braies* (pantalon), ma blouse, mon *sayon* (mantelet) et sans me tremper, comme l'a fait Vercomir, dans le creux du ruisseau.

— Ça rafraîchit, murmura le Rème pénétré de reconnaissance et de vénération, comme tous les Gaulois, pour les eaux, divines et bienfaisantes.

— Oui, ça m'a rafraîchi. Et quand je suis revenu, j'ai vu avec ennui que les petits de l'ourse allaient mourir de soif. Je les ai portés dans le ruisseau ; mais ils n'ont pas voulu goûter l'eau : ils avaient faim. Et cela m'a rappelé que, nous aussi nous avions besoin de manger. Alors, pendant que vous dormiez, j'ai voulu profiter du cheval pour chercher dans les environs. J'ai suivi le ruisseau.

— Tu as découvert un village ?

— Non, mais j'ai trouvé, cachées dans une éclaircie, deux huttes devant lesquelles il n'y avait qu'une vieille femme occupée à préparer le ragoût que nous venons de manger.

— Elle te l'a donné ?

Cette naïve question de Vercomir fit hausser les épaules de l'Aulercien.

— Elle te l'a vendu ?

— Non, Delphia, je n'ai pas même deux deniers de bronze. Mais j'ai imaginé une ruse : laissant le cheval sous bois, j'ai pris les deux oursons. J'ai fait le tour de l'éclaircie pour arriver derrière les huttes sans être vu ni entendu de la vieille ; et j'ai profité d'un moment où elle était penchée sur la marmite pour lancer ensemble les deux oursons de son côté en imitant les cris que poussait leur mère quand elle voulait atteindre Vercomir. Je croyais qu'en m'entendant et en voyant les petits la vieille se sauverait. Mais elle est tombée, en arrière, comme une tortue qu'on retourne et qui ne bouge tête, queue ni pattes.

— Est-ce qu'elle était morte ? s'écria Delphia.

— Je n'ai pas gâché du temps à la regarder pour le savoir parce que je pense bien qu'elle ne préparait pas une si grande marmite pour elle toute seule ! J'ai fouillé les huttes où j'ai

pris beaucoup de choses dont nous avons besoin. J'ai pris la marmite, les galettes d'orge, ces plats de bois, ces gobelets, une hache, des couteaux, les deux bonnes épées que j'ai déposées, là, contre ce tronc d'arbre, et des étoffes pour habiller Vercomir.

» Enfin, j'ai emmené cette brebis et la chèvre pour donner du lait à nos oursons ; ils ont tété... et vous voyez comme ils sont en train de rire, à présent !



III

HUIT CONTRE UN

Tandis que le Rème et l'ex-élève des druides approuvaient gaiement l'opportune rapine de l'Aulercien, celui-ci recevait leurs félicitations sans s'associer à leur joie.

— J'imagine, dit-il, qu'il doit y avoir à ma poursuite, et peut-être même, en ce moment, autour de nous, une demi-douzaine, au moins, de ventres creux... rassemblons les objets, les bêtes, et partons.

La marche fut reprise incontinent. La caravane fit une petite lieue paisiblement, et, déjà, Corpact, se rassurant, commençait à sourire, lorsque le Rème, qui devançait le convoi d'une centaine de pas, s'arrêta puis se replia vers Corpact et la jeune fille en leur faisant signe de s'arrêter.

— Il y a devant nous, dit-il en arrivant près d'eux, des gens qui mènent grand bruit et semblent se quereller.

Faisant silence, tous trois perçurent, en effet, une rumeur mélangée d'éclats violents.

— Oui, c'est une dispute... ou une bataille, affirma Corpact. Retranchons-nous sous bois.

A trois cents pas du sentier, sous la futaie, les deux Gaulois cachèrent la jolie Grecque dans un épais fourré et la quittèrent pour se rapprocher avec prudence du lieu bruyant.

Guidés par les voix et par un cliquetis de ferraille, ils ne tardèrent pas à parvenir, sous le bois, en vue d'un petit plateau découvert, carrefour de trois chemins, où huit grands gaillards, de mauvaise mine, environnant un jeune cavalier Gaulois de riche apparence, commençaient à l'attaquer. Parant

leurs coups avec une longue épée, cherchant à rompre le cercle qu'ils formaient autour de lui, ce seigneur Gaulois menaçait ses agresseurs de les faire punir de leur audacieux attentat. Mais ces huit assaillants, précisément parce qu'ils ne doutaient point de la vengeance à laquelle ils s'exposaient, en attaquant ce seigneur, s'excitaient réciproquement à l'abattre et le tuer.

Armés de frondes, de masses et de la courte épée gauloise, ils se trouvaient pourtant tenus en respect par l'arme du cavalier, beaucoup plus longue que les leurs et par les voltes incessantes qu'il faisait accomplir à son cheval avec une promptitude et une adresse surprenantes.

Néanmoins, il était évident que l'extraordinaire animation par laquelle ce beau cavalier parvenait à esquiver leurs coups l'épuisait et qu'elle devrait promptement se ralentir.

— Le cheval est à bout, dit le soldat. Nous n'aurons pas compté de 1 à 50 qu'il tombera ou que le cavalier sera touché. Dans l'un ou l'autre cas, ces gens-là se jetteront tous à la fois sur lui ; en un instant il sera mort ; alors ils l'emporteront pour le dépouiller et cacher son corps ; le chemin sera libre et nous passerons.

— C'est dommage ! reprit le Rème, un si bon cavalier ! si jeune !... et riche... et beau !... Si nous allions le soutenir...

— Quelle imprudence ! Gardons-nous en bien ! D'abord, ils sont huit, c'est cinq de trop... et puis, chevaliers et druides ne sont plus rien pour nous.

— Je suis aussi chevalier, moi, parmi les Rèmes, répartit Vercomir, en écartant la main que Corpact avait posée sur son bras pour l'arrêter, reste là, puisque tu as peur, je n'ai pas besoin de toi.

— Trop tard ! lui cria l'Aulercien, qui n'avait pu le retenir.

En effet, atteinte à la tête par une pierre de fronde et frappée au jarret d'un coup d'épée tranchante, la monture du jeune chevalier venait de s'abattre, entraînant son cavalier dans sa chute, et les huit drôles se précipitaient à la fois sur le seigneur Gaulois. Trop tardive aussi, l'exclamation de

Corpact se trouvait couverte par le cri d'attaque puissant que poussait le Rème pour arrêter les assassins du jeune cavalier, et aussi pour obéir à la coutume des combattants de cette ancienne époque, qui n'engageaient pas de bataille sans emplir l'espace d'un formidable vacarme de trompettes mugissantes. Le véritable hurlement lancé par le Rème suspendit en effet les mouvements des huit bandits.

Leur surprise et leur arrêt permirent à Vercomir d'atteindre, en quelques bonds, le cheval tombé et le jeune Gaulois qui s'efforçait de se dégager de la bête. Devant le Rème, le cercle des assassins s'écarta ; puis il fut non moins vite reformé lorsque les huit individus armés virent qu'ils n'avaient devant eux qu'un seul adversaire, mais sans autre objet pour se défendre qu'un lourd timon de char.

— Sur lui ! Tous ensemble sur lui ! vociféraient les drôles.

Par ces cris, le seigneur tombé comprit que le géant venait à son secours. Il redoubla d'efforts pour dégager l'une de ses jambes, prise sous son cheval et pour aider son défenseur.

— Ne te relève pas, surtout ! Reste couché ! lui cria Vercomir, qui prenait à deux mains l'extrémité du timon.

Les huit bandits s'élançaient à la fois sur le géant. Avec la même promptitude, le timon se leva, puis il décrivit un vaste cercle, à peine ralenti dans son vol circulaire par quatre rebondissements successifs, quatre heurts sourds. Quatre des huit assassins gisaient à terre, assommés, fracassés. Or, tournant en cercle sur lui-même, pour exécuter ce formidable abatage, Vercomir avait aperçu, dans ce mouvement, l'aulercien Corpact s'élançant, par derrière, sur les ennemis qu'il frappait, lui, par devant. D'un premier coup, avec l'une des épées dérobées aux huttes, le prudent soldat mettait lestement à terre un gaillard que le timon du Rème n'avait pas atteint. Par un second coup, il en couchait un autre, sur le plateau, en lui traversant la gorge. Enfin, tandis que le septième bandit s'enfuyait, épouvanté, il barrait la route au huitième et commençait à s'escrimer contre lui, en le poussant avec beaucoup de vigueur.

Vercomir stupéfait jeta son timon à terre et courut aux deux combattants. Saisissant au cou, par derrière, le coquin que l'Aulercien retenait, il le rejeta de côté, comme un paquet, mais sans le lâcher, pour se trouver face à face avec Corpact. Le soldat, surpris, abaissa son arme.

— C'est toi ?... tu te bats ?... tu n'as pas peur ?... qu'est-ce que cela signifie ?... dit le colosse.

— Puisqu'il n'y a pas moyen de te retenir, il faut bien se battre, répliqua l'Aulercien avec humeur.

— Mais tu en as tué deux ? reprit le Rème encore à demi suffoqué par l'étonnement.

— Pourquoi m'as-tu pris celui-là ? cela m'en ferait trois !

Vercomir jeta les yeux sur l'être qu'il avait saisi par le col et qui ne s'agitait plus au bout de son bras. Il ouvrit la main, l'assassin tomba.

— Ah ! je l'ai serré trop fort... il est étranglé... mais je ne l'ai pas fait exprès... il ne faut pas m'en garder rancune, pourquoi m'as-tu caché, Corpact, que tu es brave...

Le jeune chevalier, qui s'était enfin dégagé, avait suivi toutes les péripéties du combat avec une émotion extrême ; il venait de voir et de compter les combattants à terre, morts ou râlants. Ce fut en considérant ses deux défenseurs avec une admiration profonde, qu'il les aborda, disant :

— Sept sur huit ! Vous en avez tué sept sur huit ! C'est merveilleux !

— Je crois qu'ils ne sont pas tous morts, répondit modestement Vercomir.

On fit la revue des sept victimes pour vérifier l'appréciation du jeune chevalier ; elle n'infirma pas son éloge.

— C'étaient des lâches, dit le jeune cavalier ; aucun d'eux n'aurait osé m'attaquer seul.

— Tu les connaissais ? demanda Corpact.

— Ce sont des maraudeurs, des voleurs signalés depuis longtemps dans cette région. Ils rôdaient autour des fermes ; ils dévalisaient et tuaient les voyageurs ; ils dérobaient partout des grains, des animaux ; ils enlevaient et violaient les

filles qu'ils rencontraient isolées, mais on n'a jamais pu les prendre. Deux d'entre eux ont été tués l'an dernier près d'une ferme qu'ils croyaient déserte... on ignore où ils habitaient.

— Alors ils voulaient te tuer pour te dépouiller de ton cheval, de tes armes et de tes bijoux ? fit le Rème en désignant les bracelets, le collier d'or et la *fibule* du même métal dont le jeune homme était paré.

— C'est bien certain !... Et ces malfaiteurs m'accusaient de leur avoir dérobé, ou de leur avoir fait prendre je ne sais quels objets, des étoffes, des animaux et jusqu'à une marmite de ragoût !...

Corpact baissa la tête. A cette énumération, il reconnaissait son pillage des huttes.

Vercomir, au contraire, se mit à rire. Penser qu'il avait mangé le repas des voleurs le réjouissait.

— Sans vous, reprit le chevalier, je serais mort. J'entends vous récompenser.

— Nous ne sommes pas des mendiants ! s'écria le Rème, très humilié.

— Nous ne te demandons rien ! ajouta Corpact, qui aurait accepté sans répugnance un cadeau du chevalier, mais qui crut devoir confirmer le désintéressement de Vercomir en comprenant que le géant n'accepterait pas une récompense.

— Vous ne voulez rien ?... Qui êtes-vous donc ?...

Le chevalier regardait les deux Gaulois. Fort mal vêtu de la blouse du Volce, le colosse lui paraissait, encore plus que l'Aulercien, dans l'indigence.

Vercomir et Corpact hésitaient à répondre parce qu'ils se rendaient fort bien compte de l'étonnement du jeune homme.

Les Druides exceptés, il n'y avait alors dans toute la Gaule qu'une seule classe réellement indépendante : celle des possesseurs de grandes étendues territoriales, membres de familles riches et généralement très puissantes.

Dans ses *Commentaires*, César dit, formée d'*équites*, c'est-à-dire de chevaliers, cette classe supérieure, constituant, par

ses caractères et ses prérogatives, une véritable noblesse militaire et territoriale.

Au temps de Vercomir et de Corpact, il observa dans tous les Etats Gaulois, qu'ils fussent constitués en monarchie ou en *république aristocratique*, cette noblesse héréditaire dominant complètement les autres classes sociales.

Chaque famille noble, au milieu de son domaine, dans sa ferme-palais *(œdificia)*, qui est en même temps une forteresse, vit, alors, entourée d'un essaim considérable de parasites, parmi lesquels on distingue en première ligne, ses : *voués*, amis et parents pauvres, ou citoyens libres, qui ont embrassé volontairement le parti du chef de cette famille, qui sont armés par ce chef, entretenus, favorisés, enrichis par lui, mais qui, par contre, et s'il y a lieu, se font tuer pour sa défense ou pour ses intérêts personnels.

Fort au-dessous de ces *voués*, sont les nombreux *débiteurs* de la famille, que leur dette, dont ils ne peuvent jamais s'acquitter, réduisent à une sorte de demi-esclavage.

Les innombrables et véritables *esclaves*, presque tous étrangers à l'Etat de ceux qui les possèdent, accomplissent les travaux ou font les métiers, plus pénibles, qu'on épargne aux *débiteurs*. Ce sont des parias dont la vie et la liberté appartiennent au maître. Le chevalier peut affranchir son esclave ou l'immoler. Homme ou femme il est l'objet de si minime valeur qu'on l'échange contre une cruche de bon vin.

Quant à la plèbe, constituant la masse du peuple, *elle ne compte pas*. Elle n'a aucune voix, aucune représentation dans la direction et l'administration de l'Etat. Ses seuls chefs, les Druides et les nobles ou chevaliers, la laissent vivre ; elle doit s'en contenter... *et s'en contente*.

Enfin, des meilleures unités de la plèbe se forme une catégorie populaire qui n'est pas supérieure, mais qui jouit d'une protection relative ; c'est la catégorie des *ambacts*, sorte de sujets volontaires promettant obéissance à un chef puissant établi dans le voisinage, afin de pouvoir se réclamer de lui contre ceux qui tenteraient de les opprimer. Ceux-là ne sont

pas esclaves ; mais ils appartiennent néanmoins « sans réserve » au maître qu'ils se sont donné.

On conçoit dès lors que, dans une telle organisation sociale, tout être devait se relier, se rattacher, à la puissance druidique, ou à la puissance nobiliaire, pour ne pas se trouver totalement dénué d'appui.

En fait, les déclassés, bandits par goût ou par nécessité, étaient les seuls individus qui ne se réclamaient ni de l'une ni de l'autre des deux puissances, aristocratique et religieuse.

Qu'était-ce donc, pour le jeune chevalier, que ces deux hommes dédaigneux de ses offres ? L'un, Corpact, avait pourtant l'aspect d'un voué de la plus basse catégorie ; l'autre, l'hercule, qui s'exprimait en seigneur, portait un haillon d'esclave...

— Réponds, toi qui parles facilement murmura Vercomir à demi-voix, en poussant doucement l'Aulercien.

Corpact se redressa, encouragé par la confiance et la supériorité que son compagnon lui accordait en le désignant de cette manière.

— Il ne faut pas, répondit-il au jeune homme, nous juger sur notre apparence. Mon beau-frère et moi, nous avons eu des motifs pour prendre ces vêtements, mais il est facile de voir, ou de comprendre, en y réfléchissant, que nous n'avons besoin de personne.

— Quel est votre chef ?

— C'est nous-mêmes.

— Vous ?... Il n'y a que les chevaliers, les princeps, et les bandits qui n'ont pas de maîtres !... Mais vous n'êtes pas des bandits puisque vous m'avez délivré de ceux qui m'attaquaient, et puisque vous ne me demandez rien ? Alors, vous êtes donc chevaliers ?...

— Au pays des Rèmes, je... commençait Vercomir.

— Non ! dit, l'interrompant, Corpact, nous ne devons pas des explications, puisque nous n'avons pas aidé pour une récompense. Ce que l'on pense de nous...

— Eh ! je vois bien, s'écria le jeune homme, que vous êtes

ce que je suis moi-même ! Gardez vos secrets ! mais ne me faites pas l'injure de refuser ma reconnaissance : Venez à ma maison prendre part à un festin où je ferai honneur à votre dévouement et à votre vaillance.

— Nous voyageons avec une petite nièce et nous sommes pressés ; nous allons au pays des Bituriges...

— Ma demeure est sur votre chemin.

— Et si nous refusions ? dit en souriant Vercomir.

— Ce serait une marque de mépris que je ne supporterais pas ! s'écria le jeune homme, reculant d'un pas comme pour se mettre sur la défensive.

— Là ! Là ! dit Vercomir, enchanté de cette témérité, nous ne voulons pas t'insulter. Ton hospitalité nous réjouirait si nous pouvions nous asseoir à ta table dans un costume honorable, mais...

— Votre costume n'est rien ! Nul des miens ne s'abstiendra de vous marquer le respect que j'imposerai en vous donnant la première place et en vous servant moi-même.

» Et si vous le préférez, vous pourrez vous couvrir de riches vêtements, que je vous prêterai, afin de paraître selon votre rang devant mes esclaves et mes ambacts.

— Soit ! nous irons chez toi...

— Et nous accepterons le prêt de tes parures, s'empressa d'ajouter Corpact, fort séduit par la perspective de se montrer vêtu en seigneur.



IV

LA HAINE DES DRUIDES

L'Aulercien voulut aller seul retrouver Delphia pour l'informer des menus mensonges qu'il avait dû faire au jeune chevalier.

Lorsqu'il arriva sur le plateau du massacre des voleurs, conduisant en main, le cheval monté par Delphia, les cadavres des sept assassins n'y étaient plus. Le colosse et son nouvel ami les avaient écartés pour en éviter la vue à la jeune fille. Vercomir achevait de traîner sous la futaie le cheval du jeune homme sacrifié à cause de la gravité de ses blessures. L'Aulercien apprécia ces attentions ; mais il fut moins satisfait d'entendre Vercomir désigner par son nom leur prétendue nièce à leur hôte, et de constater qu'il lui avait dit être Rème, se nommer Vercomir, et que son compagnon, son prétendu beau-frère, né dans l'Aulercie Diablinte se nommait Corpact. En revanche, il sut que le jeune chevalier s'appelait Ductomar et qu'il avait 23 ans.

— Ne nous attardons pas davantage à ce carrefour ensanglanté, dit-il.

— Oui ! partons, mes amis, répondit Ductomar. A cheval, nous serions bientôt sur mon domaine, mais à pied nous n'y parviendrons pas avant ce soir.

Pour éviter d'interroger ses invités, depuis qu'il se persuadait lui-même qu'ils appartenaient à sa classe élevée, le jeune chevalier, n'ayant rien à dissimuler, lui, narrait, chemin faisant, à ses sauveurs sa courte histoire et celle des siens.

— Je suis le seul et dernier de ma famille, leur disait-il. Mon

père fut l'un des plus puissants parmi les chevaliers cénomans, mais il se ruina pendant mon enfance en des expéditions guerrières contre les Pictons et mourut de ses fatigues et de ses blessures lorsque j'atteignis ma septième année. Je n'avais qu'un frère, mon aîné de dix ans, les Druides nous l'ont pris à la mort de mon père.

— Ils ont volé votre frère ? s'écria le Rème.

— Non, mais ils l'ont séduit, et cela revient au même. Mon frère s'instruisait chez eux, au pays des Carnutes. Par leur exécrable influence ils l'ont tellement changé que renonçant à nous revoir, il a voulu se faire Druide. Notre mère est morte du chagrin que lui causa cet abandon.

— Vous n'aimez pas les Druides ? insinua Corpact.

— Je les exècre d'autant plus qu'ils m'ont fait doublement orphelin. C'est à leur instigation, que mon père entretint, pendant plus de dix ans, jusqu'à huit mille *voués*, *ambacts*, et guerriers mercenaires de Germanie, sur le pied de guerre, pour combattre les Pictons !

— Je sais, moi, dit alors Delphia, pourquoi les Druides poussaient ton père à combattre les Pictons : c'était pour le ruiner dans ces guerres parce qu'ils redoutaient son influence chez les Cénomans, les Turones et les Bituriges.

— Comment le sais-tu ? s'écria Ductomar s'arrêtant pour regarder la jeune fille et retenant sa monture.

— Je l'ai entendu dire à Dioviste dans une assemblée des Druides près de Condate, il y a trois ans.

Vercomir poussa l'Aulercien en lui jetant un coup d'œil inquiet. Il pensait lui-même que leur prétendue nièce venait de lancer des paroles bien imprudentes.

— Ne parlons pas des morts ! fit brusquement Corpact pour détourner la conversation ; cela porte malheur... et cela ne sert à rien.

— Il s'agit de mon père, de la ruine de notre famille, de la mort de ma mère et de la perte de mon frère, répliqua Ductomar d'une voix profondément émue ; il importe que je sache !

— Les Druides sont une puissance... voulut dire Vercomir.

— Il n'y a pas de puissance au monde capable de m'effrayer ! Je sais bien que je n'ai pas le pouvoir de détruire ces sacrificateurs abominables. Ils nous ont décimés, ruinés ; je suis déterminé à quitter notre territoire à cause d'eux ; mais si je ne meurs pas trop tôt, je deviendrai puissant, moi aussi, et je reviendrai pour bannir des Etats voisins ou pour exterminer cette secte traîtresse !

— Ton frère aîné, reprit Delphia, ne portait-il pas une tache de la couleur du vin sur le côté droit du visage ?

— Oui ! près de l'oreille ! Tu l'as donc connu ?

— Il est mort l'an dernier, de l'autre côté de la mer, dans l'île de Bretagne (îles Britanniques), où Dioviste l'avait envoyé sur l'ordre du souverain des Druides.

Pour la seconde fois, Ductomar s'arrêta et retint la monture de la jeune fille en lui disant :

— Mon frère est mort ? Comment sais-tu cela ?

Corpact n'essaya plus d'intervenir. Delphia en avait trop dit déjà. Mais, en outre, il devinait que la pénétration de cette si précoce transfuge, mûrie par le haut enseignement des prêtres armoricains, lui dictait vis-à-vis de Ductomar une tactique d'aveux relatifs dont les effets pouvaient leur être précieux à tous trois.

— J'étais pupille des Druides ; ils m'ont élevée, ils m'ont instruite, mais ils n'ont jamais dominé mon esprit. Je les déteste autant que toi. Je me suis enfuie de leur collège avec l'aide de mes oncles Corpact et Vercomir. C'est pour me soustraire à leurs atteintes et me conduire bien loin d'eux qu'ils se sont donné l'apparence que tu leur vois.

A cette révélation soudaine, dont le costume et la coiffure de la jeune fille attestaient la véracité de la façon la plus probante pour lui, Ductomar s'abandonnant à la fougue de son caractère étreignit tour à tour Vercomir et Corpact. Il sollicita la grâce d'embrasser la jolie greco-romaine. Allant des uns aux autres, il pressait la marche, impatient d'arriver sur les domaines de sa famille.

— Nous serons bientôt à l'extrémité de cette forêt, disait-il, et vous apercevrez de loin la tour de vedette de ma demeure qui domine la plaine. Ah ! combien j'ai hâte de vous recevoir, de vous faire fête : Ce qui me reste du bien de nos ancêtres est peu de chose ; pourtant je puis encore armer trois cents cavaliers... je vous dirai tous mes projets !

Au coucher du soleil, la petite troupe, sortant de la futaie, à l'extrémité d'un grand plateau qui descendait en pente douce vers une vaste plaine, aperçut enfin la tour-vedette dont avait parlé Ductomar. Elle était si lointaine qu'il ne fallait évidemment point espérer l'atteindre avant la nuit.

— Modérons-nous, si nous arrivons tard, nous n'en mangerons que de meilleur appétit. Et, du reste, l'habitude du cheval m'a rendu mauvais marcheur, disait Corpact très soucieux de ne pas arriver à la demeure du jeune cavalier avant la complète obscurité, à cause de son costume et de celui de Vercomir.

Au quart de la distance qu'ils devaient encore franchir, Ductomar aperçut dans les feux du couchant un grand chariot à quatre roues qu'il reconnut pour une des voitures de sa ferme.

— Ah ! voilà, s'écria-t-il, une *carruca* qui m'appartient. Dirigez-vous à sa rencontre en obliquant un peu à droite tandis que je vais au-devant d'elle pour accélérer sa marche.

— Ce seigneur est bien sympathique mais il a trop d'impatience ! murmura Corpact, sans essayer de le retenir.

Quand Ductomar eut atteint la *carruca*, les quatre chevaux qui la traînaient s'arrêtèrent.

— Notre ami a une singulière façon d'accélérer la marche de son chariot, remarqua Delphia.

— C'est vrai ! Tiens ! Vois-tu Corpact ? Est-ce qu'il ne fait pas dételer un des chevaux ?

Le soleil couchant, aveuglant de ses derniers rayons les fugitifs, ne leur permettait pas de bien distinguer à longue distance les mouvements et changements opérés dans l'attelage du chariot arrêté.

Bientôt ils distinguèrent que le cheval détaché des autres portait un cavalier et s'éloignait au galop dans la direction de la tour-vedette, tandis que le chariot poussé à vive allure venait droit sur eux. C'était Ductomar qui le conduisait lui-même, seul dans cette vaste voiture couverte, où il invita ses hôtes à monter pour finir le trajet.

La chèvre et la brebis furent enlevées « comme pailles » par Vercomir et placées au fond du véhicule à l'arrière duquel on attacha la monture de Delphia.

— J'ai envoyé le conducteur du chariot en avant, à la ferme, pour qu'il en rapporte des vêtements dignes de vous, expliqua le jeune chevalier, vous pourrez les ajuster à votre taille dans cette *carruca* pendant le reste du trajet.

Dans une *benna*, sorte de petit char d'osier léger et rapide, le fils de l'intendant de Ductomar, accourant au galop avec un gros paquet de costumes, rejoignit les voyageurs assez tôt pour leur permettre de se vêtir dans la *carruca* aux dernières lueurs du crépuscule, en s'aidant les uns les autres.

Pour Vercomir et Delphia, les envois ordonnés par Ductomar restaient encore au-dessus, ou en dessous des proportions de l'une et de l'autre.

Par des retroussis et des froncés ingénieux, drapés avec grâce, la jeune Grecque parvint toutefois à couvrir son costume d'élève des Druides avec une robe de la mère du chevalier dont la richesse rehaussait fort sa beauté.

Vercomir ne trouvait pas de *braies* (pantalon collant) d'ampleur à contenir ses jambes. Ductomar le contraignit à fendre du haut en bas deux de ces vêtements qui furent ajoutés l'un à l'autre en sens contraire et qui, serrés par des entrelacs de légères courroies dorées, produisirent le meilleur effet. Une tunique brodée traînante, mais ne descendant qu'à la hauteur de ses genoux et un superbe manteau achevèrent de faire du colosse un seigneur d'aspect très opulent.

Quant à Corpact, il trouva très aisément dans la garde-robe du père de leur hôte un costume d'apparat qui semblait

fait pour lui et auquel il s'adapta en le portant d'emblée comme s'il n'avait jamais été vêtu qu'en prince.

Des armes magnifiques et des bijoux nombreux complétaient ces parures, car la coquetterie, chez les Gaulois, ne se manifestait pas moins en bijoux pour les hommes que pour les femmes. Tout noble guerrier aimait à se couvrir de chaînes d'or, de colliers précieux, de fibules, de bracelets, de bagues, d'agrafes émaillées. Ductomar n'avait pas manqué de faire ajouter aux costumes envoyés une profusion de ces ornements. Mais il n'avait pas prévenu ses hôtes de la réception dont son messager transmit l'ordre en commandant l'envoi préalable des costumes, de telle sorte qu'ils eurent la surprise d'être accueillis par les vivats éclatants d'une foule de plus de deux cents esclaves, ambacts, débiteurs et autres « clients » auxiliaires ou parasites du jeune chevalier, porteurs soit de feuillages et de fleurs, soit de torches embrasées ; multitude des deux sexes au-devant de laquelle une trentaine de *voués* à Ductomar, très armés et très parés, s'alignaient sous la conduite du vieil intendant de sa maison.



V

LE PACTE

A la ferme-forteresse, résidence du jeune chevalier, le repas général du soir était préparé depuis longtemps, car, à cheval, le maître aurait dû rentrer beaucoup plus tôt.

Son vieil intendant : Luitram, prévenu par le messager de l'arrivée de trois hôtes à recevoir « en princes » avait donc pu faire promptement transformer ce repas en festin par la confection d'une demi-douzaine de plats supplémentaires d'une préparation rapide, par l'adjonction à ces plats d'une série de « conserves » rares et de haut goût, mais surtout par une abondance de boissons de choix parmi lesquelles dominaient les vins, depuis les crûs capiteux de l'Aquitaine, des coteaux Rodaniens (coteaux du Rhône), de la Lusitanie (Portugal) et d'Italie, jusqu'à l'un des nectars dorés de la Sicile, précieux comme de l'or liquide.

La tempérance faisait défaut aux premières races qui s'établirent en Gaule. De même que l'on voit aujourd'hui les sauvages chez lesquels on introduit des alcools se livrer aussitôt à l'ivrognerie, les Celtes venus du Nord s'abandonnèrent immodérément à l'usage des boissons fermentées dès qu'ils les connurent. La cervoise (bière) et l'hydromel étaient dans la Gaule indépendante, les boissons fermentées les plus répandues. Plus coûteux et très recherchés, les vins gaulois et étrangers servaient de boisson de luxe. Dans les festins, ils enivraient la plupart des convives au point de causer des aberrations d'un caractère agressif qui faisaient dégénérer les controverses en disputes, puis en batailles. Après avoir dû

verser trop de vin, les esclaves des festoyeurs voyaient presque toujours verser du sang.

Réservé aux hôtes, à Ductomar, à Luitram et aux trente voués, le riche festin du jeune chevalier se prolongea fort avant dans la soirée. Corpact et Vercomir durent y subir le récit de leur si rapide massacre des bandits de la forêt, qui fut écouté avec une curiosité passionnée. Rien n'était plus enthousiasmant que les manifestations de force et de courage pour les Gaulois de cette époque, où la civilisation romaine, n'ayant pas encore affiné leurs mœurs et dépouillé ces descendants des Celtes barbares de leur rudesse primitive, il était facile de retrouver sous les dehors de civilisation qu'ils s'appliquaient d'affecter bien des restes de leur ancestrale sauvagerie.

Les trente *voués* de Ductomar, soigneusement triés et éprouvés par Luitram sur plusieurs centaines de candidats, constituaient cependant une fort belle élite de guerriers. Les deux tiers d'entre eux appartenaient, du reste, à des familles nobles de l'aulercie-cénomane. C'étaient des cadets qui mettaient leur espoir dans l'entreprenante jeunesse de Ductomar, ou de fidèles partisans de sa famille, que les revers de fortune de son père n'avaient pas détachés de lui.

Le jeune homme détailla fort compendieusement toutes les péripéties de la bataille, si prompte et si merveilleuse, gagnée par ses deux sauveurs contre ses huit agresseurs. Luitram, particulièrement ému du danger couru par son jeune maître, et reconnaissant du secours qui l'avait sauvé, ne se lassait pas d'admirer la stature de son voisin Vercomir et la hautaine audace qu'affectait Corpact.

Ductomar savait d'ailleurs garder à ses hôtes le secret de leur voyage, de leurs noms et de leurs nationalités en les comparant l'un : Vercomir, au dieu Cernunnos, à cause du lourd timon du char qu'il employait comme une massue (la massue étant l'arme de ce dieu), l'autre : Corpact, au dieu *Lug*, sorte de double de *Cernunnos*, parce qu'il était l'inséparable second du colosse ; enfin la délicate greco-

romaine fut comparée à la déesse *Epone*, que les restes de monuments gaulois nous montrent encore chevauchant sur une jument et suivie parfois d'un jeune poulain.

N'imaginant point que leur chef s'appliquait ainsi à ne pas dévoiler les noms de ses hôtes, mais croyant qu'il les désignait par ceux de ces divinités pour leur faire honneur, les *voués* les acclamèrent sous ces divins surnoms. Vercomir et Corpact durent se laisser hisser sur un pavois fait de boucliers réunis, et trois fois, ils furent promenés en triomphe autour de la vaste table ronde, où soixante invités auraient été à l'aise, devant les nombreux esclaves des deux sexes, affectés au service de la table, qui s'étaient rangés contre les murs de la salle. L'abondance des boissons ayant fait augmenter l'émotion des convives, il eût été difficile de contenir leur exubérance.

— Je propose, dit l'un des *voués*, d'aller chercher dans la forêt les corps des bandits vaincus par *Lug* et *Cernunnos* pour en faire un feu de joie en l'honneur de ces héros.

Le succès de cette proposition fut considérable, car elle correspondait au tempérament barbare de la race. Ductomar ne l'eût pas approuvé en toute autre circonstance, parce qu'elle rappelait trop les incinérations des vivants pratiquées par les Druides, qu'il abhorrait. Mais il y applaudit, considérant qu'elle lui permettait d'écarter aussitôt ses voués et d'entretenir ses hôtes des confidences qu'il voulait leur faire avant de les laisser reposer dans les chambres qu'on leur préparait.

— Bien ! Bien ! s'écria-t-il, en détachant un de ses bracelets d'or et en le lançant à l'auteur de cette motion. A toi, Sigorex, ce bracelet pour ta proposition. Partez ! allez tous chercher ces bandits au carrefour du plateau où ils ont été défaits, et puissiez-vous y rencontrer le huitième assassin qui s'est échappé ! Prenez une carruca attelée de six bons chevaux pour ramener ces dépouilles immondes et faites diligence afin de revenir à l'aube ; l'hydromel et le vin fêteront votre retour.

Les trente *voués* quittèrent aussitôt la salle.

— Que l'on nous apporte d'autres boissons, des fruits et des galettes au miel, puis que chacun se retire et s'en aille reposer, ajouta Ductomar, nous n'avons plus besoin de personne et je veux rester seul avec Luitram et nos hôtes.

Dès que les nouvelles boissons et les friandises réclamées par le chevalier eurent été apportées ; dès que le dernier esclave, la dernière servante eurent disparu comme Ductomar l'avait ordonné, celui-ci dit à ses hôtes :

— A présent nous pouvons parler sans contrainte. Vous êtes dans ma demeure comme si elle était à vous. Mes esclaves, mes *débiteurs*, mes *ambacts*, mes *voués* sont les vôtres. Quoique mes biens et mon influence ne soient plus le vingtième de ce qu'ils devraient être et de ce qu'ils seraient, si les Druides ne nous avaient pas ruinés, vous êtes tous trois sur mon domaine, à l'abri de toute entreprise. Vous risquez d'autant moins d'éprouver peine ou dommage que l'on ignore et l'on ne saura jamais qui vous êtes. Je vous demanderais donc de me donner la joie de partager longtemps, ici, ma vie, si je n'étais pas d'avance persuadé que vous ne le voudrez pas. Mais, d'ailleurs, je vous l'ai dit déjà, mon dessein bien arrêté est de quitter notre territoire, en laissant ce domaine à la garde de Luitram, pour aller tenter la chance de la guerre là où l'on se bat.

— Où cela ? fit Corpact.

— N'importe où ! Cependant j'ai des vues sur un grand mouvement que vous connaissez sans doute ?

— Non ; nous ne connaissons aucun mouvement important... répondit Vercomir.

— Il y a pourtant depuis un certain temps une agitation extrême dans un grand nombre d'Etats. Des émissaires du chef d'une illustre famille arverne ont parcouru les régions qui s'étendent de l'Aquitaine et de la *province romaine* au *Belgium. (Voir la carte.)* Ils ont montré que si César a secouru avec ses légions romaines quelques peuples Gaulois menacés par leurs voisins, c'est afin de les asservir pour le compte de Rome.

— Les Druides le disent, observa Delphia, mais, est-ce bien vrai ?

— Ah ! les Druides le disent ? cela me contrarie !... Mais ce doit être vrai pourtant, puisqu'il est certain que, ne se contentant point de soumettre aux impôts romains les Etats Gaulois qu'il a protégés contre leurs envahisseurs du Nord et de l'Est, César a dirigé ses légions jusque sur des Etats de la Gaule qui ne réclamaient aucunement son appui et voulaient rester indépendants.

— Ces Etats favorisaient les ennemis de Rome, répliqua la jeune Grecque.

— Soit ! en attendant, il est certain qu'une coalition de résistance se prépare et que le chef de la grande famille arverne, dont je parle, organise une tentative d'affranchissement de tous les Etats Gaulois.

— Quel est ce chef ? demanda Corpact.

— Vercingétorix.

Bien que l'extrême division des peuplades gauloises ne leur permît pas une fédération définitive, ou même temporaire, ayant la moindre apparence d'unité nationale ; bien que le patriotisme fût une conception impossible aux Gaulois, ennemis toujours éventuels ou déclarés d'une peuplade à l'autre, de ville à ville, et même de village à village ; bien que Vercomir et Corpact fussent enfin particulièrement en dehors de toutes les compétitions politiques de leur temps, ils avaient entendu parler tous deux de ce Vercingétorix dont les innombrables *dépendants* : esclaves, *ambacts*, *voués*, ou *débiteurs*, se comptaient pas milliers et se trouvaient répandus, ou voyageant, d'un bout à l'autre des pays Gaulois.

Réelle ou fausse, la légende que répandait cette *clientèle* considérable, — elle s'élevait alors à plus de soixante mille partisans, — faisait de Vercingétorix un généreux libérateur des Etats de la Gaule.

— Toi qui sais tant de choses, petite nièce, que sais-tu de Vercingétorix ? demanda Corpact.

— Les Druides n'en ont jamais rien dit devant moi, ou

dans celles de leurs assemblées secrètes où j'assistais, cachée ; rien, du moins au point de vue qui vous préoccupe. Je pense qu'ils se défient de lui comme ils se défient de César ; tout en le craignant beaucoup moins. En revanche, ils sont bien renseignés sur ce qu'il fut et sur ceux qu'il entraîne. Son père, nommé Celtill, voulut se faire roi des Arvernes comme Luern et Bituit l'avaient été avant l'institution de la République, créée par les chevaliers et princeps arvernes, en exécration de ces royautés despotiques. Le Sénat des nobles, redoutant donc de voir Celtill renouveler la tyrannie de Luern et de Bituit, le fit saisir, condamner et brûler.

» Plus tard, Vercingétorix ayant grandi et jurant de venger son père, ce Sénat, qui lui avait laissé l'héritage de Celtill et son propre oncle Gobanitien, le chassèrent de sa ville : Gergovie, en le déclarant traître. Alors il augmenta ses clients, grâce à son énorme fortune, en recrutant dans la campagne et dans les Etats voisins des milliers de plébéiens sans protecteurs, ou de pauvres ambacts ralliés à des petits chevaliers impuissants. Il les arma, puis, revenant avec cette armée, il chassa le Sénat noble de la République et se fit proclamer roi des Arvernes par la plèbe soulevée et gratifiée. Ses soldats sont presque tous des gens sans aveu, des mécontents, des indigents et des malfaiteurs de toutes peuplades, qui, n'ayant rien à perdre, espèrent tout gagner dans les entreprises qu'il prépare. Il prétend affranchir les pays Gaulois de la domination romaine. Mais il était l'ami de César, qui l'avait fait citoyen romain, et il excite contre Rome des Etats que César n'a jamais opprimés.

— Et de César, que sais-tu ? demanda Ductomar.

— Rien.

— César, dit Vercomir, a toujours été un allié fidèle et le plus généreux des protecteurs pour les Rèmes. Mais c'est tout ce que j'en sais.

— Si Vercingétorix parvient à libérer les pays Gaulois du joug des Romains, reprit Corpact, ceux qui l'aideront dans ce grand dessein pourront devenir riches et puissants !

— C'est ce que je prévois ! s'écria Ductomar, et c'est pourquoi j'ai résolu de me rallier à lui. Aucun Druide ne le conseille, dit-on. Nul n'en a vu auprès de lui, et la défiance qu'il excite chez ces prêtres, comme nous le disait votre petite nièce, leur élève, lui donne toute ma sympathie d'avance. Je vais donc lever avec mes trente *voués* un corps de deux cent cinquante à trois cents *ambacts* et proposer à Vercingétorix de guerroyer avec lui, ou, de préférence, isolément avec les miens, mais au profit de sa cause.

— Bonne idée ! fit Corpact.

— Avec ta vaillance, ton audace et les trente *voues* qui t'environnent, tu ne peux manquer de te couvrir de gloire, déclara Vercomir, heureux de cette occasion de rendre à leur hôte les éloges qu'ils en avaient reçus. Avant de te secourir, je t'ai vu combattre tes huit assaillants de si belle manière que j'en étais émerveillé et que je ne me serais pas permis d'intervenir, certain que tu aurais eu raison d'eux tous, si tu n'étais pas tombé par la lâcheté de ces misérables qui, n'osant t'affronter, ont abattu ton cheval.

Ductomar rougit de plaisir. Décerné par un hôte qu'il admirait profondément, cet éloge, le comblait de joie.

Luitram, flatté au plus haut point par cette belle appréciation de son jeune élève aurait sauté au cou du Rème pour l'en remercier, s'il l'avait osé.

Corpact ne désapprouvait pas les louanges de son prétendu beau-frère, mais il le regardait avec une surprise mélangée d'un certain dépit en remarquant, *in petto*, qu'encore qu'elle fut exceptionnelle, l'éloquence du Rème avait « un tour » de seigneurie qui manquait à l'aisance de son élocution.

— Oui, reprenait Ductomar enthousiasmé, j'espère être digne de mon père et faire éclater le mérite du bon Luitram qui m'a rendu adroit et courageux. J'espère devenir un chef renommé, riche, puissant. J'espère remporter de belles victoires. Mais que ne ferions-nous pas, si vous consentiez à joindre votre prodigieuse valeur à mes efforts ? Avec vous, j'entreprendrais de conquérir la Gaule et l'Italie ! Ah ! si

vous consentiez à confier seulement pendant quelques mois votre petite nièce à Luitram et à tenter avec moi le sort des armes ! ? Nous partagerions mes *voués*, mes *ambacts*. Vous seriez chacun les chefs d'un corps à vous, sous votre seule autorité, votre seule dépendance, et nous agirions tous trois en bon accord, unis comme des frères d'armes.

— Superbe idée ! ne put s'empêcher de dire l'Aulercien.

— N'est-ce pas, Corpact ?

» Et toi, Vercomir, qu'en dis-tu ?

— Cette entente me plairait. Mais nous ne pouvons pas, à présent du moins, entretenir des corps de troupe...

— N'ai-je pas dit que je partagerais, avec vous deux, tous les miens ? C'est moi qui ferai la dépense...

— Inutile ! l'ennemi la supportera deux fois pour une ! affirma Corpact avec une si magistrale assurance que le Rème, ébranlé par cet argument, n'insista point. Mais sur l'application de leurs efforts, il tenait à faire une réserve capitale.

— Corpact a raison, reprit-il, c'est à l'ennemi de supporter les frais de la guerre parce qu'il est vaincu.

— D'avance ? ajouta Delphia.

— Naturellement, riposta le Rème, dans un élan de foi dont la naïveté ne fit sourire aucun de ses auditeurs, sauf la jolie Grecque.

» Mais il conviendra de bien examiner lequel de Vercingétorix ou de César, mérite notre concours.

— Et s'ils ne le méritaient ni l'un ni l'autre, ajouta Ductomar, nous agirions alors pour notre seul et propre compte. Je pense absolument comme toi, Vercomir.

» N'a-t-il pas raison ?

— Rien n'est plus sage, répondit Luitram.

— Mon beau-frère vient d'exprimer ce que je pense.

— Alors, c'est accord conclu ?

— Pacte fait ! se hâta de s'écrier l'Aulercien.

— Non ! dit nettement la jeune Grecque, rien n'est conclu si l'on entend me confiner ici tandis que vous allez parcourir la Gaule. Je vous suivrai,

— Peux-tu songer, petite Delphia...

— Oui, Vercomir, je le veux !

— Nous suivre à la guerre ?... et tes oursons ?

— Avec mes oursons ! Oui, Corpact.

La greco-romaine, en affirmant ainsi sa résolution, fixait l'Aulercien d'un regard impérieux, si déterminé que le soldat baissa la tête, parce qu'il se sentait malgré tout, à la merci de cette jeune fille, dont la science et l'intelligence, très supérieure à sa subtilité, lui imposaient.

— Bon ! nous ferons l'impossible pour te faciliter le plaisir de nous suivre.

— Et les dangers ?

— Ne crains rien pour moi, Ductomar ; ta bravoure ne l'emporte pas sur mon courage et ma volonté. Je n'ai pas la force pour combattre à vos côtés, mais je saurai vous accompagner sans qu'il en résulte pour vous la moindre gêne.



VI

UNE TROUVAILLE

Aux premières lueurs de l'aube, tout le monde dormait encore dans la ferme-palais du chevalier quand ses voués, revenant de la forêt, firent éclater autour de l'enceinte étendue de cette forteresse les mugissements retentissants des *carnyx*, longues trompes de guerre terminées en gueules de dragons démesurément ouvertes.

En un instant la foule des « gens » de cette demeure jaillit, à demi-vêtue, ou même presque nue, dans les cours et autour des murs de l'*oppidum* seigneurial. Il y avait parmi les esclaves et les clientes de Ductomar plus d'une belle fille ou femme que Corpact voyait, non sans une certaine envie, courir, crier, rire et s'exciter nerveusement les unes les autres à ce réveil bruyant. Il admirait, de ci, de là, une belle poitrine saillante, découverte, qu'aucun mouvement du corps ne faisait chavirer, une jambe sans attristante sécheresse, une croupe nerveuse quoique arrondie, une taille svelte et souple, des épaules pleines et bien musclées... Or, il savait toutes ces *dépendantes* de la puissance du « chef guerrier » plus ambitieuses de plaire au Maître ou à ses favoris que d'observer une vertueuse retenue qu'elles ne connaissaient guère. La pudeur et la chasteté, destinées à naître quelques siècles plus tard en Gaule des doctrines du christianisme, — empreintes de la jalousie orientale, — ne restreignaient pas encore la lubricité de préhistorique atavisme dont l'élément féminin de cette civilisation naissante était animé à un plus haut point que l'élément mâle, et que les jeunes chefs guerriers en particulier

Ceux-ci mettaient, au contraire, une sorte de vanité à négliger la femme pendant les premières années de leur virilité.

Ductomar dédaignait ainsi les plus alléchantes filles de son domaine, et les deux tiers de ses voués d'élite partageaient, à leur égard, son indifférence.

Moins près de l'adolescence que de la maturité, Corpact, enclin à la concupiscence, se promit au contraire de favoriser par les plus intimes familarités ces créatures tentantes. L'arrivée du chariot porteur des bandits morts ramenés par les voués suspendit ces riantes perspectives de l'Aulercien.

Revêtant promptement son magnifique costume de la veille, Corpact ne devait alors songer qu'à se rendre sur une aire située hors des bâtiments de la ferme-forteresse pour y voir, en même temps que son hôte et tout le monde de l'*oppidum*, l'incinération dont le bûcher s'élevait déjà comme par enchantement. Ce « *feu de justice* », et les libations promises qui lui succédèrent, ne furent pas de longue durée. Dès que ses voués eurent été amplement désaltérés et réconfortés par une collation substantielle, Ductomar envoya tous les serviteurs distribuer des boissons et de menus présents à sa clientèle pour rester seul avec ses hôtes, Luitram et ses voués, auxquels il annonça qu'il fallait commencer aussitôt à préparer l'organisation prompte du corps d'expédition guerrière dont ils connaissaient déjà le projet.

— Dès à présent, leur dit-il, nous allons recruter parmi nos ambacts et même hors du domaine, avec Luitram, trois cents hommes d'une énergie sûre, car je veux qu'ils soient dignes de vous et de nous. Ces trois cents hommes seront tous montés. Il faudra donc choisir, et nous procurer des chevaux excellents en égal nombre. Je fournirai les sommes nécessaires pour les acquisitions. Pendant ces préparatifs, et ensuite, durant une absence que j'aurai à faire, vous commencerez à dresser ces troupes et vous les accoutumerez à marcher par compagnies de cent hommes chacune, sous la direction de dix d'entre vous, en vue du partage que j'en ferai entre nos hôtes et moi.

Apprenant qu'ils auraient l'honneur d'être conduits par les héros tant admirés la veille, les voués les acclamèrent encore sous les noms divins de *Lug* et de *Cernunnos*.

Corpact n'en fut pas peu flatté, mais il apprit, avec moins de joie, qu'il lui faudrait partir le jour même avec les voués, le chevalier et Vercomir pour effectuer la levée de troupes décidée, et pour aller au pays des Carnutes à une assemblée de conjurés préparée par les émissaires de Vercingétorix.

Cette assemblée devait avoir lieu dans une forêt voisine de celle où le souverain Druide coupait le gui chaque année.

Inébranlable dans sa résolution, Delphia déclara qu'elle accompagnerait ses oncles, Ductomar et ses voués. Il fallut lui céder. Néanmoins, pour ce voyage, elle consentit à laisser ses oursons aux soins du vieux Luitram.

Au milieu de l'après-midi, les trois jeunes hommes et les voués partirent avec la jolie Grecque montée sur le plus doux et le plus sûr des chevaux de Ductomar. Dix esclaves les suivaient avec une carruca et un *carpentum*, léger char de luxe, construit sur le modèle des chars de guerre mais plus grand et plus léger. Dans ces voitures, le chevalier prétendait rapporter des emplettes diverses qu'il voulait faire à Autricum (Chartres) ; mais en réalité, il emmenait le char léger, qui pouvait fournir une marche rapide, en prévision du cas où la jeune greco-romaine, surnommée, depuis le festin, *Epona*, ne pourrait supporter la fatigue du cheval.

En attendant, les véhicules, munis de provisions abondantes et d'objets de campement, assuraient, avec un service d'esclaves des deux sexes, toutes les commodités du voyage.

Delphia, malgré sa délicatesse et sa fragilité apparentes, fournit les premières étapes jusqu'au soir sans aucune défaillance. Sa gaîté, jointe à celle de Vercomir et de Ductomar, fit oublier à Corpact, le divin *Lug*, la perte des voluptés qui l'assombrissait au départ.

Pendant près de six semaines, les trois nouveaux amis et Delphia, avec les trente voués du jeune chevalier, parcoururent tout le pays des cénomans, enrôlant sous leurs enseignes

les jeunes hommes qui leur paraissaient devoir former les meilleurs soldats. Dès qu'ils avaient fait dix recrues, ils les plaçaient aussitôt sous la direction d'un voué chargé de les équiper, de les armer et de les instruire. Ce voué, partant avec eux et les conduisant à la ferme-forteresse de Ductomar, se détachait alors de leur troupe. Vers la fin de novembre, le dernier des trente voués quitta ainsi le convoi : les trois cents hommes de troupe étaient levés.

Le soir du lendemain, la petite caravane réduite aux trois amis, à Delphia et aux esclaves, s'arrêtait près d'une forêt, à la lisière du pays des Carnutes. Ductomar, Corpact et Vercomir firent un prompt repas et se rendirent, suivant d'autres curieux, comme ils l'étaient eux-mêmes, à un vaste carrefour du bois, non loin de son bord sud, où l'assemblée qui se formait depuis le coucher du soleil, rassemblait déjà plus de deux mille Gaulois venus de vingt-cinq lieues à la ronde.

La nuit tombée, des torches furent allumées, puis, un Arverne, que l'on disait envoyé par Vercingétorix, monta sur un tertre, élevé de la hauteur d'un homme, pour préconiser le soulèvement des Etats Gaulois contre la domination romaine.

« Vous devez tous savoir, dit-il, que la perte de notre indépendance et de l'ancienne puissance Celte vient de nos désunions. Ce furent les Massiliotes, des colons grecs établis il y a plus de deux cents ans à l'embouchure du fleuve *Rhodanus* (Rhône), qui appelèrent la première fois les armées romaines aux confins des trois Gaules (l'Aquitaine, la Celtique et le Belgium) pour les défendre contre les attaques des Ligures, fixés de l'autre côté des Alpes. Vingt ans plus tard, ces mêmes Massiliotes maudits ayant encore appelé Rome à leur secours, pour les mêmes causes, et Rome ayant établi, à la suite de cette seconde intervention, un poste militaire permanent de notre côté des Alpes, à *Aquæ Sextiæ* (Aix-en-Provence), les ancêtres du grand Vercingétorix, les Arvernes (Auvergnats), unis aux Allobroges, leurs voisins (population de la Vienne), eurent déjà le dévouement de s'armer pour rejeter en Italie les conquérants romains. Ils furent vaincus et l'envahisse-

ment commencé s'agrandit de leur défaite. L'année suivante, ce fut encore au pays de Vercingétorix, au pays Arverne, qu'un roi de cet Etat : Bituit, se dressa contre ces étrangers. Malgré tous ses efforts, les légions romaines triomphèrent. Une nouvelle extension des vainqueurs en résulta. C'est de là que date la création de la *Province romaine* (notre ancienne Provence), première tache sur le sol Gaulois, et la formation du second poste militaire permanent des Romains chez nous à *Narbo Martius* : la Narbonaise italique s'étendait de Massilia (Marseille) aux Monts Pyrénéens.

» Vous savez, par une tradition moins ancienne, puisque nos vieillards l'ont vu, que ces mêmes éternels conquérants arrêtèrent, il y a cinquante ans, une invasion de Cimbres et de Teutons (populations du Danemark et du Nord de l'Allemagne), peuples Germains barbares qui descendaient en Gaule pour gagner l'Ibérie (Espagne actuelle) en passant au Nord de la *Province romaine* par l'Helvétie (Suisse actuelle).

» Enfin, voici les derniers événements que vous connaissez tous : il y a six ans, quatre cent mille Helvètes (Suisses), las des luttes qu'il leur fallait sans cesse soutenir contre des envahisseurs voisins : les Suèves, établis au Nord de leurs lacs (à peu près sur l'emplacement de la Souabe actuelle) abandonnaient leur pays pour trouver des contrées plus calmes sur les bords de la *mer Esternum* (l'Océan). Ils voulaient passer par la *Province romaine* et pour s'enlever la tentation de revenir à leur pays d'origine, ils avaient brûlé leurs villes.

» César accourut, franchissant avec ses légions romaines les monts couverts de neige que l'on croyait inaccessibles (le Mont Saint-Bernard) ; il barra le passage aux Helvètes et les refoula dans leur pays. Ensuite il tenta de maintenir les Suèves en traitant avec Arioviste, leur chef et roi. Mais Arioviste ayant refusé tout accord, il le battit et le chassa du pays Gaulois des Sequans (Jura, Doubs, Haute-Saône, Vosges actuels), où il s'était établi.

» Jusque-là, on avait pu croire que ce proconsul resterait dans le rôle de pacificateur et de justicier qu'on lui deman-

dait de remplir. Il fit constater que ceux qui s'imaginaient avoir trouvé un sauveur s'étaient donné un maître.

» Allié aux Rèmes, il prit d'abord *Noviodunum* (Soissons). Puis il battit les Nerviens et les Aduatuques (Nord de la France et Belgique actuelle), qui virent cinquante-trois mille d'entre eux vendus comme esclaves au plus offrant. Peu après, il a vaincu encore les riverains de l'Océan Germanique (mer du Nord actuelle). Il a soumis les peuples de l'île de Bretagne (Angleterre) ; les Curiosolites, les Osismi et les Vénètes d'Armorique (Bretagne). Son lieutenant Crassus a conquis l'Aquitaine tout entière. César a porté ses armes triomphantes jusqu'au delà du Rhènus (le Rhin), chez les Usipiens barbares. Sont-ce là des actes de protecteur ou des actes de conquérant ? César est-il un asservisseur de la Gaule, ou l'ami des Gaulois ? Osera-t-on dire encore que c'est un bienfaiteur désintéressé ?

— Non ! Non ! s'écrièrent la plupart des auditeurs de ce discours, dans lequel l'envoyé de Vercingétorix s'efforçait d'exciter la foule en énumérant avec cette longue insistance les victoires des légions romaines conduites par César. »

De nombreux exaltés parcourant l'assemblée la stimulaient du geste et de la voix pour protester contre l'extension romaine.

« Déjà, disaient-ils, les contributions de Rome sont imposées à la moitié de la Gaule. Attendrons-nous d'être devenus les esclaves de l'Italie pour déplorer son joug ? »

Lorsqu'il vit ces propos répandus par les auxiliaires, qu'il surveillait du haut du tertre, l'envoyé du nouveau roi des Arvernes reprit son discours en faisant une séduisante description des adhésions à la révolte et des concours obtenus déjà par Vercingétorix. Il montra le souverain des Arvernes adoré de son peuple, semant à pleines mains les fabuleuses richesses qu'il possédait. Il dénombra ses troupes, ses armes, ses machines de guerre. Il affirma, prenant à témoin des auditeurs qu'il désignait, que presque toutes les peuplades Gauloises avaient juré de se dresser à l'appel du roi de Gergovie pour délivrer leur territoire du conquérant romain.

« César, ajouta-t-il, pour conclure, a dispersé ses légions et réduit leurs effectifs, persuadé que les Gaulois sont incapables de lui résister. Il s'est retiré en Italie où, sous le prétexte de veiller à son proconsulat d'Illyrie, il s'absorbe dans des intrigues politiques romaines dont son avenir dépend. Jamais il n'y eut meilleure occasion d'affranchir d'un seul coup le Belgium, la Celtique et l'Aquitaine et de recouvrer la *Province*. Souvenez-vous, Gaulois, qu'il y a quatre cents ans vos ancêtres prenaient Rome et s'étendaient, vainqueurs, de l'extrémité de l'Ibérie au Pont Euxin (la mer Noire). Sous peu le signal du soulèvement général sera donné à Cénabum (Orléans actuel). Qu'alors, par des crieurs échelonnés d'un bout à l'autre des trois Gaules, par des feux allumés sur toutes les crêtes, la nouvelle soit immédiatement répandue ; et que tous ceux qui peuvent s'armer partent et se concentrent autour de Gergovie. En quelques jours, si la Gaule est unie, elle peut réaliser et proclamer sa totale indépendance. Le chef de cent têtes (1) (Vercingétorix) l'aura sauvée ! »

L'enthousiasme inspiré par ces paroles aurait paru délire ou folie furieuse à Ductomar, Corpact et Vercomir s'ils n'avaient pas été eux-mêmes en proie aux transports qui animaient les milliers de conjurés de l'assemblée.

Un mouvement agita la foule : des délégués de divers peuples voisins des Carnutes sillonnaient la masse tumultueuse d'êtres humains, et se rapprochaient péniblement du tertre en élevant des perches terminées par des images de sangliers, qui étaient les enseignes, ou drapeaux, de leurs pays.

Sur ces enseignes réunies, tous les assistants firent ensemble le serment d'être, avec les Carnutes, les premiers en campagne, de ne rien ébruiter, et de braver toute espèce de danger pour seconder Vercingétorix dans sa lutte contre les Romains.

Après ce serment, le plus solennel de ceux qu'un Gaulois pouvait faire, la foule commença lentement à se disperser.

(1) J. César, de *Bello Callico*. Liv. vii.

Les trois amis reprirent le chemin de leur campement, devancés et suivis par des groupes de conjurés qui allaient dans la même direction qu'eux et se divisaient de plus en plus, au fur et à mesure qu'ils rencontraient d'autres sentiers les conduisant plus promptement à leurs destinations...

En arrivant près des chariots et des tentes de leur petite caravane, Ductomar, Vercomir et Corpact n'étaient plus précédés par personne. Un seul homme, qui les suivait à une assez grande distance, parut hésiter en les voyant s'arrêter à leur campement, puis se rapprocha et les aborda au moment où Delphia, réveillée, sortait de sa tente pour les interroger.

C'était l'un des personnages que les trois amis avaient vus parcourant la foule et l'excitant. Il commença par se dire parent et envoyé de Vercingétorix, en demandant à s'entretenir un moment avec les trois jeunes hommes *en particulier.*

Cet émissaire ne mettait pas en doute l'acquiescement de ses auditeurs à cette demande parce que les femmes Gauloises, tenues pour quantité fort négligeable, n'étaient généralement pas admises aux conciliabules des hommes ; une très jeune fille comme Delphia, ne devait pas compter, croyait-il.

Mais, celle-ci, quoique les trois amis fussent hostiles aux Druides, possédait à leurs yeux un grand prestige parce qu'elle avait été l'élève des mystérieux prêtres Gaulois. Elle s'imposait aussi très fortement à leur considération depuis qu'à plusieurs reprises son intelligence et son savoir les avaient dominés. Sur un signe qu'elle lui fit, Corpact intervint déclarant qu'il fallait parler librement devant elle, ou renoncer à l'entretien demandé. Alors l'émissaire s'inclina.

Ayant d'abord su faire dire à Ductomar ce qu'il était, et s'étant assuré de son dessein de guerroyer contre les Romains pour Vercingétorix, cet émissaire déclara qu'il pouvait promettre, au nom du nouveau roi des Arvernes, les plus brillantes récompenses au chevalier et à ses deux compagnons s'ils consentaient à se mettre sous la direction de son parent.

L'imprudent élève du vieux Luitram, fidèle à la discrétion

promise, ne révéla rien sur Vercomir, Corpact et Delphia, mais il ne cacha point qu'il avait réuni trois cents guerriers et qu'il espérait rétablir, à la faveur de la lutte contre César, la splendeur de sa maison.

— Je suis certain que Vercingétorix, si tu l'aides à triompher des Romains, te fera le roi du pays Cénoman et du pays des Pictons, les ennemis de ton père, puisque tu tiens à te venger d'eux, s'écria l'émissaire, très séduit par l'importance du concours que le jeune chevalier représentait.

» Il faut, ajouta-t-il, que vous alliez tous rejoindre Vercingétorix au plus tôt. Vous lui confierez comme otages dix de vos voués choisis parmi les nobles, et cette jeune fille, votre parente, sans doute, dont vous faites si grand cas, car c'est une condition de toute alliance, comme vous le savez, que de fournir des otages au chef avec lequel on s'allie. Tous les Etats Gaulois confédérés ont suivi cet usage. Vos répondants et votre jeune parente, en particulier, recevront l'accueil le plus amical et le plus brillant. Ils seront traités comme des « *princeps* ». Dès demain, dit-il, pour conclure, j'enverrai un courrier à Vercingétorix afin de le prévenir de votre adhésion à la grande cause Gauloise. Rendez-vous à Cenabum (Orléans) avec vos troupes. J'y serai moi-même dans quelques jours et je vous indiquerai la marche à suivre pour parvenir auprès du roi des Arvernes.

Enflammé d'espoir, croyant déjà se voir couronné roi des Cénomans et des Pictons, Ductomar voulut récompenser l'émissaire en lui donnant une de ses bagues d'or. Sans aucun bijou, vêtu d'un costume fort usagé, ce beau prometteur ne semblait guère fortuné. Il se saisit de la bague offerte avec un empressement justifiant l'opinion du chevalier.

— Nous avons rencontré dans ce parent de Vercingétorix un intermédiaire inespéré auprès de lui, fit Ductomar quand l'émissaire les eut quittés.

— Les dieux nous sont favorables.

Corpact allait ajouter son approbation à celle de Vercomir. Il fut devancé par Delphia qui disait :

— Cet homme ne m'a pas reconnue, et j'en suis très heureuse, mais moi je le connais : c'est un voleur.

— Un voleur ?

— Oui, Ductomar. C'est un ancien esclave Helvète du Druide Enorex, fixé chez les Curiosolites.

» Enorex l'affranchit il y a trois ans et lui confia une ferme. Après l'avoir exploitée six mois, les récoltes faites et vendues, cet homme s'est enfui avec le produit des ventes, une benna et deux chevaux ; il ne se nomme pas Cotuat, comme il vous l'a dit ; son nom est : Rigoban.

— Pourtant, observa Corpact, ce qu'il nous a dit de Vercingétorix prouve qu'il le connaît beaucoup et qu'il est même de ses familiers.

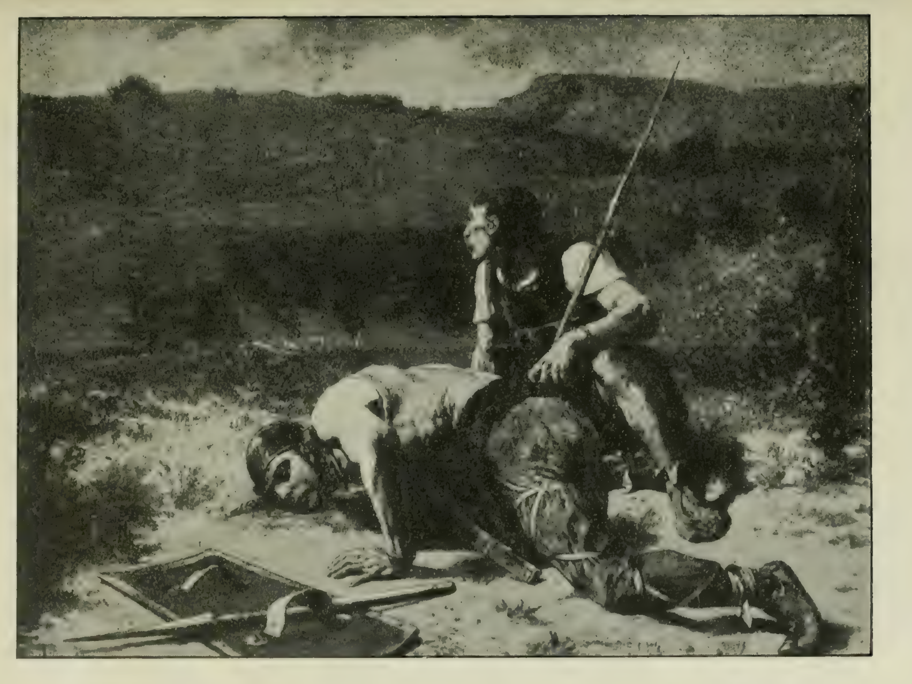
— Je le crois comme vous trois. Aussi me suis-je gardée de vous révéler en sa présence ce qu'il est réellement. Peut-être nous servira-t-il, s'il y est intéressé ; mais il ne faut pas croire à ses promesses ; défiez-vous de lui.

Le lendemain matin, les voyageurs, peu après le lever du soleil, procédaient à une première collation, avant de se préparer au départ, lorsqu'un cavalier vint les rejoindre.

C'était le fils de Luitram, envoyé par son père, au chevalier pour lui annoncer que les Pictons, leurs voisins, s'armaient en faveur de Vercingétorix contre les Romains.

Cette nouvelle contraria Ductomar. Déjà, la perspective d'avoir à livrer dix de ses voués au roi des Arvernes, comme otages, le choquait beaucoup, — car il n'avait pas songé un instant à consigner de même la jeune Greco-Romaine entre les mains du chef de la révolte. Il savait que Delphia ne se prêterait pas à une telle combinaison. L'adhésion des Pictons au soulèvement provoqué par Vercingétorix acheva de détourner le chevalier de suivre le conseil de Cotuat.

— Si nous nous plaçons sans réserve sous l'autorité du roi des Arvernes, dit-il à ses deux amis et à leur prétendue nièce, nous risquons d'être mis sous les ordres de quelques chefs Pictons, ou d'être obligés de combattre à côté d'eux ; je ne saurais l'admettre. Offrons donc à Vercingétorix de le secon-



(Photo Lévy frères.) LUMINAIS, pinxit

« ... Un corps d'éclaireurs fréquemment renouvelés... » p. 100.

der, mais avec une complète indépendance et sans lui fournir d'otages ; surtout sans admettre d'être éventuellement réunis à quelque corps d'alliés que ce soit. Nous poserons comme condition de garder la liberté de combattre seuls.

L'approbation de cette proposition fut unanime. D'un commun accord, les voyageurs décidèrent ensuite qu'il n'y avait pas lieu de retourner à la ferme-forteresse puisqu'ils devaient se rendre à Cenabum sept jours plus tard et que les *voués* pouvaient les rejoindre dans cette ville avec les troupes levées.

En conséquence, Ductomar chargea le fils de Luitram de transmettre l'ordre de ces nouvelles dispositions à son père en lui disant de joindre au convoi des *voués*, de leurs recrues et de leurs chariots de bagages, un chariot supplémentaire contenant les objets et les valeurs qu'il ne voulait pas aller chercher lui-même à sa résidence.

Ce nouveau programme avait l'avantage de permettre aux voyageurs de gagner Cenabum par très petites étapes.

Le premier jour, s'arrêtant pour faire halte sur tous les points qui leur plaisaient, ils ne parcoururent, jusqu'au soir, que cinq lieues gauloises. Le lendemain, en ravanche, ils en firent seize. Mais ils s'égarèrent en s'écartant du chemin qu'on leur avait indiqué. Le surlendemain, obligés de se guider tant bien que mal d'après la position du soleil à son lever, ils s'inquiétaient un peu, car dans le pays plat, mais inculte, qu'ils traversaient, ils ne voyaient pas un village, pas un être pour les renseigner,

Vers le milieu du jour, la pente faible du plateau qu'ils franchissaient, très accablés par une journée extrêmement chaude pour cette saison, les conduisit en un point d'où ils découvrirent, du sommet d'un faible bombement du sol, la vallée du Liger (la Loire). A cette vue, des cris de joie leur échappèrent, répétés d'un élan sincère par les esclaves.

Cette vallée superbe ne représentait pas seulement, en effet, le plus sûr chemin retrouvé, car ils savaient que Cenabum est au bord du Liger, elle représentait aussi la fraîcheur,

l'eau pure désaltérante, et, par-dessus tout, la fertilité inséparable des cours d'eaux, que les Gaules déifiaient sous leurs formes principales de fleuves et de rivières.

— Le Liger ! Le Saint Liger ! s'était écrié Ductomar, qui chevauchait en tête de la petite caravane.

La marche des chariots s'accéléra tandis que Ductomar, Corpact et Vercomir s'élançant en avant, dans des directions différentes, vers le fleuve, cherchaient une descente praticable pour y conduire les voitures.

Ce fut Cernunnos-Vercomir qui découvrit ce bon accès.

Peu de temps après, carruca et carpentum faisaient halte sous un bouquet d'arbres, à quelque vingt toises du fleuve, alors très bas. Les trois amis laissèrent leurs chevaux pénétrer jusqu'au poitrail dans l'eau divine et boire amplement.

Rien ne pressait la caravane d'atteindre Cenabum. On décida de passer le reste du jour sur ce point du fleuve, dont le riant paysage, en cette fin d'automne, enchantait les regards. Il fallait, au surplus, effectuer une reconnaissance aux alentours et tâcher d'y découvrir quelque habitant pour savoir s'il convenait de descendre ou de remonter le cours de l'eau afin de rencontrer la ville.

Comme ils étaient encore amplement pourvus de vivres, ils remirent cette enquête au lendemain. Mais, vers le soir, un Turon, attiré de loin par la fumée du feu qu'allumaient les esclaves pour rôtir un jeune chevreau, vint jusqu'au campement. Ductomar lui donna quelques piécettes de bronze et le Turon (Tourangeau) indiqua un chemin, le long du fleuve, qu'il suffisait de suivre, en remontant le cours d'eau, pour arriver en moins d'une demi-journée à Cenabum.

A l'aube du lendemain, on appela vainement Vercomir dans le campement. Quoique grand buveur de boissons fermentées, il chérissait l'eau fraîche, à l'*extérieur* ; la limpidité du Liger l'ayant séduit depuis la veille, il se baignait en attendant le réveil de ses compagnons.

Ductomar, qui le découvrit le premier dans ce rafraîchissant exercice, voulut l'imiter. Mais il était médiocre nageur.

Corpact-Lug, véritable triton, ne manqua pas cette occasion de montrer qu'en fait de natation il l'emportait de beaucoup sur Vercomir en se jetant aussi dans le fleuve et en y accomplissant mille évolutions savantes, adroites, curieuses ou comiques, dont Delphia s'amusait beaucoup.

Ductomar et Vercomir rassasiés de baignade étaient sortis de l'eau et revêtus depuis longtemps, qu'il s'attardait encore à plonger pour attraper au fond de l'eau des pierres que la jolie Greco-Romaine s'appliquait à lancer aux endroits où l'eau lui semblait plus profonde.

— Allons-nous-en ! lui cria pour la quatrième ou cinquième fois Vercomir.

— Partez devant et laissez-moi la benna, je vous rejoindrai avec cette voiture, répondit Corpact.

— Pourq"oi la benna ?

— Je ne veux pas monter à cheval parce que je viens de me blesser au genou contre une pierre du fond.

» Mais ne m'attendez pas ; partez.

— Laissons-le, reprit Ductomar, voyant que leur compagnon persistait à demeurer dans le fleuve. S'il était gravement blessé, il ne nous dirait pas de le devancer et ne resterait pas dans l'eau.

Corpact fut abandonné.

Peu après, un esclave, conduisant la benna, vint la ranger près de la rive, en annonçant à l'Aulercien, qui se tenait à mi-corps dans l'eau, que la caravane, ayant plié ses tentes, se mettait en route pour Cenabum.

— N'as-tu pas des cordes dans la benna ? demanda le persistant baigneur.

— Oui, seigneur, j'en ai plusieurs.

— Alors, entrave les chevaux avec une de ces cordes et va-t-en rejoindre le convoi, je n'ai pas besoin de toi.

L'esclave obéit. Quand il eut disparu, Corpact sortit enfin de l'eau. Il ne paraissait aucunement souffrir. Ses genoux ne portaient aucune trace de déchirure ou de contusion.

Par un long regard circulaire autour de lui, ayant constaté

qu'il était bien seul, l'Aulercien prit dans le benna les cordes que l'esclave n'avait pas employées pour entraver les chevaux; il les attacha l'une à l'autre, bout à bout; enfin, par une boucle assez grande, fixant l'extrémité de cet assemblage à l'un de ses poignets, il retourna au milieu du fleuve où il plongea par deux fois.

Quand il reparut, à bout de souffle, après la seconde plongée, plus longue que la première, il commença par regarder de tous côtés, avant de regagner la rive. Et quand il eut repris pied sur le bord du Liger, il examina encore longuement les environs pour s'assurer de leur parfaite solitude avant de sortir tout à fait de l'eau et de tirer sur la corde qu'il avait emportée au milieu du fleuve.

Bientôt, la corde se tendit et Corpact dut faire de grands efforts pour l'amener à lui, comme si son extrémité était attachée à quelque chose de lourd ou de très résistant. Elle était, en effet, liée à deux anneaux d'un assez grand coffre que l'Aulercien réussit à sortir de l'eau. De la rive à l'arrière de la benna, il le traîna encore tant bien que mal. Mais, pour le hisser dans cette voiture, il lui fallut déployer toute l'énergie dont il était capable.

Cette laborieuse opération accomplie, Corpact se revêtit du costume qu'il avait laissé au bord du fleuve pour se baigner, revint à la voiture et tenta d'ouvrir le coffre en le forçant avec un coutelas, puis avec son épée, enfin en le frappant à coups redoublés avec une grosse pierre. Vains efforts ! le coffre en métal ne cédait pas, Corpact dut renoncer à l'ouvrir. Alors, il désentrava les chevaux et dirigea le char, sans hâte, vers la route de Cenabum.

Chemin faisant il songeait. L'impossibilité d'ouvrir le coffre anéantissait le dessein qu'il avait eu de s'en emparer sans en rien dire, — au moins tout d'abord, — à ses compagnons. Devait-il s'attarder en route pour arriver après eux à Cenabum et y chercher, sans leur en rien dire, des outils, ou l'aide d'un habitant de la ville ?... Mauvais moyen !... C'eût été mettre au moins une personne étrangère — personne

forcément douteuse, — dans le secret de sa trouvaille... Pour acheter un outil solide et puissant, capable de forcer ce coffre, il n'avait pas d'argent !... Puis comment dissimuler un objet aussi lourd et aussi volumineux ? Enfin, tenait-il donc tant à cacher sa découverte à ses amis ?

Tout d'abord, par l'égoïsme presque inconscient que le célibat et l'isolement avaient développé en lui, il voulait garder sa trouvaille pour lui seul. Corpact n'ayant jamais eu ni un ami, ni même une maîtresse, à peine quelques très éphémères et rares bonnes fortunes avec des créatures fort vulgaires, manquait d'altruisme. Son premier mouvement n'était ni généreux ni dévoué. Par bonheur, la réflexion, un grand bon sens, une capacité d'affection sommeillant au tréfonds de lui-même et qu'il ne se soupçonnait point, pouvaient corriger vite sa mauvaise impulsion première.

« Ce coffre, se dit-il, ne contient peut-être rien d'utile ou d'intéressant ? En tout cas, puisque Ductomar, Vercomir, Delphia et moi nous formons une association d'êtres étroitement unis... et puisqu'ils paraissent m'aimer, pourquoi ne partagerais-je pas avec eux le contenu de ce coffre. » S'arrêtant à cette dernière résolution, — seule raisonnable en somme, — Corpact excita les chevaux et rejoignit au bout de deux heures la caravane à mi-chemin de Cenabum.

Ductomar chevauchait en tête du convoi, à côté de Vercomir. Le carpentum les suivait à petite distance et Delphia, sur son bon cheval tranquille, à la queue de la bande, fermait la marche. Elle s'inquiétait de l'Aulercien, regardait fréquemment en arrière, espérant le voir arriver... Dès qu'elle entendit un trot de chevaux, elle s'arrêta, et, reconnaissant de loin la carruca, fit un joyeux signe d'appel.

— J'avais peur, dit-elle, que la blessure de notre Lug...

— Je ne suis pas du tout blessé, petite Delphia. C'est une ruse que j'ai dû employer pour rester seul, loin des esclaves, et capturer un gros poisson sans être vu d'eux.

— Tu as pris un gros poisson ?... il est dans la carruca ?... fais-le-moi voir !...

— Doucement ! n'approche pas ainsi du char, tu vas faire blesser ton cheval !... Ecoute, le chemin n'est pas assez large pour que je puisse passer devant le carpentum et rejoindre avec toi nos amis. Va leur dire de venir auprès de moi. Nous laisserons l'autre chariot aller devant.., et je vous montrerai le poisson.

Delphia, impatiente, lança son cheval au galop pour rejoindre Vercomir et Ductomar. Quelques instants plus tard, ayant mis pied à terre auprès du véhicule arrêté, pour mieux examiner le poisson de Corpact, les deux jeunes hommes et la jolie Grecque n'entendirent pas avec une médiocre surprise le récit de la trouvaille de l'Aulercien. Le colosse sortit assez aisément le coffre de la voiture quand le carpentum poursuivant sa route, eut disparu à un détour du chemin. Mais il reconnut après examen et tentative qu'il fallait un fort levier pour arracher le couvercle de cette caisse de métal.

— A Cenabum, dit-il, j'en viendrai à bout.

— Remettons-le dans la carruca.

— Laissez-moi faire.

Aussi facilement qu'il l'avait sorti, Vercomir souleva et replaça le coffre dans le chariot. Deux heures plus tard, la marche ayant été activée, car, chacun était fort curieux de la trouvaille de Corpact, le petit convoi arrivait en vue de Cenabum, où Ductomar se mit en quête d'un abri à louer pour s'y loger avec ses amis et les esclaves.

A ce moment de l'année, où le grand marché semestriel de la ville n'allait pas tarder à s'ouvrir, des artisans, des trafiquants de toutes les sortes et de toutes les provenances commençaient à y affluer. La plupart des demeures de la cité, désertes d'ordinaire, se remplissaient d'occupants. Partout on réparait les abris, on les aménageait, on les disposait à recevoir des hôtes passagers. Le chevalier trouva enfin vers l'une des extrémités de la principale et presque seule rue de la ville, une assez vaste construction formée de trois corps de bâtiments où tous devaient se loger fort à l'aise provisoirement.

Il semblait, en revanche, difficile d'y caser les trente *voués* qui n'allaient pas tarder à venir et il ne fallait pas songer à y faire entrer les trois cents hommes d'armes recrutés par eux. Mais les trois amis ajournèrent la solution du problème de ce logement de troupes. Ils avaient hâte de se caser et surtout d'écarter les esclaves du corps du bâtiment, le meilleur, qu'ils s'étaient réservé pour ouvrir le coffre trouvé dans le Liger et connaître son contenu.



VII

LE SACRILÈGE

En le cachant sous un manteau, Vercomir avait porté le coffre dans une salle de leur logis. Porte close, en présence de ses compagnons et avec l'aide d'une sorte de pic en fer, le colosse réussit à forcer le couvercle de cette grande boîte métallique, dans laquelle on ne vit tout d'abord que des étoffes trempées et presque totalement réduites en bouillie par l'eau du fleuve. Mais écartant avec le pic les étoffes en déliquescence, Corpact venait d'apercevoir des objets brillants qui rendaient un son métallique bien caractéristique.

— De l'or ! s'écria-t-il, voilà de l'or !

Le manteau dans lequel Vercomir avait enveloppé le coffre fut étendu à terre et le contenu de la caisse versé dessus. Il contenait onze cent soixante pièces d'or ; sept cent quarante pièces d'argent ; neuf cent treize lingots d'or et sept cent dix d'argent de différentes grosseurs ; quatorze torques ou bracelets d'or et cinq d'argent ; huit fibules dont trois en argent et cinq en or ; quarante-sept bagues d'argent et soixante et onze en or ; trente et une agrafes dont dix-sept d'argent et les autres en or ; onze colliers d'or ; plusieurs petites images de divinités gauloises en bronze et en argent et une figurine de la déesse Epone en or.

— Te voilà ! dit Ductomar en saisissant cette dernière et en la tendant à Delphia.

Devant ce monceau de valeurs d'une importance fabuleuse, pour cette époque les trois hommes et la jeune fille restaient éblouis, stupéfaits.

— Comment cela se fait-il ? murmura Corpact, traduisant par cette question la pensée de tous.

— Je sais, fit la jolie Grecque.

— Tu sais ?...

— Oui, Corpact. C'est un trésor *voué* au Liger.

Ductomar et Vercomir s'écartèrent aussitôt du « trésor » avec une sorte de crainte respectueuse et Corpact recula lui-même en baissant la tête : *sa trouvaille était un sacrilège...*

Ils savaient, en effet, que depuis des siècles, les Gaulois et leurs ancêtres les Celtes, adorant les eaux qui fécondent la terre, leur sacrifiaient les objets les plus précieux. A certaines époques, suivant des rites réglés par les Druides, et tout particulièrement lors des grandes calamités publiques, on engloutissait ainsi dans les fleuves, les rivières, les lacs profonds, des richesses considérables pour apaiser les dieux.

Ces donations saintes revêtant, naturellement, un caractère sacré, nul n'aurait osé tenter de les soustraire aux eaux. Les témoins d'un tel crime en auraient massacré l'auteur sans délai, ou l'auraient traîné au tribunal des Druides, qui eussent ordonné de le brûler vif le jour même. Il était enfin de notoriété publique que le malheureux touchant un de ces dépôts saints, même par inadvertance, devait mourir tué par la Divinité des eaux peu de jours après ce contact accidentel. Or, tous avaient touché au trésor. Et Corpact, plus coupable que les autres, l'avait retiré du Liger ; il s'en était emparé ! Comment vivait-il encore ? Cependant, l'ex-élève des Druides avait repris la petite figurine d'Epone en or ; elle l'examinait attentivement.

— Ne trouvez-vous pas que je lui ressemble un peu ? dit-elle en la montrant à ses compagnons.

Corpact la lui prit des mains et la rejeta sur le manteau avec horreur.

— Nous sommes perdus ! balbutia le chevalier.

— Pourquoi ?... parce que mon oncle Corpact a retiré ce coffre du Liger ? Ne crois pas cela, Ductomar ; ni toi Vercomir ! ne soyez pas troublés par une imposture des Druides.

— Ce n'est pas un mensonge affirma l'Aulercien, devenu blême ; il est avéré que l'on n'a jamais touché aux trésors des eaux, même involontairement, sans en mourir !

— Es-tu mort ? répliqua Delphia. Sommes-nous mourants ?

— Pas encore, petite Delphia, mais nous allons mourir !

— Ne tremble pas, Vercomir. Rassurez-vous tous. Je vous certifie que nous ne risquons rien, si personne n'est instruit de la trouvaille de Corpact.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer cela ?

— Les Druides mourraient-ils s'ils dérobaient aux eaux es offrandes qui leur ont été faites ?

— Assurément !

— Eh bien, sachez qu'ils font faire ces offrandes uniquement pour s'en emparer.

— En es-tu sûre ?

— Oui, Ductomar ; je les ai vus extraire des eaux, le lendemain, des dons faits à ces eaux la veille.

— Et ils ne sont pas morts ?

Delphia haussa les épaules et reprit la statuette d'Epone.

— Mais alors, pourquoi défendent-ils d'y toucher ? Pourquoi ordonnent-ils de brûler vif...

Cette naïve demande de Vercomir fit rire la jeune fille.

— Si cela n'était pas si défendu, tout le monde ferait comme Corpact et les Druides n'auraient rien !

Ces révélations de la jolie Greco-Romaine confondaient ses auditeurs. Mais ils se sentaient parfaitement en vie, malgré le prétendu sacrilège commis. D'autre part, chez Vercomir et Corpact le levain du doute fermentait depuis leur abandon du pays des Aulerciens diablintes... et l'assurance de Delphia jouant avec la statuette de la déesse Epone leur imposait.

— Mais si les Druides ne retrouvent pas ce coffre dans le Liger lorsqu'ils voudront le reprendre ? objecta Ductomar.

— Ils ne le rechercheront point, répondit la jeune fille. Ce trésor est un trésor perdu.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Vois : cette caisse est toute rongée par l'eau. Les étoffes sont pourries. Et regarde ces pièces : voilà des drachmes de Rhoda où l'on voit le calice à la rose ; des drachmes de Marseille à l'image du lion et du taureau ; des statères armoricaines et arvernes ; des Philippes de Macédoine ; des pièces gauloises au coq ; des deniers d'argent en couronne ; des carduques à la croix ; et tous ces lingots d'or ou d'argent sont purs ; il n'y a pas là une seule monnaie, un seul lingot semblable à ceux que l'on fait à présent. Tout cela est ancien, très ancien... alors il est bien certain que c'est un trésor perdu, oublié ; ou que le Druide qui l'a fait jeter dans le Liger est mort il y a bien longtemps sans avoir révélé aux autres Druides qu'il avait été jeté là où Corpact l'a trouvé. Mais, quoi qu'il en soit, tu peux garder ce trésor. Et mieux, il *faut* le garder... à moins que tu ne préfères le porter aux druides, en les priant de te faire brûler vif.

— Il n'est pas à moi seul ; il est à nous, répliqua l'Aulercien avec un grand soupir de soulagement.

— Non ; c'est toi qui l'as trouvé ! fit généreusement Ductomar.

La vanité, ainsi qu'un dernier reste de crainte, détermina Corpact à maintenir le principe du partage.

— Partager entre nous quatre ?

— Oui, petite Delphia.

— En ce cas, donnez-moi cette *Epone* pour son poids d'or.

— Non ; c'est ton image, prends-la en plus, dit le chevalier.

— Nous voilà tous riches ! Notre entreprise s'achève presque avant d'être commencée.

— Ce n'est pas mon avis, Corpact. Libre à toi de te retirer, mais, moi, j'ai à venger mon père. Ma part m'y aidera.

— Pourquoi ne mettrions-nous pas ces parts en commun pour favoriser notre expédition ? Nous pourrions ainsi former une armée et conquérir plus de biens qu'il n'y en a dans ce manteau.

— C'est cela, Vercomir ! s'écria le chevalier ravi, je joins ma part à la tienne.

— Moi aussi ! répliqua l'Aulercien, piqué.

— Alors, ne partageons rien, conclut Delphia.

Elle déposait la statuette d'Epone. Les trois amis la lui firent reprendre. Ils partagèrent même avec elle une partie des bijoux, cédant au goût si prononcé qu'avaient les Gaulois pour la parure et ne laissèrent au fonds commun que les moins belles pièces.

Grâce à l'obligeante entremise d'un important commerçant romain : Flacius Livius, qu'un cénobien leur indiqua, les voyageurs commandèrent à un marchand d'étoffes de Cenabum des costumes et des armes dont Vercomir avait surtout besoin, car rien n'était à sa taille. Stimulé par l'appât d'une forte prime, au cas où il arriverait à faire établir ces costumes en deux jours, le marchand d'étoffes y fit travailler sans relâche. Le surlendemain de leur arrivée dans la ville, les quatre associés pourvus de plusieurs vêtements complets et d'une foule d'accessoires obligeamment procurés par Flacius Livius, venaient de se parer de l'un de leurs costumes, lorsque le fils de Luitram arrivant au galop, leur annonça qu'il précédait les trente voués et leurs trois cents cavaliers.

— Comment allons-nous loger tout ce monde ? demanda le colosse.

— Laissez-moi faire, j'ai une « ruse » répondit Corpact, en voyant le chevalier perplexe.

Dès leur arrivée, il rassembla les voués dans la cour qu'entouraient les bâtiments loués et leur dit : « Ici nous avons réservé vos logis. Mais, pour la troupe, il n'y a pas une hutte disponible dans la ville. C'est une occasion pour vous et vos recrues de montrer, avant d'entrer en campagne, ce dont vous êtes capables. Eprouvez vos troupes, en leur faisant improviser au dehors des remparts, les abris qui leur seront nécessaires. Une prime d'un denier d'argent sera la récompense de ceux qui se distingueront par leur initiative. »

Le soir même, avant le coucher du soleil, une sorte de petite ville était dressée auprès de Cenabum, et les trois cents recrues des voués en faisaient avec joie les honneurs

à Ductomar, Corpact-Lug et Cernunnos-Vercomir en les acclamant sous leurs divins surnoms, sans oublier leur charmante égérie, ou conseillère, Delphia. La jeune fille admira la belle ordonnance des soixante huttes formées, comme par miracle, en un vaste cercle auprès des remparts. Mais elle s'extasia particulièrement sur la grâce et l'intelligence de ses jeunes oursons que Luitram lui avait envoyés dans l'un des chariots de la troupe guerrière. Ses protégés velus, déjà fort intelligents et malins, grognaient de joie en la reconnaissant ; ils léchaient ses mains d'une façon fort attendrissante. Ils commençaient, d'ailleurs, lui dit-on, à préférer la viande au lait et Delphia affirma qu'ils avaient grandi d'au moins un pied.

Un moment plus tard, revenant du camp improvisé, la jeune fille et ses compagnons, suivis d'une partie des voués, car un certain nombre d'entre ces derniers restaient avec la troupe pour y maintenir l'ordre, rencontrèrent à l'entrée de Cenabum l'émissaire de Vercingétorix, Cotuat (Rigoban).

Affectant une grande joie de les revoir plus tôt qu'il ne le prévoyait, ce faux personnage prétendit avoir déjà reçu de Vercingétorix une réponse à son message.

— Le roi des Arvernes, dit-il, accepte votre concours. Il m'a chargé de lui amener vos dix principaux voués et votre jeune parente à Gergovie où il les logera dans son propre palais. Rendez-vous dans la ville d'Avaricum, chez les Bituriges, ses alliés. Il y sera sous peu, et vous ferez bien, sans attendre ici davantage, de partir dès demain pour aller le rejoindre. Soyez sûrs d'avance qu'il vous réserve un commandement digne de vous.

— Bien, répondit froidement Ductomar, je te remercie. Nous tiendrons conseil et nous déciderons.

— Ne tarde pas à m'envoyer tes voués et cette jeune fille, à l'ouest de la ville, où je suis logé avec un parti de vingt cavaliers Arvernes de Vercingétorix : la ville n'est pas sûre ; votre parente pourrait y être en danger bientôt.

Cette insistance déplaisait à Ductomar et Vercomir ; ils fronçaient les sourcils. Corpact s'empressa d'intervenir.

— C'est bien ; nous aviserons. A présent, laisse-nous ; des besognes nous empêchent de t'entendre davantage.

L'Aulercien ne mentait qu'à demi, car il avait hâte de se parer pour se rendre avec ses amis et la jeune fille chez le négociant Flacius Livius, ce Romain les ayant invités à faire, chez lui, un repas de fête pour les remercier des importants achats exécutés pour eux, par son entremise, et sur lesquels il gagnait une bonne commission.

Hôtes de l'opulent Romain, les Gaulois feignirent de ne point s'étonner du luxe et des raffinements de bien-être, d'agréments, de bonne chère qu'ils trouvaient chez lui. Des musiciens, des jongleurs et des danseuses avaient animé le repas, arrosé des vins les plus précieux de l'Italie. Ensuite, accompagnées par les instruments des musiciens, les deux filles de Flacius, Claudia et Valeria, deux vierges aussi gracieuses que belles, interprétèrent, tour à tour, puis ensemble, des hymnes berceuses d'une langueur exquise.

Ductomar, prié de faire entendre sa voix, que l'on préjugeait belle, et qui l'était, s'excusa de ne connaître ni chanson, ni poème amoureux. Il chanta d'une voix pure et vibrante un « éloge » du courage et de l'art de combattre dont le rythme entraînant produisit grand effet. Après Ductomar, Flacius et ses filles séduisantes voulaient entendre Corpact et Vercomir. Ils s'excusèrent tous deux de ne rien savoir dire ni chanter, en déléguant la jeune Greco-Romaine, la savante élève des Druides pour les remplacer.

— Les chants druidiques ne vous réjouiraient guère, répondit-elle, mais je sais *la Légende des premiers âges !*

— Une légende ? Oh ! oui ! dites-nous cette légende, prièrent Valeria et Claudia.

— Oui ! Dis-nous la légende affirma Vercomir dont l'élocution déjà pâteuse trahissait l'abus des vins de l'hôte.

VIII

LE MASSACRE DE CENABUM

— Au temps antique, dit la jolie Delphia, où l'homme, encore velu, l'homme du premier âge, venait d'être doté du langage ; au temps où sa demeure était les profondes cavernes qu'il disputait aux ours énormes ; au temps où, ne connaissant encore ni le fer, ni même le bronze, il n'avait pour armes que des haches, des lances et des flèches munies de silex taillés par cassures, il existait au pied des montagnes qu'habitent aujourd'hui les Lemovices (Dordogne), un fils d'une nombreuse famille qui se nommait Prim et qui était le dernier né de ses parents en même temps qu'une fille, sa sœur, nommée Uxa.

» Les frères et les sœurs aînés de Prim et d'Uxa, forts et méchants, se disputaient et se battaient entre eux sous le moindre prétexte. Ils frappaient aussi leurs derniers cadets ; et ceux-ci n'avaient d'autre ressource que de s'enfuir, quand ils les voyaient animés contre eux.

» D'abord, le père de Prim et d'Uxa, et leur mère aussi, les défendirent ; ils les protégèrent, quand ils étaient là ; empêchant les aînés de dérober leur part de nourriture. Mais les fils et les filles ayant grandi, leur mère fut un jour battue par eux. Dès lors, elle en eut peur et ne s'interposa plus lorsqu'ils voulaient frapper Prim et Uxa. Puis, ce fut le tour du père, qui, devenant vieux, cassé, n'eut plus assez d'autorité sur ses enfants pour les empêcher de battre ses derniers nés.

» Alors, les larmes aux yeux, il les chassa, un jour que tous ses aînés étaient à la chasse ; mais en leur donnant ses meil-

leures armes, ses plus fins couteaux, ses plus solides grattoirs de pierres taillées, et des pointes de lances et de flèches pour renouveler celles qu'ils pourraient perdre ou briser.

» Prim et sa sœur Uxa ne voulaient pas s'enfuir. Ils voulaient rester avec leur vieux père ; il dut les menacer de sa hache pour les faire partir. Loin, tous deux s'en allèrent, pleurant, et cherchant pourtant à se consoler l'un l'autre, car, ils s'aimaient parce qu'ils avaient souffert ensemble.

» Cependant, Prim pouvait alors déjà combattre un cerf, un renne et même un jeune sanglier. Il sut pourvoir aux besoins d'Uxa, et leur affection réciproque devint plus vive : pour Uxa parce qu'elle était secourue ; pour Prim parce qu'il s'enorgueillissait de secourir Uxa. Plus tard, il advint que, se sentant homme, et voyant Uxa devenue femme, Prim se fit son époux suivant la coutume de ces premiers hommes. Et tous deux s'en aimèrent encore davantage. Et quand ils eurent quatre enfants, deux fils et deux filles, leur affection réciproque fut extrême.

» Prim était devenu grand, fort et tant habile à manier ses armes, qu'il ne redoutait ni le terrible buffle auroch, ni l'ours des cavernes, ni le grand Elan, plus grand que l'ours et que l'auroch. Alors, il dit à Uxa : « Voilà des provisions, de l'eau, des viandes, du bois, des racines et des fruits pour longtemps. Enferme-toi dans la caverne et garde-toi d'en sortir, tandis que je vais aller chercher notre père. J'ai peur qu'il ne soit plus ! »

» Prim erra longtemps pour retrouver la caverne de son père. Et quand il y parvint, il n'y trouva qu'une femme borgne qui lui parut très vieille et qu'il ne reconnut pas.

— Qui es-tu ? lui demanda cette vieille.

— Je suis Prim et je veux voir mon père.

— Va-t'en ! Si ton frère revenait et s'il te voyait, il te tuerait ; il a tué ses deux frères et ma sœur.

— Je ne crains pas mon frère ; je ne crains personne : je veux voir mon père !

— Notre père ? Tes frères l'ont tué ; va-t'en !

— Es-tu donc ma sœur ?

— Oui, je suis ta sœur aînée. Mais va-t'en ! Si ton frère revient et te voit là, après t'avoir tué, il me crèvera cet œil qu'il m'a laissé ; va-t'en !

— Veux-tu venir avec moi ?

— Non ! Va-t'en ! Va-t'en !

« Prim s'en alla, pleurant de chagrin et de rage ; il craignait, en restant, de tuer son frère !...

» Quand il arriva, las de son long voyage, à la caverne où il résidait avec sa tendre Uxa, ses petits enfants poussèrent des cris de joie. Mais ils pleuraient aussi parce que leur mère était morte dans la caverne où elle avait été piquée par un serpent venimeux.

» Prim fut au désespoir. Il maudit la mort ! Il maudit la vie, car il regrettait de vivre.

» Au fond de la caverne, il creusa un grand trou jusqu'au soir pour y mettre Uxa, pour coucher sur elle ses quatre enfants après les avoir tués, et pour se tuer lui-même sur ces cadavres, parce qu'il trouvait la vie mauvaise.

» Mais le soir, le trou n'était pas encore assez grand. Prim tomba épuisé de fatigue. Il s'endormit et voilà qu'il revit sa chère Uxa dans un rêve.

» Je suis morte, lui dit-elle, mais je vis encore d'une autre manière, et j'ai froid, j'ai faim, j'ai peur des injures du temps.

» Couche-moi dans ce trou que tu as fait. Recouvre-moi de terre et sur cette terre allume un petit feu pour me réchauffer. Brûle sur ce feu quelques lambeaux de viande ; de son parfum mon cœur se rassasiera.

» Si tu m'aimes toujours et si tu ne manques pas de faire ce que je te demande, mon cœur te remerciera, mon cœur te soutiendra, mon cœur t'aidera, et tu apprendras à nos enfants qu'il ne faut pas laisser le feu s'éteindre sur ma terre pour que je sois protégée du froid.

» Tu leur apprendras à brûler la venaison sur ce feu pour me nourrir. Et tu leur diras que s'ils négligent de le faire, je

les tourmenterai, j'éloignerai d'eux le gibier quand ils iront en chasse ; j'enverrai pour les piquer des serpents venimeux, car, à présent que je suis morte, je commande aux animaux de la terre.

» Fais ce que je te demande et ne pleure plus.

» Prim s'éveilla ruisselant, et, quoiqu'il fit nuit, aux lueurs d'un feu qu'il alluma, il acheva de creuser la tombe pendant que ses enfants dormaient. Il y plaça doucement Uxa, puis il la recouvrit de terre. Au lever du jour, il rassembla ses petits ; il fit, devant eux, le feu qu'avait demandé leur mère et brûla sur ce feu la venaison dont le fumet devait la nourrir. Ensuite il leur dit ce que lui avait dit Uxa.

» Et, chaque jour, il ne manqua plus de manger, sans brûler sur le feu de l'ensevelie quelques lambeaux de chair en présence de ses enfants.

» Et ses enfants grandirent et s'épousèrent sans se battre ni se nuire.

» Et quand il fut devenu vieux, au lieu de tuer leur père, ils le soignèrent.

» Et, comme Prim avait enterré leur mère, ils enterrèrent leur père lorsqu'il mourut.

» De là vient qu'au fond des cavernes on trouve encore des ossements qui n'ont pas été détruits ni dispersés auprès de traces de foyers, et que les enfants ne détruisent plus leurs pères comme à l'âge antique des hommes encore velus. »

***

Delphia ne parlait plus, mais Ductomar et Corpact l'écoutaient encore, bouche bée.

— Nos ancêtres, dit enfin Ductomar, enterraient aussi leurs morts près d'un foyer, mais dans un tombeau.

Vercomir s'était endormi, la tête sur la table. Flacius Livius n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Qui t'a enseigné cette légende ? dit-il à Delphia. C'est une curieuse explication de la plus ancienne religion des

Grecs et des Romains : la religion du *culte des morts* et du *culte du foyer*, qui nous est venue de l'Inde.

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre, car, au moment où le négociant Romain achevait sa question, de grands coups furent frappés à sa porte, en même temps qu'une voix éplorée criait :

— Ouvre, Flacius ! Ouvre ! Ouvre-moi vite ! Sur ta vie, Flacius, ouvre-moi !

Flacius s'était brusquement dressé.

— C'est la voix de ma sœur !...

Puis à ses filles :

« C'est votre tante ! Que l'on ouvre vite ! »

Deux esclaves s'élancèrent.

Presque aussitôt, une femme hagarde, les vêtements en désordre et ruisselante de sang pénétra. Elle était haletante : elle défaillait, et s'accrochait aux esclaves qui la soutenaient.

Tout le monde, ému, se dressa, à l'exception de Vercomir ivre et endormi. Les filles de Flacius poussaient des cris d'horreur, de commisération et d'effroi en s'empressant autour de leur tante. Avec effort, celle-ci les écarta.

— Ne me touchez pas ! Je vais mourir... Ils m'ont frappée à mort !

— Qui cela ?

— Enfuis-toi, mon frère ! Enfuyez-vous tous ! On va vous massacrer !...

— Comment ? Pourquoi ?

— Les Gaulois... Tous les habitants de Cenabum nous assassinent !

— Est-ce possible ? s'écria Ductomar.

— Sauve-toi, Flacius ! Les Gaulois viennent de massacrer mon époux ; ils m'ont frappée à mort moi-même ; vois !

La malheureuse montrait plusieurs blessures d'où s'écoulait son sang et poursuivait avec effort :

— Ils ont tué notre fils ! Ils ont tué notre voisin Messala, et Procillion, et Maximus Galba, et Caïus Fusius Cotta, l'intendant des fournitures ! (de vivres de César).

« Ce sont tous les Romains de Cenabum qu'ils assassinent aux cris de : Mort aux Romains ! Vive Vercingétorix !

— Une révolte gauloise ? On nous l'avait annoncée !

Flacius essayait de seconder ses filles auprès de sa sœur. Mais celle-ci, déjà blême, expirait, comme elle l'avait prévu.

— Inutile, balbutiait-elle encore, c'est fini... je meurs .. enfuyez-vous !

A ce moment, on commençait à bien entendre une grande rumeur, d'abord peu distincte, qui se rapprochait avec rapidité et dans laquelle il était facile de reconnaître le bruit d'une foule considérable hurlant, vociférant.

Corpact courut à la porte et revint presqu'aussitôt, disant :

— La populace vient ici.

— Le char, les chevaux, à la porte du verger ! s'écria Flacius ! s'adressant à l'un de ses esclaves romains. Il voyait qu'il n'y avait plus rien à faire pour sa sœur et comprenait qu'une prompte fuite pourrait peut-être le sauver ainsi que ses deux filles.

L'esclave s'élança vers le fond de la demeure et disparut.

— C'est monstrueux ! Pourquoi nous massacre-t-on, dit Flacius à Ductomar, très pâle.

— Je ne sais, balbutia le chevalier, en détournant la tête, car il se souvenait des cris de mort poussés contre les Romains par les conjurés, dans la forêt Carnute, à la réunion provoquée par l'Arverne envoyé de Vercingétorix.

— Tu ne sais pas ?

« Tu es Gaulois pourtant, et ce sont les tiens qui massacrent les nôtres !

L'esclave romain revenait.

— Maître, dit-il, Sedon n'est plus à l'écurie, les chars, les chevaux n'y sont plus et la porte du verger était grande ouverte ; je l'ai fermée parce que j'ai entendu la foule de ce côté-là comme on l'entend ici.

— Sedon parti ! avec les chevaux et le char ? C'est une trahison ! le misérable !

— La maison va être cernée, dit, en accourant de la terrasse supérieure, un autre esclave romain.

Les deux filles de Flacius s'élancèrent et se jetèrent aux pieds de Corpact et de Ductomar.

— Sauvez notre père ! Sauvez-nous ! disaient-elles. Et Claudia ajoutait : Si vous sauvez notre père, nous serons vos esclaves !

Ductomar, très ému, et Corpact fort troublé par le contact du beau corps de Valeria, essayaient de relever les deux vierges à leurs genoux.

— A quoi bon supplier ? si la Gaule est contre nous quand ceux-ci sont Gaulois ! dit Flacius à ses filles.

Ductomar se retourna vers Livius et répliqua avec rudesse :

— N'insulte pas tes hôtes, Romain !...

Puis frappant sur la table où dormait le colosse, il voulut le réveiller : « Vercomir ! Vercomir ! » Mais Vercomir ne s'éveillait point.

Au dehors, les cris de la foule retentissaient alors contre la maison. On criait plus fort que jamais : « Mort aux Romains ! Tuez Flacius Livius, tuez-le ! »

— Seigneurs ! Seigneurs ! Serez-vous donc sans pitié ? reprenaient Valeria et Claudia éperdues, nous jurons par les dieux d'être à jamais vos esclaves... Delphia ! intercédez pour nous !

— Attendez ! Calmez-vous ! répondit la jeune fille, qui ne tremblait pas.

— Vercomir ! répétait le chevalier, en frappant sur l'épaule du colosse.

— Que veux-tu faire ? lui dit Corpact, c'est toute la ville qui se rue sur cette demeure !...

— Que m'importe ! répondit Ductomar.

Et, saisissant une grande jarre pleine d'eau glacée pour faire rafraîchir les boissons, il la soulevait et la versait d'un coup sur la tête et le buste du colosse, qui se réveilla enfin.

— Eh bien ! balbutia l'ivrogne... Le Liger déborde-t-il ?

— Debout Vercomir ! A ton épée !

— Hein ? Se bat-on ?... Voilà !...

Le Gaulois se dressait avec effort en écarquillant les yeux. L'aspect de la salle et de ses amis ; les coups frappés à la porte pour l'enfoncer ; les vociférations de la foule réclamant à grands cris le massacre de Flacius Livius et de ses filles lui rendirent la raison.

— As-tu un esclave sûr et dévoué ? demanda le chevalier au romain.

— Régus ! s'écria Claudia.

L'esclave appelé s'avança vers Ductomar.

— Tâche de sortir, cours à notre camp, dis que nous sommes assaillis chez Flacius et qu'on vienne au galop pour nous seconder ! Va !

L'esclave s'élança hors de la salle.

Vercomir, ayant compris que la porte frappée de coups de hache allait céder, se dirigeait de ce côté.

— Vous êtes fous ! dit Corpact, mais puisque vous n'en tendez pas la raison, laissez-moi faire.

Il s'était élancé vers la porte.

A travers une ouverture déjà faite dans celle-ci, d'une voix dominant les cris, il réclamait le silence.

— Que voulez-vous ? Pourquoi nous troublez-vous ici ?

— Ouvre ! Que fais-tu là, Gaulois ? Ouvre la porte et livre-nous Flacius !

Cotuat (Rigoban) qui se trouvait en tête des assaillants et qui avait reconnu la voix de Corpact, s'écria joyeusement :

— Celui-ci est un des nôtres ! Taisez-vous ! S'il est là, c'est pour nous donner Flacius et ses filles, il est des nôtres.

La rage de la foule s'atténua. Mais, de l'autre côté de la maison, les cris reprenaient avec plus de force.

« Saisissez-le ! Tuez-le ! Frappez encore ! Crevez-lui les yeux ! Arrachez sa langue ! C'est un esclave romain de Flacius ! »

— Oh ! Jupiter ! Jupiter ! nous sommes perdus ! les misérables assassinent Régus ! fit Valeria désespérée.

— Cela se gâte ! observa Corpact.

— Fais entrer seul ce Rigoban, dit Delphia, et achète-le !

— Est-ce toi, Cotuat ? demanda l'Aulercien, feignant de ne pas bien reconnaître l'émissaire de Vercingétorix.

— Oui, Lug ! Ouvre-nous ! Au nom de Vercingétorix je te l'ordonne !

— Je vais t'ouvrir, mais entre seul d'abord et dis à ces enragés de t'attendre un moment sans hurler.

Cotuat introduit, et la porte refermée, non sans peine, l'Aulercien ne perdit pas de temps en salutations et aménités : il lui dit brusquement sans préliminaires.

— Puisque tu commandes ces massacreurs, tu peux les retenir ; combien veux-tu de Flacius Livius ? nous te l'achetons.

— Vous vendre Flacius ?... C'est impossible.

— Prends cet or et laisse-nous ce Romain, dit le chevalier en jetant à l'émissaire un de ses colliers d'or.

Cotuat regarda le collier d'or tombé à ses pieds ; par sa longueur et son poids, il le jugea d'une énorme valeur et fit une grimace de dépit, mais il ne le ramassa point.

— C'est impossible, répéta-t-il, Vercingétorix est inflexible, il me ferait expier trop cruellement une trahison et d'ailleurs je ne suis pas à vendre, ce marché est une insulte pour un noble représentant du roi des Arvernes, livrez-moi ce Romain ; je l'exige !

— Ne sois pas si fier, on doublera, on triplera ce présent, s'il le faut, dit résolument Delphia.

— Ne m'insultez pas davantage! répéta Cotuat menaçant.

— Laisse cette arrogance, affranchi ! reprit vivement la jeune fille. Je te connais : tu es Rigoban, et si tu n'acceptes pas ce marché, prends garde !

Surpris et furieux de se voir démasqué, l'émissaire regarda la jolie Grecque avec rage.

— Tu mens ! Qui es-tu donc, toi ? Je ne te connais pas.

Puis à Corpact :

« La foule réclame ses victimes ; ouvre la porte ou j'appelle. »

En achevant ces mots, il se retournait vers la porte et faisait un pas en arrière.

Mais Vercomir, tout à fait dégrisé, s'était placé entre lui et l'entrée. Cotuat eut peur et se mit à crier :

— A moi, Gaulois ! brisez la porte ! Je suis chez des rebelles ! Brisez la porte ! A moi ! ! !

— Traître ! fit Ductomar, tu ne parleras plus !

Cotuat tomba. L'épée du jeune chevalier venait de lui fendre en deux le crâne.

— Ceci complique, dit l'Aulercien mécontent, tu es trop vif, Ductomar. Laisse-moi conduire cette affaire.

— Pardonnez-moi ce que j'ai dit, fit le Romain, et n'essayez pas de lutter contre toute la ville à vous trois, ce serait insensé. Livrez-nous. Mes filles et moi nous saurons mourir avec courage... Ou par pitié, tuez-les avant de les jeter à ces monstres.

— Tais-toi, Romain, tes paroles sont oiseuses, à présent. Retire-toi dans ce réduit avec tes filles ; il ne faut pas que l'on vous aperçoive ici.

Corpact désignait à Flacius l'entrée d'une petite salle qui ne se séparait de celle du repas que par un rideau tendu. C'était la salle de l'*autel du foyer* que tout Romain gardait encore à cette époque dans une partie retirée de sa demeure.

— Qu'espères-tu obtenir de ces furieux ?

— Paix ! cache-toi là ! Ne vois-tu pas que la porte va tomber et n'entends-tu pas que déjà la foule pénètre de l'autre côté par ton verger ?

Flacius hésitait. Delphia l'entraîna ainsi que ses filles derrière le rideau.

— Vite, Ductomar, barrez l'entrée du fond ; ils arrivent.

— Je suffis pour le devant, dit Vercomir en tirant son épée et en faisant un bond vers la porte de la façade qui s'effondrait.

Trois hommes, les plus en avant de cette porte, avaient été comme projetés à l'intérieur par son effondrement, car ils poussaient contre elle de toutes leurs forces.

En deux coups d'épée le colosse les abattit en travers de l'entrée et d'un troisième coup blessa grièvement les deux Cénobiens qui les suivaient. Cet abatage instantané rompit l'élan des premiers assaillants.

De l'autre côté de la salle, à tour de rôle, comme des forgerons frappant sur l'enclume, Corpact et Ductomar couchaient à terre tout être qui franchissait le seuil et déjà six morts, ou presque morts, obstruaient cette porte. Mais la foule, massée au dehors, poussait devant elle de nouveaux combattants, qui ne pouvaient reculer.

Sur le devant, du côté de Vercomir, l'assaut recommençait avec des cris affreux.

Dans le réduit du foyer romain, la jolie Grecque, toujours intrépide, avait grand'peine, se tenant devant le rideau de ce réduit, à empêcher Flacius d'en sortir ; il voulait se jeter entre ses défenseurs et les Cénobiens, persuadé que cette bataille ne pouvait finir que par leur massacre complet.

— Je ne sais pas ce que mes amis espèrent, dit la jeune fille, mais si Corpact a exigé que vous disparaissiez, toi Flacius, surtout, il faut lui obéir. Cesse de t'agiter. N'y a-t-il pas dans cette salle une cachette où l'on ne pourrait t'apercevoir même en écartant ce rideau ?

— Glisse-toi dans ce coffre, mon père, dit Valeria, devinant qu'il importait particulièrement de dissimuler le Romain.

Entraîné par ses filles, Flacius se laissa coucher dans ce coffre dont elles rabattirent le couvercle aussitôt. Cependant, aux deux portes d'accès, les corps, s'amoncelant les uns sur les autres, obligeaient Ductomar et Corpact à monter sur les cadavres pour continuer leurs terribles abatages, et, Vercomir obligé, comme eux, d'escalader un tas de quatorze morts et mourants, commençait à manquer d'espace pour manœuvrer sa grande épée déjà faussée, à demi tordue par la violence des coups portés.

— Ah ! si j'avais un solide timon ! murmura-t-il, jetant autour de lui, sur le tas des cadavres, un regard pour y découvrir une arme en meilleur état que la sienne.

Les combattants défaits, jonchant le sol, n'avaient que des lances, des masses, ou les courtes épées gauloises, beaucoup moins longues que sa lame tordue. La foule vociférante crut que le colosse faiblissait et se rua dans un nouvel élan contre lui. Vercomir dut reculer.

Cinq assaillants pénétrèrent. D'autres allaient les suivre.

Le colosse, esquivant leurs premiers coups, bondit en arrière. Au milieu de la salle, il se baissa, saisit les pieds du cadavre de Cotuat, et faisant avec ce mort un formidable moulinet autour de sa tête, il renversa d'un seul tour les cinq hommes qui étaient entrés. Armé de son macabre fléau, il revint à l'entrée, écrasant coup sur coup, avec cette masse humaine, trois autres Cénobiens, tandis que Delphia, qui venait de ramasser une hache, achevait avec cette arme deux des premiers renversés, qui tentaient de se relever. La tête de l'émissaire formant l'extrémité de l'arme de Vercomir, car les bras ballants ne comptaient guère, n'était plus qu'une bouillie sanglante, éclaboussant la foule ; elle commençait à se détacher du tronc.

Dépassant un peu le seuil de la porte et faisant reculer la masse humaine devant les coups de son horrible massue, Vercomir paraissait alors à tous un être surnaturel, épouvantable. Mais sa massue sanglante se déchiquetait de plus en plus. La tête de Cotuat se détacha de ses épaules.

— Il est usé ! dit le colosse, et lançant le corps décapité au milieu de la foule, dans laquelle cette catapulte fit une trouée, il revint en arrière, reprit un autre corps par les pieds et le fit tournoyer. Mais celui qu'il avait ainsi saisi au hasard n'était pas tout à fait mort. Il se mit à pousser des cris déchirants ; la foule recula encore une fois, saisie d'une plus grande horreur.

« Il faut déblayer ! reprit le colosse. »

Deux fois il fit tourner le hurleur pour lui donner plus d'élan et le projeta sur la masse des Cénobiens. Le projectile hurlant renversa deux cavaliers et pénétra, comme le corps de Cotuat, dans la foule en y faisant un trou.

Muni d'un troisième corps, Vercomir revenait, et cette fois, la foule, hésitante, effrayée de se voir atteinte à longue distance par ces projectiles hideux, et d'ailleurs meurtriers, fut agitée de mouvements moins agressifs. Plusieurs des vociféreurs, plus bruyants qu'intrépides, s'enfuyaient sans vergogne. Mais tout à coup, au moment où le colosse revenait pour la quatrième fois au seuil de la maison, faisant tourbillonner comme une fronde un quatrième Cénobien, les cris de colère des assaillants se transformèrent en cris d'alarme, en même temps qu'un bruit de cavalerie, lancée au galop, retentissait à faible distance.

— Sauvons-nous ! Sauvons-nous ! Voilà leurs gens ! Voilà l'armée des étrangers !

Vercomir lança le quatrième corps sur un groupe encore épais de la masse qui s'éclaircissait, et s'avança d'un pas hors du seuil, regardant du côté du bruit devenu tout à fait voisin.

Il vit alors une centaine de cavaliers qui renversaient sur leur passage tout ce qu'ils rencontraient. A leur tête et parmi eux, se trouvait une partie des voués de Ductomar.

— Courage, Vercomir, voilà nos hommes, cria le chevalier qui voyait, de son côté, un autre parti de ses cavaliers pénétrant dans le verger du Romain, tandis que les Cénobiens, en déroute, s'enfuyaient de toutes parts.

— Bon ! mais c'est fini ; il en arrive d'autres par ici.

En quelques minutes, la maison n'eut plus autour d'elle que les trois cents cavaliers et les trente voués de Ductomar, enveloppant une vingtaine de Cénobiens et quatre des cavaliers de l'escorte de Cotuat, dont ils s'étaient emparés.

— Faut-il couper la gorge de ceux-là ? demanda l'un de ses voués à Ductomar, en lui désignant les prisonniers qu'il avait fait ranger devant la demeure du Romain, à l'extérieur.

— Attendons, répondit Corpact pour le jeune chevalier.

Dans le réduit du foyer, dont la jeune Greco-Romaine écartait le rideau, l'Aulercien aperçut Claudia et Valeria qui soulevaient le couvercle du coffre où elles avaient caché leur père, pour l'en faire sortir.

— Ah ! Flacius était là ? Très bien ! qu'il y reste encore. Tout n'est pas fini. Il faut parlementer à présent.

— Mais...

— Tais-toi, Romain, reste caché, si tu ne veux pas nous desservir.

Et sentant bien que ses compagnons, confiants en lui, attendaient de son initiative une nouvelle « ruse », Corpact se retourna vers le voué de Ductomar en lui disant :

— Amène ici ces quatre cavaliers arvernes...

— Vous pouvez vous montrer, ajouta l'Aulercien, s'adressant aux deux Romaines, mais que votre père reste dans le coffre.

Le voué revenait avec les cavaliers prisonniers. Dès qu'ils furent entrés, Corpact, avisant l'un d'eux, qui semblait être, par son costume, supérieur aux trois autres, l'apostropha :

— Pourquoi s'est-on permis de nous attaquer ici ? Est-ce vous qui avez donné cet ordre ?

L'Arverne n'essaya pas d'en imposer à son interrogateur. Il voyait bien que la troupe des étrangers réunie à ses chefs était maîtresse de Cenabum.

— Ce n'est pas vous à qui l'on en voulait, c'est à Flacius Livius.

— Vous pouviez pourtant bien voir que nous ne vous avions pas attendus pour envahir sa maison !

— Pour le défendre !

— Il s'était enfui avant notre arrivée ; nous n'avons pu saisir que ses filles, et les voilà.

— Si vous nous l'aviez dit !

— Nous l'avons dit à ce misérable Cotuat, en ajoutant que nous entendions garder ces Romaines comme esclaves parce que c'est notre droit, puisque nous les avons prises. Or, il a voulu nous les enlever !

— Il avait tort !

— Aussi l'avons-nous châtié !

— Oui, vous l'avez tué et vous avez tué aussi cinq de mes

hommes avec plus de quarante Cénobiens ; sans compter les blessés !

— Que cela vous serve de leçon ainsi qu'aux habitants de Cenabum !

— Ne deviez-vous pas nous envoyer des otages pour Vercingétorix ? Si vous nous les aviez amenés, nous vous aurions prévenus. Tout cela eût été évité !

— Nous n'avions rien promis à Cotuat. Il vous a menti, car nous n'avons pris aucun engagement avec lui, et nous ne l'avons pas autorisé à faire en notre nom des promesses à qui que ce soit. Si nous traitons avec le roi des Arvernes, ce sera directement, nous-mêmes, sans aucun intermédiaire ! En attendant, nous garderons les filles de Flacius qui seront à nous désormais comme légitime butin.

— C'est justice.

— Nous allons emporter, en outre, ce coffre où nous avons mis notre part de prise des biens de Flacius Livius ; le reste, nous vous l'abandonnons.

L'Arverne s'inclina.

— Vercomir, ajouta Corpact, fais prendre le coffre.

— Pas besoin ! ça n'est pas si lourd ! répondit le colosse en enlevant le coffre, qu'il mit sur son épaule.

— Vous, Romaines, venez, reprit Corpact avec une feinte dureté.

Puis il ajouta, s'adressant au voué de Ductomar :

— Fais remettre en liberté ces cavaliers et les Cénobiens prisonniers.

— Mais, voulut objecter le chevalier.

— Laissons ! Il faut être large. Demain nous partirons. D'ici là ces Arvernes diront aux Cénobiens que s'ils bougent, s'ils ont la moindre attitude hostile, nous brûlerons la ville après l'avoir donnée en pillage à nos cavaliers.



IX

L'IVRESSE DU TRIOMPHE

Entre les soldats et les voués de Ductomar, à côté de leurs sauveurs, et, comme eux, à pied, les filles de Flacius Livius, et Delphia, traversèrent une grande partie de la ville de Cenabum, dont les habitants, terrorisés, n'osaient se montrer.

La vigoureuse semonce adressée par Corpact au chef des Arvernes ne permettait pas à Claudia et Valeria de douter qu'elles ne fussent désormais les esclaves des trois Gaulois.

Pourtant, ils sauvaient parfaitement leur père et malgré tout, elles ne pouvaient se défendre d'admirer le courage extraordinaire, la vaillance merveilleuse avec laquelle ces trois hommes avaient lutté contre une foule de quatre ou cinq cents Cénobiens furieux, en mettant, à eux seuls, plus de quarante-cinq assaillants hors de combat.

Cernunnos-Vercomir méritait fort bien à leurs yeux, son divin surnom. Mais Ductomar et Corpact ne s'étaient pas montrés au-dessous de leur ami. Ils pouvaient revendiquer près de moitié des vaincus et des morts.

Certes ! c'est une cruelle et dure condition que l'esclavage, et, pour ces deux belles vierges, il se présentait sous l'aspect d'un prochain viol dont elles frémissaient un peu par avance.

Néanmoins, l'une et l'autre étaient moins humiliées, à la pensée d'être bientôt l'objet des satisfactions luxurieuses de ces héros, qu'elles ne l'eussent été par la perspective d'une même contrainte exercée par des brutes quelconques.

Sans ces sauveurs, elles n'auraient pas évité de subir les mêmes outrages, peut-être répétés maintes fois par une

quantité d'hommes abjects, puis d'être mises à mort avec des tortures atroces... et leur père eût aussi péri sous leurs yeux. En somme les trois gaulois les sauvaient de la mort, des supplices préalables, et de la bestialité de la foule. Leur appartenir n'était plus rien auprès de cela.

Arrivés à leur demeure, les voyageurs firent organiser une garde composée de la moitié des troupes se relayant, de trois heures en trois heures, autour des bâtiments qu'ils occupaient. Puis, les ordres de départ donnés pour le milieu du jour suivant, ils rentrèrent dans la salle principale de leur corps de logis, où Vercomir avait déposé le coffre contenant Flacius, en l'invitant à en sortir.

Quand les trois amis et Delphia pénétrèrent dans cet asile, Flacius, allant à leur rencontre, mit un genou à terre devant eux et voulut les remercier. Ductomar l'interrompit en lui ordonnant de se relever.

— Nous avons fait ce que nous avons pu pour te sauver, mais nous ne pouvions pas empêcher le pillage de ta maison.

— Ah ! ce pillage n'est rien, puisque je suis vivant moi-même, grâce à vous !... puisque mes filles vivent encore !

Les trois amis et Delphia, un peu las, s'asseyaient. Valeria et Claudia s'élancèrent l'une aux pieds de Corpact, et l'autre aux pieds de Ductomar, car, elles redoutaient la puissance de Vercomir, tout en pensant bien qu'elles ne pourraient se soustraire à ses lascives étreintes, un peu plus tard.

— Vous avez sauvé notre père ; nous sommes vos esclaves ; nous l'avons juré par Jupiter ! nous vous serons soumises, s'écrièrent ensemble les deux belles vierges.

Corpact posa une main frémissante d'aise sur l'épaule de Valeria. Le jeune chevalier devina les chaudes caresses lubriques dont il se réjouissait par avance et s'empressa de répondre, avant lui, sur un ton indigné :

—Croyez-vous qu'ayant accepté votre hospitalité, nous allons à présent vous traiter en chair conquise parce que la Gaule se soulève contre les Romains ? Si nous avons dit

que vous étiez nos esclaves, c'était pour empêcher les Céno biens de s'emparer de vous ! Relève-toi, Claudia.

Et saisissant les mains jointes de la jeune fille, Ductomar l'aidait à se relever.

— Relève-toi, Valeria, dit également Corpact, comprenant bien qu'il lui était impossible de ne pas imiter le chevalier, mais en dissimulant mal une grimace de vif dépit

— Libres ? Vous nous laissez libres ?

— Vous épargnez mes filles ?

— Romain, répondit l'Aulercien, qui voulait, du moins, prendre sa part de la générosité de Ductomar, crois-tu donc qu'un Gaulois ne vaut pas mieux qu'un de tes compatriotes ? tu te trompes ! Mais nous méprisons ton jugement.

— Mon jugement ? Ah ! j'en atteste ici les dieux ! je n'ai jamais vu tant de noblesse jointe à tant d'héroïsme ! Vous êtes plus grands que César ! Honneur ! Honneur à vous !

— Honneur à vous ! répétèrent Valeria et Claudia, en étreignant leur père. Mais leurs acclamations vibraient moins bien que celles de Flacius Livius ; et leurs regards se détournèrent des limpides regards de Delphia, qui démêlait trop bien dans leur joie un vague et léger sentiment de regret, qu'elles ne s'avouaient pas à elles-mêmes.



Dès l'aube du jour suivant, au réveil des trois frères d'armes, les voués leur apprirent qu'une députation de Cenobiens sollicitait la faveur de leur offrir des présents et des excuses au sujet de l'attaque dont ils avaient été victimes pendant la soirée précédente.

Fallait-il bien accueillir ces députés ?...

Après discussion, sur l'avis de Delphia, les vainqueurs reçurent les délégués de la ville pour ne pas les froisser. Ils acceptèrent les chevaux, le bétail, les étoffes, la vaisselle de cuivre argenté et les armes qu'on leur offrait. Mais ils déclarèrent qu'ils voulaient donner à la plèbe et aux artisans

pauvres de la cité la contribution de cent drachmes d'argent que les Cénobiens ajoutaient à ces dons en nature, et qu'ils doublaient même la somme de cette contribution monnayée, par un prélèvement sur leur trésor de guerre, pour mieux marquer leur oubli de l'injure.

A cette nouvelle, tous les visages dans Cenabum s'épanouirent. Des conciliabules s'organisèrent, et il y eut une animation extraordinaire d'un bout à l'autre de la cité pendant toute la matinée.

Cependant, la troupe préparait activement son départ. Corpact ayant obtenu, sans objection, d'organiser le convoi, l'avait réglé de façon à satisfaire sa vanité, pour se consoler de la contrariété qu'il éprouvait dans sa concupiscence. Il ne s'attendait pas plus que ses amis et la troupe guerrière à voir leur traversée de Cenabum illustrée comme elle le fut.

En tête, l'Aulercien fit ouvrir la marche par deux rangs de dix voués, derrière lesquels vingt cavaliers, également rangés par cinq de front, et porteurs de carnyx, faisaient mugir ces trompettes de la plus formidable manière. Soixante autres cavaliers suivaient, parmi lesquels quinze porteurs d'enseignes gauloises. Immédiatement après cette avant-garde bruyante et précédés de cinq voués, les trois compagnons caracolaient côte à côte, ayant Vercomir entre eux. La benna, renfermant Delphia, ses oursons et les deux femmes esclaves : Claudia et Valeria, suivait les trois amis et cachait, dissimulé sous un lit de paille, Flacius Livius. Cinq voués suivaient la benna devant cent vingt cavaliers. Puis entre deux rangs de cinquante autres cavaliers, à la file, les 21 chariots de bagages et de provisions, remplis d'esclaves, le bétail, les montures de rechange et celles que les Cénobiens avaient offertes. Enfin cinquante cavaliers fermaient la marche, sous la direction des dix derniers voués de Ductomar.

Or, si ce défilé devait impressionner les Cénobiens, et les impressionna, Corpact ne fut pas peu flatté, en pénétrant dans la voie principale de Cenabum de la voir jonchée de fleurs, semée d'arcs de verdure, et les maisons tendues de

belles étoffes, tapis, rideaux, draps brodés et autres appareils le fête.

Tout Cenabum réuni sur les côtés de cette voie répondait aux hurlements des carnyx par des cris de fête.

Au milieu de la ville, un groupe d'artisans sollicita la grâce d'arrêter un instant le cortège pour offrir à Vercomir une énorme et longue épée forgée pour lui le matin même. Le colosse, dont la force surnaturelle était déjà le motif de récits d'une exagération folle, n'aurait eu qu'à rester pour être adoré comme le dieu dont le nom s'était greffé sur le sien.

A la sortie de Cenabum, sur le pont qui franchissait le Liger et dont l'accès fut livré sans péage, une cinquantaine de jeunes citoyens, à cheval, équipés en guerre, attendaient le cortège pour demander l'honneur de s'enrôler sous les enseignes des trois futurs conquérants. Leur ayant trouvé bonne mine guerrière, Ductomar, Vercomir et Corpact les acceptèrent, aux vivats répétés des habitants.

— Cela nous fait toujours cinquante hommes de plus, dit gaiement Ductomar.

— Cinquante hommes ? Il va nous en falloir bien davantage, répondit Corpact.

L'aulercien, très avisé, prévoyait que ses amis et lui auraient désormais rarement la chance de se trouver en lutte avec une ville sans troupes pour la défendre. Ils allaient à un prince puissant par ses biens considérables, par une énorme popularité, d'autant plus active qu'elle était entretenue et sans cesse accrue par des agents stipendiés comme le faux Cotuat-Rigoban. Et ce roi des Arvernes possédait déjà des forces armées si grandes qu'elles lui permettaient d'entrer en lutte avec les légions du fameux César romain. A vrai dire, pourtant, Vercingétorix comptait sur l'absence de cet illustre conquérant et sur l'éparpillement de ses armées pour donner, d'un seul coup, par surprise, de tels avantages aux Gaulois révoltés que les Romains, dès le début, se verraient dans l'incapacité de lutter.



Chemin faisant, depuis leur départ de Cenabum, les trois frères d'armes devisaient avec celui des cinquante volontaires Cenobiens qui avait pris la parole au nom de ses co-citadins pour offrir leur concours, ou plutôt, pour implorer la faveur de guerroyer sous les enseignes des trois héros.

Ce Cénobien s'était entretenu la veille avec le chef du petit détachement de vingt cavaliers arvernes que Cotuat se vantait de commander et qui ne se trouvait nullement sous sa direction. Le roi des Arvernes les avait simplement chargés d'escorter cet émissaire et un autre agent semblable, pour donner plus de crédit à leurs paroles et pour faire voir que le grand chef du mouvement de révolte savait entretenir des représentants partout.

Ces cavaliers devaient, en effet, demeurer à Cenabum jusqu'au moment où Vercingétorix jugerait à propos de les rappeler.

— Il paraît, dit le Cénobien, que des petits détachements militaires de ce genre ont été envoyés dans tous les pays gaulois confédérés pour la révolte. Ils ne servent pas seulement à témoigner de la puissance de Vercingétorix ; leur présence aide aussi à percevoir les cotisations de guerre imposées aux Etats alliés.

— Alors, fit Ductomar, le roi des Arvernes ne se contente pas d'exiger des otages de ses auxiliaires, il les rançonne comme César ?

— Plus que César, répondit le Cénobien, qui crut que le jeune chevalier plaisantait.

— Mais pourquoi massacrer les Romains de Cenabum? demanda Vercomir ; ces malheureux n'étaient pas redoutables.

Le chef des Cénobiens volontaires était un homme d'une trentaine d'années. Ses yeux vifs, son regard aigu, dénotaient de l'intelligence. Mais il n'avait pas l'air bon et ne

le dissimulait point, affectant, au contraire, un cynisme rare. En revanche, il prouva plus tard qu'il savait risquer sa vie, et surtout celle des autres, pour parvenir. La question de Vercomir ne l'embarrassa point ; il répondit aussitôt :

— Ces Romains n'inspiraient aucune crainte, mais il était bon qu'ils mourussent pour compromettre les Cénobiens. C'est chose faite. A présent ils savent que César vainqueur leur ferait cruellement expier ce massacre abominable, — qu'ils n'ont d'ailleurs pas commis, — et leurs prétendus crimes les obligeront à rester fidèles alliés de Vercingétorix. D'ailleurs des tueries semblables doivent avoir été exécutées à présent dans les principales villes gauloises pour les contraindre par des compromissions semblables.

— Qui te l'a dit ? demanda Corpact.

— Un deuxième émissaire arverne de Vercingétorix qui se nomme Cotenodon et qui secondait Cotuat.

— Tu dis, reprit Ductomar, que les Cénobiens sont innocents du massacre ? Mais nous les avons vu l'exécuter !

— Oh ! ne confondez pas les douze cents bons habitants de Cenabum avec les quatre ou cinq cents plus pauvres de la cité, excités par soixante chenapans, auxquels Cotuat et Cotenodon avaient distribué des boissons et de l'argent.

— Bon ! Je ne regrette plus que nous ayons tué une quarantaine de ces mauvais drôles.

— A peine une dizaine ! Ce sont surtout les Cénobiens de la plèbe que vous avez abattus. Plus adroits, ces meneurs s'exposaient moins à vos coups ; mais ils ont été émerveillés de votre vaillance et vous avez désormais, auprès d'eux, un prestige sans égal.

— Cela ne nous flatte guère !

— Sans doute, mais ce prestige vous sera précieux pour les conduire.

— Pour les conduire ? Mais nous espérons bien ne plus revoir ces gredins-là, s'écria Vercomir.

— Cela ne vous sera guère possible, puisqu'ils font partie

de vos troupes à présent ; ce sont les volontaires que je vous ai amenés.

— Quoi ! Les volontaires Cenobiens sont ces misérables ?

Corpact posa sa main sur le bras du colosse pour l'inviter, mieux que par la voix, à une réserve prudente.

— Attends ! laisse ce garçon s'expliquer. Puis au Cénobien : Comment te nommes-tu ?

— Buborex.

— Eh ! bien, Buborex, explique-nous pourquoi tu nous as dotés de préférence des pires Cénobiens.

— D'abord, parce que les habitants de Cenabum, presque tous paisibles, ne se soucient pas de faire la guerre. La nuit dernière, quand vous reposiez, les notables de Cenabum tenaient conseil et décidaient, à titre d'expiation, d'exécuter cette cinquantaine de meneurs. Je leur ai conseillé de les équiper pour les mettre à votre service. Ils n'ont pas osé. Alors je m'en suis chargé. Comme je les connais presque tous, et que, me connaissant aussi, ils me craignent, je leur ai donné à choisir entre mourir tout de suite ou risquer de se faire tuer à votre service. Ils ont préféré courir la chance d'échapper à la mort en vous servant et vous avez en eux des combattants de première ligne que vous ne regretterez pas.

— De telle sorte, reprit Corpact, que tu comptes les faire tuer à la plus prochaine occasion ?

— C'est le meilleur moyen d'en débarrasser les Cénobiens. Quand on fait campagne, il faut sacrifier beaucoup de soldats ; vous exposerez d'abord ceux-là. C'est comme cela que l'on fait le plus avantageusement la guerre et Vercingétorix, lui-même, pratique ce système.

— Ce n'est pas celui des Romains, observa Vercomir.

— Quel homme es-tu donc, toi, Buborex ? fit Ductomar.

— Un homme qui tâchera de survivre aux carnages et que vous récompenserez tous les trois quand vous l'aurez apprécié, parce que vous êtes généreux.

— Qui te l'a dit ?

— Ce que vous avez fait hier au soir.

— On nous attaquait ; nous nous sommes défendus.

Buborex sourit, se contentant de répondre :

— Je sais me taire.

Le chef improvisé des volontaires n'était pas dupe de la prétendue évasion de Flacius Livius. Corpact jugea qu'il ne pouvait pas garder ce Romain constamment caché et que leur troupe, hors de Cenabum, n'avait plus à redouter qu'il fût massacré. Mais il dissimula encore prudemment son sauvetage sous l'apparence d'une mesure hostile.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-il, nous gardons les filles de ce Romain et lui comme otages ; il faudra veiller à ce qu'il ne leur soit fait aucun mal, mais aussi, et surtout, à ce qu'ils ne s'échappent point.

Ductomar approuva Corpact par un sourire et interpella le Cénobien à son tour.

— Que t'a dit Cotenodon des desseins de Vercingétorix ?

— Par les crieurs échelonnés et par les feux de cette nuit, Vercingétorix a dû être averti ce matin du massacre des romains à Cenabum et des autres massacres du même genre exécutés dans d'autres villes. Il doit se rendre chez les Bituriges Cubi (ancien Berry) pour les stimuler, sachant qu'ils ne sont pas encore des auxiliaires très sûrs et que les Eduens (Nièvre-Côte-d'Or), plutôt favorables aux Romains, pourraient les détourner de lui. D'autre part, pour empêcher, par avance, César de rejoindre ses légions dispersées au Nord, Vercingétorix va lancer le fameux Lucter (chef des Cadurques ; région du Lot) contre la province romaine et particulièrement contre Narbo-Martius (Narbonne). Il est certain que son mouvement offensif va entraîner dans notre confédération de révolte le pays des Rutènes (Aveyron), celui des Gabales (Lozère) et celui des Nitobriges (Lot-et-Garonne). Quant aux Aquitains, ils n'ont pas voulu se rallier à nous, mais ils resteront neutres.

C'était tout ce qu'avait appris Buborex en devisant avec l'émissaire arverne Cotenodon. Les trois frères d'armes le

renvoyèrent alors à son détachement de volontaires, dont ils lui confirmèrent la direction, en le prévenant qu'à la moindre incartade ses cinquante recrues seraient impitoyablement massacrées.

— Soyez tranquilles, répondit Buborex je saurai les faire plus dociles que vos propres soldats.

***

Ce curieux sacripant écarté, les trois amis tinrent conseil. Corpact n'eut pas de peine à leur faire comprendre qu'il importait de grossir leur troupe avant d'aborder le roi des Arvernes pour ne pas être à sa discrétion. En conséquence, au lieu de se diriger directement sur Avaricum (Bourges), capitale des Bituriges, ils décidèrent de décrire d'abord autour de cette ville une vaste circonférence englobant la plupart des agglomérations de population de la Biturigie. Dès les jours suivants, les nouvelles données par Buborex, d'après Cotenodon, furent justifiées par celles qu'ils recueilirent.



Trompes Carnyx, enseigne au sanglier, armes, boucliers et captifs Gaulois. Arc-de-Triomphe d'Orange.

Corpact, auquel ses deux amis laissaient l'intendance générale de leurs troupes, tout en gardant chacun sous leur direc-

tion particulière cent hommes et dix voués, avait organisé, dès la sortie de Cenabum, un ordre de marche très rigoureux dont les résultats lui firent grand honneur. Parfaitement enveloppée, la partie des « services », consistant en chariots, bétail, personnel d'esclaves, réserves et approvisionnements, se trouvait toujours à l'abri d'un « coup de main » et empêchée de marcher en désordre. Un corps d'éclaireurs, fréquemment renouvelés, ouvrait la marche et couvrait les flancs de la « colonne » tandis qu'une arrière-garde protégeait la fin du convoi. A tour de rôle, les trois amis parcouraient de tête en queue toute la file de la caravane, vers le milieu de laquelle les volontaires de Buborex marchaient à part.

Le premier jour, ce personnage cynique en avait tué deux de sa propre main pour indocilité « afin de brider les autres ». Le lendemain, un raisonneur avait eu le même sort. Depuis, les quarante-sept autres observaient une tenue exemplaire.

Aux approches de toute ville, « la colonne » s'alignait dans la même disposition qu'au départ de Cenabum.

Jamais elle ne se logeait dans une ville ou village. Elle campait au dehors, dans un endroit bien découvert, et s'organisait en camp retranché à la mode romaine.

Grâce à cette ordonnance, sans égale parmi les troupes gauloises, elle produisait partout où elle passait une impression très grande. On admirait une si belle tenue, le parfait état des armes, le silence observé par tous les hommes, la promptitude d'exécution de leurs mouvements au premier signal de trompette carnyx... Et les enrôlements s'effectuaient avec une facilité surprenante. Au bout de quinze jours, l'effectif total du corps se montait à 1.500 hommes, un peu plus tard il dépassait 2.000 combattants. Il s'élevait à trois mille hommes à la fin de décembre et le nombre des parties accessoires : grands chariots, esclaves de service et autres dépendances s'était accru en proportion. Enfin, Ductomar avait fait construire deux cents chars de guerre qui permettaient de transporter très rapidement six cents hommes de pied, archers de premier ordre, et Vercomir,

doué de qualités d'ingénieur, avait organisé une série de trente machines de guerre dans le genre des *onagres* et des *balistes* romaines, qui lançaient des traits, ou divers projectiles du poids de 250 à 300 livres, jusqu'à 125 toises de distance (environ 237 mètres)



X

A FEU ET A SANG

Jusqu'au moment où leur belle armée fut complètement formée, les trois frères d'armes évitèrent avec soin de se rapprocher du roi des Arvernes ; mais ils se faisaient renseigner, autant que possible, sur ses déplacements fréquents et sur ses opérations.

Ils savaient ainsi, que Vercingétorix se montrait fort exigeant vis-à-vis de ses alliés. Non seulement il réclamait de nombreux otages de toutes les cités, mais encore il les taxait arbitrairement, décidant ce que chaque ville devait fournir en hommes, argent, armes, chevaux, vivres ; et ces lourdes obligations n'étaient pas sans faire murmurer.

Précédemment, les Bituriges, apprenant son approche, avaient essayé de se soustraire à ces dures contributions en demandant aux Eduens, sous la dépendance politique desquels ils étaient placés, de leur venir en aide.

Cela équivalait, en somme à tenter de se rallier aux Romains, car les Eduens, ne s'étant pas encore bien prononcés en faveur de la révolte, passaient pour être fidèles à César.

Mais ces suzerains feignirent de tenter de les soutenir, en leur expédiant des troupes qui s'arrêtèrent au Liger (la Loire), sans le franchir, sous le prétexte de la crainte d'une trahison, et revinrent sur leurs pas. Abandonnée à elle-même, la Biturigie avait dû, dès lors, se soumettre aux Arvernes.

Fréquemment, l'armée des trois frères d'armes rencon-

trait des éclopés, des mutilés, qui semblaient être les victimes de quelque terrible combat. On les interrogeait.

— D'où vient que tu as le nez coupé ? Pourquoi te manque-t-il un œil ? Comment as-tu combattu au point d'avoir perdu dans la bataille une de tes mains ? Et le mutilé répondait invariablement que Vercingétorix l'avait chassé de son armée pour quelque faute légère, après lui avoir fait trancher ce poing, crever cet œil, couper le nez ou les oreilles.

— Comment punissait-il donc les fautes moins bénignes ?

— Par la mort dans le feu, souvent précédée de tortures atroces.

Lors, quoiqu'ils fussent capables d'une certaine sauvagerie dans le combat, les trois amis s'assombrissaient à ces réponses, estimant, malgré leur barbarie, que si des cruautés sont inévitables en guerre, notamment à la suite d'une bataille, d'un siège, où le vainqueur fut très malmené lui-même, ces excès, froidement commis, ne trouvaient pas une excuse suffisante dans l'indignité des soldats, souvent très méprisables, sur lesquels on les pratiquait. La *manière* du roi des Arvernes leur déplaisait profondément. Par bonheur, l'importance du trésor trouvé dans le Liger leur permettait de tenir encore bien longtemps campagne sans avoir à se mettre sous la dépendance de l'Arverne et sans vivre aux dépens des populations parmi lesquelles ils circulaient.



A plusieurs reprises, l'instigateur de la révolte gauloise leur envoya des émissaires analogues à Cotuat et Cotenodon, ne comprenant point ce qu'ils attendaient pour lui apporter leur petite armée et se mettre à sa disposition.

En ces occurrences, Corpact, orateur délégué du quatuor, car Delphia faisait partie des « conseils », répondait :

— Plus tard. Nous attendons une occasion de nous manifester au roi des Arvernes de façon à lui donner de nous la plus avantageuse opinion.

Cette réponse bizarre et même équivoque, ne donnait pas satisfaction à l'autoritaire Vercingétorix. Mais il hésitait à sévir contre ce corps indépendant et errant, — qui n'eût pas été un ennemi méprisable, — en partie par crainte de s'aliéner des auxiliaires précieux, et partie par crainte de donner le spectacle de Gaulois combattant des Gaulois, ce qui eût été très nuisible à son prestige.

Il n'était déjà que trop contrarié de se trouver dans une situation analogue vis-à-vis des Ségusiens (Rhône et Loire, Lyonnais), des Sequans (Ain, Jura, Doubs), des Eduens (Bourgogne), et des trois quarts des populations du Belgium qui se prononcèrent en sa faveur fort tard.

Cependant, le célèbre Lucter, ce renommé chef militaire des Carduques (Lot), ayant rallié aux Arvernes une partie des Ruthènes (Aveyron) et des Gabales (Lozère), ainsi que les Nitobriges (Lot-et-Garonne) s'était constitué une armée avec laquelle il marchait vers Narbo-Martius. Informés de ces succès, les trois amis crurent devoir prendre définitivement une résolution.

Ductomar, le plus bouillant, était las de circuler sans combattre jamais et disait, avec raison, que leur perpétuelle expectative énervait l'armée, dont un bon tiers ne rêvait que sac et pillage. Vercomir, impatient d'expérimenter ses machines de guerre, conseillait d'aller se joindre à Lucter. Corpact craignait en tardant davantage de perdre tout le fruit de leurs dépenses et de leur parfaite organisation, s'ils entraient en ligne lorsqu'il n'y aurait plus rien à faire.

— Les Romains, disait-il, ne bougent pas. Nous sommes en plein hiver. César ne pourra pas rejoindre ses légions dans le Nord, ni les appeler dans la province.

« La guerre va être terminée presque sans coup férir, et tout le bénéfice en reviendra aux seuls Lucter et Vercingétorix. Il faut, sans tarder, rejoindre ce dernier ou courir combattre auprès du général Carduque dans le Narbonnais. »

Seule, Delphia disait :

— Prenez patience ! Même si tout ce que vous prévoyez de

pire se produit, la guerre ne sera pas finie. Elle ne fera que commencer.

« Les Druides, bien informés, m'ont appris que les habitants de l'Italie sont fortement unis. Ils sauront faire tous les sacrifices nécessaires pour revenir plus tard. Mais, avant ce retour, les confédérés de Vercingétorix se dévoreront entre eux, ou se retourneront contre lui.

— Pourquoi contre lui ?

— Parce qu'en lui je ne vois pas un libérateur autant qu'un futur tyran. Ce roi des Arvernes veut devenir roi des trois Gaules, et ne sait pas se faire aimer ; il sème partout la crainte ; il se fait des ennemis sans nombre par les violences qu'il commet ; c'est un mauvais système. Sa puissance lui crée déjà bien des jaloux ; combien ne seront-ils pas s'il parvint au pouvoir suprême sur les Gaules par les moyens qu'il emploie ! »

***

Contre l'avis de la jolie Greco-Romaine, on allait pourtant décider de rejoindre enfin Vercingétorix, lorsque de surprenantes nouvelles, transmises par cris, signaux et courriers, avec une rapidité extrême, parvinrent dans la rumeur publique au quatuor d'amis, pour la première fois divisés.

César avait franchi les Alpes ! On disait que l'illustre proconsul, arrivant d'Italie avec des renforts importants, s'était rendu directement à Narbo-Martius ; qu'il avait rassuré les peuples effrayés par le voisinage de Lucter ; qu'il avait établi des postes de troupes chez les Ruthènes dépendant de la province romaine (vers l'Aude), chez les Volces Arécomises (Hérault-Gard), chez les Tolosates (Tarn, Haute-Garonne) et autour de Narbo-Martius (Narbonne). De telle sorte que Lucter, reculant devant ces concentrations de troupes, s'était replié sur les territoires de ses alliés.

Ainsi, la marche tant agressive de ce célèbre guerrier Carduque se transformait en une retraite prudente ! N'était-

ce pas le moment de courir au roi des Arvernes pour lui apporter l'appoint de la petite armée des trois frères d'armes ?

— Ah ! si nous avions été près de la Narbonnaise ! dit en soupirant Vercomir.

— Pour ou contre César ?

— Peu importe, petite Delphia. Dans un sens ou dans l'autre, il faut agir. A présent, nous sommes aux confins du territoire Biturige, près de Turons, pour nos acquisitions de grains et de bétail. Corpact affirme que, même en précipitant ces marchés indispensables, nous n'aurons pas terminé avant deux jours ; et il nous faudra traverser alors les trois quarts du territoire Biturige pour arriver à Noviodunum (Nevers) où l'on dit que Vercingétorix se trouve actuellement !



Cinq jours plus tard, la petite armée indépendante arrivait en vue de Noviodunum (Nevers) où elle produisit une grande sensation, et elle se déployait à distance de la ville pour camper à part. Plusieurs chefs de troupes du roi des Arvernes avaient interrogé les trois amis au passage.

— Vous êtes Gaulois ? D'où venez-vous ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas eu connaissance de vous ?

— Nous sommes un « *corps franc* ». Nous allons trouver Vercingétorix, répondaient-ils. Laissez-nous passer ; il nous attend.

Quand ils eurent ordonné la halte dans un vaste espace découvert, à trois toises gauloises environ de la cité (2268 mètres), les amis envoyèrent trois de leurs voués, les mieux équipés et les plus capables de les représenter au souverain des Arvernes pour lui demander une entrevue.

Plusieurs heures se passèrent. Ils attendaient toujours. Les voués ne revenaient pas.

Buborex, qui rôdait autour du quatuor formé par les chefs et Delphia, finit par s'approcher d'eux pour leur communi-

quer ses observations. Il lui semblait voir, de loin, aux abords de la ville, une animation bizarre.

Il demanda la permission de tenter de s'informer, et même de pénétrer dans la ville, s'il le pouvait, avec deux de ses volontaires, dont il garantissait l'adresse et la fidélité. Une heure plus tard, il revint avec d'invraisemblables nouvelles.

— D'abord, dit-il, vos voués n'ont pas été reçus par Vercingétorix. Quand on lui a fait savoir qu'ils venaient de votre part pour lui demander une entrevue avec vous, il a dit qu'il vous ferait répondre par un de ses chefs, et qu'en attendant, il fallait retenir vos envoyés comme otages.

— Nous n'avons pas envoyé des otages, mais des messagers ! s'écria Ductomar.

— C'est ce qu'ont dit vos voués en protestant contre l'ordre qui les retenait à Noviodunum.

— Ils ont bien fait, accentua Vercomir.

— Sont-ils emprisonnés ? demanda Corpact.

— Non, mais ils ne peuvent pas sortir d'une maison de la cité qui leur a été désignée comme résidence.

— Il ne faut pas tolérer cela ! s'écria encore Ductomar.

— Et comment l'empêcher ? observa Corpact. Il y a ici un rassemblement de troupes, sans doute important.

— Plus de vingt mille hommes, à ce que l'on m'a dit.

— Ces vingt mille hommes ne nous intimident point ; nous serions un contre sept ou huit, voilà tout. Mais, avant de recourir aux moyens violents, examinons les autres.

— D'autant plus qu'il y a quelque chose de très grave, reprit le Cénobien. César est dans la vallée de l'Elaver (Allier), entre les Gabales et les Vellaves ; il marche rapidement vers le pays des Arvernes où il sera peut-être demain.

— C'est impossible ! s'écrièrent à la fois les trois amis.

— Pourtant c'est la vérité. Sept courriers successifs, accourant au galop, en ont apporté la nouvelle au moment où vos voués entraient dans Noviodunum. César s'est rendu chez les Helviens (Ardèche) avec toutes ses légions, et il a franchi les monts Cébennins (les Cévennes).

— Te moques-tu de nous ? fit Ductomar, presque irrité. Nul ne pourrait traverser, en ce moment, ces montagnes, où il y a plus que la hauteur d'un homme en neiges accumulées ! Une armée ne saurait passer là où le plus habile...

— César n'a-t-il pas déjà fait des choses aussi surprenantes ? dit Delphia.

— Vercingétorix, lui, ne doute pas de ce passage, reprit Buborex. Les courriers lui ont été envoyés par les Arvernes pour le supplier de ne pas les laisser à la merci des légions romaines, qui vont les massacrer. On dit qu'il hésite.



Vercomir, Ductomar et Corpact discutaient encore sur cette prodigieuse traversée des montagnes couvertes de neige par le fameux proconsul romain, lorsque Buborex, qui s'était écarté par discrétion, revint, annonçant que l'on voyait les trois voués messagers, revenant de Noviodunum.

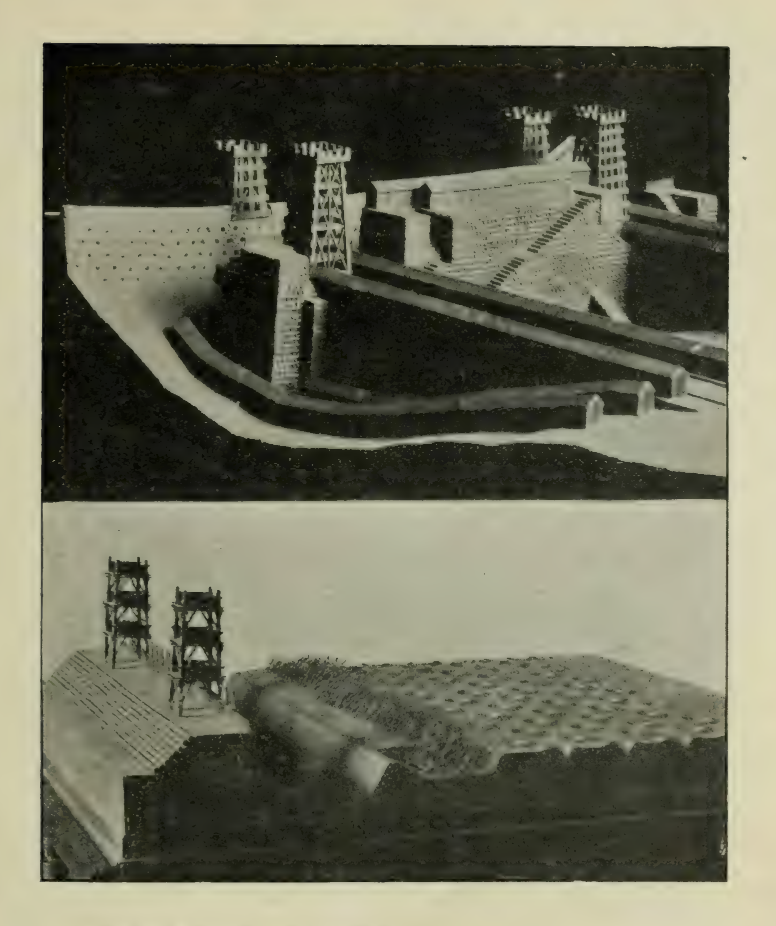
— Ah ! fit Vercomir, Vercingétorix se décide donc enfin à nous recevoir, puisqu'il nous renvoie nos représentants. Nous allons pouvoir traiter.

— L'envahissement de son pays par C. Julius César lui a sans doute fait mieux apprécier l'importance de notre armée, dit Ductomar.

Le jeune chevalier ne se rendait pas assez compte des alarmes du chef révolté. Ses voués lui apprirent qu'il venait de quitter Noviodunum, par le côté opposé de la ville, hors de leur vue, sans leur parler : il les avait oubliés. De telle sorte que, n'étant plus gardés, rien ne les empêchait de revenir au « corps franc » ; ils s'étaient empressés de profiter de cet abandon.

Chemin faisant, en circulant dans Noviodunum, les deux volontaires emmenés par Buborex, recueillirent divers propos contribuant à expliquer ce brusque départ.

Vercingétorix devait, naturellement, se porter au secours de son pays. Mais il se trouvait aussi dans la nécessité *d'obéir*



(Photo. du Musée de Saint-Germain.)

TRAVAUX DE CIRCONVALLATION DE CÉSAR DEVANT ALÉSIA

p. 165.

au rappel de ses compatriotes, et surtout à l'appel de ses principaux fidèles, restés à Gergovie, parce que le parti de la noblesse arverne, contre lequel il s'était fait nommer roi par la plèbe, en l'excitant et en la stipendiant, exploitait contre lui son absence.

Restant en Biturigie pour y attendre le choc des légions de César, il aurait trop risqué de voir la noblesse arverne exploiter contre lui son absence et rétablir une république aristocratique au détriment de ses visées ambitieuses. Ce renversement de sa royauté l'eût irrémédiablement discrédité chez les partisans qui formaient son meilleur appui auprès des masses, parce qu'ils comptaient se tailler dans son futur royaume des trois Gaules des sous-gouvernements ou de moins importantes directions politiques.



Le corps franc devait-il abandonner Noviodunum pour aller rejoindre le chef de la révolte à Gergovie ? Vercomir le proposait. Corpact, hésitant, demandait à réfléchir pendant deux jours, en envoyant des éclaireurs pour s'informer. Le chevalier, encore vivement blessé de la saisie des trois voués comme otages, conseillait de ne plus aborder le roi des Arvernes sans une extrême prudence. La jolie Greco-Romaine mit ses amis d'accord, en formulant un avis différent.

— Voilà, dit-elle, les deux partis à présent engagés l'un contre l'autre. Rappelez-vous que nous avons résolu de nous rapprocher de celui qui sera le plus juste et le plus sûr. Hier vous étiez déterminés à vous rallier à l'adversaire de J. César qui vous paraissait devoir écraser aisément les Romains, dans l'incapacité de lui résister. Aujourd'hui la situation des deux ennemis est bien différente ! César est revenu. Il a repoussé Lucter. Il oblige Vercingétorix à se défendre contre lui dans son propre Etat. Attendons avec patience. Nous avons tout à gagner en nous réservant pour des circonstances plus décisives. En ce moment ce Vercingétorix ne fait pas

assez de cas de nous. S'il éprouve quelques revers, nous aurons la chance d'être sollicités par lui comme renforts nécessaires et nous pourrons alors imposer nos conditions. Tandis qu'en ce moment, trop sûr de lui, il se permet de nous prendre comme otages des messagers libres qu'il aurait dû recevoir avec reconnaissance.

Frappés de ces observations, les trois amis y applaudirent.

— Mais alors, que conseillerais-tu de faire ? dit Corpact.

— Je vois que Vercingétorix a des espions partout ; il sera probablament informé de nos moindres mouvements. Allons donc vers l'Est pendant qu'il se replie, au Sud, vers Gergovie ; allons du côté des Brannovices et des Eduens (Loiret, Nièvre), qui ne se sont encore prononcés ni pour lui ni pour les Romains ; leur neutralité provisoire s'accommodera mieux de la nôtre que la dépendance des Bituriges.

***

Le lendemain, dès le matin, le « corps franc » leva le camp et traversa la Loire, se dirigeant doucement, à travers le pays des Brannovices, vers le territoire des Eduens.

Le surlendemain, ayant contourné en partie le massif montagneux des Eduens (le massif du Morvan), la petite armée campait au milieu du jour sur une hauteur d'où elle dominait la vallée de l'Arar (la Saône, vers l'extrémité de la Côte-d'Or), lorsque les éclaireurs, toujours échelonnés à une assez grande distance autour d'elle, signalèrent un faible détachement de cavaliers romains se dirigeant avec rapidité du côté du pays des Lingons.

— Comment ! des Romains ici ? Cela n'est pas possible ! déclara Corpact, César est au pays des Arvernes et les plus proches de ses légions du Nord sont, dit-on, au pays des Tricasses, près d'Agedincum (Sens) !

Les trois Gaulois se portèrent au galop vers l'éminence, assez lointaine, d'où ce mouvement avait été observé, et purent se

convaincre de sa réalité. C'était un fait très impressionnant parce qu'il semblait indiquer que les Romains, divisés auparavant, opéraient une concentration sur l'impossibilité de laquelle Vercingétorix comptait précisément pour les vaincre.

On décida donc de ne pas aller plus loin sans informations à ce sujet.

Buborex, avec dix de ses volontaires, et deux petits groupes de quatre voués, accompagnés chacun d'une cinquantaine d'hommes, s'étant éparpillés dans cinq directions opposées pour récolter des renseignements, apprirent, les deux jours suivants, des nouvelles fort surprenantes : César n'était plus chez les Arvernes ! Laissant à l'un de ses plus jeunes lieutenants : Brutus, le soin d'inquiéter Vercingétorix par des incursions de cavalerie, très audacieuses, sur son territoire, il se précipitait presque seul, marchant jour et nuit, dans la vallée du Rhodanus (Rhône) jusqu'à Vienna (Vienne dans le Dauphiné), puis le long de la vallée de l'Arar (Saône) jusqu'à la limite des monts des Mandubiens (Côte-d'Or), pour tomber à l'improviste dans le pays des Lingons, qui lui étaient encore fidèles, et pour rejoindre dix légions groupées autour d'Agedincum (Sens) !

— C'est admirable, disait Ductomar.

Le quatuor d'amis fut d'accord pour applaudir sans parti pris l'illustre stratégiste romain, dont l'audace et la promptitude déjouaient si bien les plans de son adversaire.

Certes ! César avait risqué cent fois sa vie en traversant ou côtoyant si vite et presque sans escorte, des territoires dont les populations indécises comme celles des Ségusiens, des Séquans et des Eduens, — qui devaient plus tard se déclarer contre lui, — auraient pu le massacrer. Mais la rapidité stupéfiante de cette expédition le sauva.

Désormais, à la tête de ses dix légions, et la province romaine raffermie, le proconsul n'était plus à la merci des Gaulois révoltés. La guerre prenait une tournure nouvelle.

***

Buborex et l'un des voués, revenant du Sud, annoncèrent que le roi des Arvernes, furieux d'avoir été ainsi joué, revenait au Nord et mettait le siège devant la ville Eduenne de Gorgobina (près de Moulins) pour forcer les Gaulois de cette contrée à devenir ses auxiliaires.

— Nous sommes en excellente posture de défense, sur des pentes de coteaux où nous ne gênons personne et nous avons des vivres en abondance ; restons ici, proposa Corpact.

« César va probablement revenir avec ses troupes pour s'imposer aux Eduens par le Nord, comme Vercingétorix cherche à s'imposer à eux par le Sud. Nous serons dans une position tout à fait favorable pour l'arrêter ici au passage, si nous nous déclarons contre lui, ou pour nous joindre à ses légions, si nous adoptons son parti ».

L'expectative et les courses d'éclaireurs organisées pour les informations furent donc la provisoire tactique du « corps franc ». Elle avait l'avantage de former et de tenir en haleine toute l'armée, car on affectait aux explorations environ un quart de l'effectif, en le renouvelant périodiquement.

***

Cependant le siège de Gorgobina par Vercingétorix était si bien soutenu du côté des assiégés que l'ennemi de Rome après une série d'échecs, avait dû finir par le lever. D'autre part, César, au lieu de revenir au Sud avec ses légions, comme le prévoyait Corpact, se portait promptement à l'Ouest sur le territoire des Senons (Loiret) auxquels il dérobait la ville de Vallaunodunum. Il se dirigeait vers Cenabun (Orléans), et quelques jours plus tard, Buborex, envoyé en reconnaissance de ce côté, parce qu'il connaissait mieux ce pays qu'un autre, attendu qu'il était le sien, apporta le récit de cette nouvelle victoire du proconsul romain.

Ayant donné le signal de la révolte et massacré les premiers Romains victimes du soulèvement, les Cénobiens n'espéraient pas être épargnés. Ils se défendirent de leur mieux

d'abord derrière les remparts de leur cité, avec les troupes Carnutes qui garnissaient cet *oppidum* (ville fortifiée depuis le commencement de la guerre).

Mais n'ayant pas l'illusion de parvenir à résister au grand conquérant romain, ils tentèrent de profiter d'une nuit sombre pour s'enfuir par le pont et se réfugier chez les Bituriges.

César, prévoyant cette tentative de retraite, avait fait veiller sur ce point deux légions qui donnèrent l'alarme, vers minuit, au moment où les fugitifs engagés sur le pont commençaient à traverser le Liger (la Loire). Aussitôt, sur l'ordre du proconsul, le feu fut mis aux portes de la cité, tandis que les deux légions veillant sur le Liger, arrêtaient les fuyards. L'armée romaine entra dans la ville, que César abandonna au pillage et à l'incendie pour venger les Romains massacrés.



Surpris de ces mouvements imprévus, obligés de reconnaître la supériorité de leur audace et de leur habileté, les trois Gaulois se virent ainsi dans la nécessité de changer de résidence pour se rapprocher des belligérants dont les armées se déplaçaient. César, après la prise de Cenabum se dirigeait vers Noviodunum, et Vercingétorix, abandonnant alors Georgobina, conduisait ses troupes vers le centre de la Biturigie.

Le « corps franc » se retira de l'extrémité des coteaux Mondubiens (Côte-d'Or), revint sur ses pas et s'arrêta au pied des collines boisées des Brannovices, sur le bord d'un affluent de la rive droite du Liger (la Nièvre), à neuf lieues gauloises environ (20 kilomètres) de Noviodunum.



Cette fois, ce fut Corpact qui partit en reconnaissance, pour surveiller les Romains pendant que Vercomir et Ductomar gardaient l'armée. Ayant dissimulé sa troupe sur les hauteurs de la rive droite du Liger, il vit les habitants de Noviodunum se rendre d'abord à César.

Mais, tandis que les centurions du proconsul, avec quelques Romains, dans la ville, recevaient des capitulards, les armes défensives qu'ils s'étaient engagés à livrer, — ainsi que le fit savoir un fuyard happé au passage par l'Aulercien, — la cavalerie de Vercingétorix apparut à l'Ouest de la cité. A cette vue, les Noviodunais reprirent leurs armes et assaillirent les centurions et leurs soldats. Ceux-ci eurent grand peine à se frayer au milieu d'eux un sanglant passage pour sortir de la ville et rejoindre l'armée Romaine. Ils exécutèrent cette retraite, avec un ensemble de discipline ou de dévouement dont Corpact fut très impressionné et qu'il se promit d'enseigner à leur « Corps franc ».

Les citadins terrorisés à la pensée des supplices que Vercingétorix leur ferait subir s'il était vainqueur des Romains, pour les punir de leur capitulation, manquaient à la parole donnée au proconsul et se barricadaient dans leur ville. Le combat commença presque aussitôt sous leurs yeux, — et sous ceux de Corpact. Longtemps il fut également acharné de part et d'autre. Un moment l'avantage appartint même, très évidemment, aux cavaliers du parti révolté. Mais César tenait en réserve un corps de cavaliers germains qu'il lança dans la mêlée et qui mirent les Arvernes en déroute, non sans leur infliger d'énormes pertes.

Alors, les Noviodunais, redoutant une juste vengeance des Romains, saisirent ceux qui avaient donné l'ordre de la résistance ; ils les chargèrent de chaînes et les conduisirent au proconsul implorant un pardon, qu'il leur accorda.



La générosité du vainqueur en cette circonstance frappa vivement l'Aubercien.

Rapportant ce fait à ses amis, Corpact fit remarquer que Vercingétorix n'aurait certainement pas eu la même indulgence, et que lui-même à la place de César, eût été plus sévère.

— Le grand proconsul a détruit Cenabum, dit Delphia ; s'il épargne Noviodunum, c'est peut-être par calcul.

— Il n'en est que plus habile, en ce cas, petite « Epone ».

— Je ne dis pas le contraire. Mais que fait-il à présent ?

— Il a donné l'ordre de marcher sur Avaricum (Bourges) où Vercingétorix doit, dit-on, se retrancher.

— Alors, rapprochons-nous d'Avaricum.



Peu après la reddition de Noviodunum, le « Conseil » du « corps franc » apprit ainsi que Vercingétorix, dans Avaricum, se décidait à changer de tactique vis-à-vis de César et s'en justifiait auprès de ses auxiliaires en invoquant la nécessité de réduire l'ennemi par la famine.

« Le proconsul, expliquait-il à ses confédérés, manque d'approvisionnements. Il ne peut en trouver dans la campagne en cette saison et les villes sont ses seules ressources. Nous devons donc résolument les détruire pour le réduire.

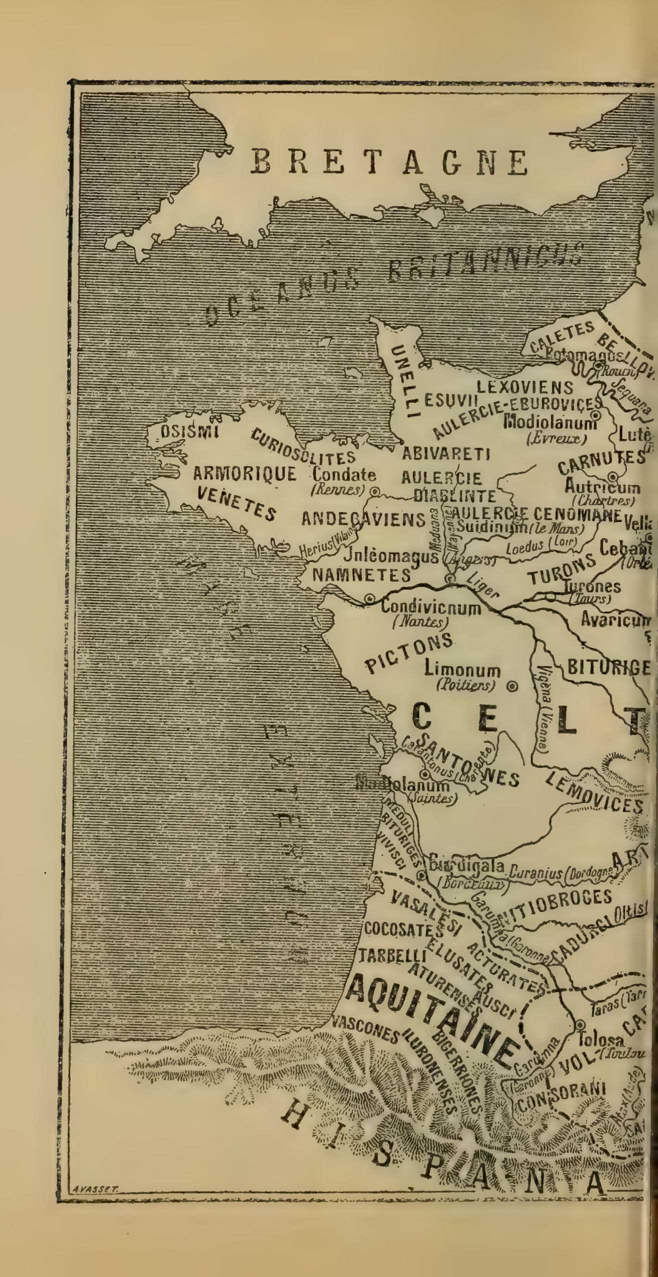
» La victoire donnera dédommagements aux habitants qui sacrifieront leurs cités, mais ce sacrifice est indispensable. »

Si barbare que fût ce moyen de défense, les Bituriges durent le subir quand il fut résolu. Il eût été trop facile à Vercingétorix de faire incendier les villes récalcitrantes et de punir les désobéissants par la torture épouvantable du feu.

En un seul jour, toutes les villes, tous les villages, les moindres groupements d'habitation furent incendiés. L'étendue totale du territoire Biturigien se parsema de foyers sinistres où brûlaient, avec les grains et le bétail qu'il était impossible d'enlever, les meubles, les instruments de travail et d'industrie, les approvisionnements commerciaux, les maisons et jusqu'aux plus pauvres huttes de la population.

Sans abri, sans ressource, cette dernière allait forcément grossir les rangs des combattants du roi des Arvernes. Jamais on n'avait vu un tel désastre dans les trois Gaules.

Avaricum, capitale du pays, fut condamnée au même sort,



BRETAGNE
OCEANUS BRITANNICUS
CALETES
Potamagus
(Rouen)
Sequana
UNELLI
LEXOVIENS
ESUVII
AULERCIE-EBUROVICES
Modiolanum
(Evreux)
OSISMI
CURIOSOLITES
ABIVARETI
CARNUTES
ARMORIQUE
Condate
(Rennes)
AULERCIE
DIABLINTE
Autricum
(Chartres)
VENETES
ANDECAVIENS
AULERCIE CENOMANE
Suidinum (le Mans)
Meduana
Herius (Vilaine)
Loedus (Loir)
Jnlèomagus
NAMNETES
TURONS
Turones
(Tours)
Liger
Condivicnum
(Nantes)
Avaricum
PICTONS
Limonum
(Poitiers)
Vigèna (Vienne)
SANTONES
Carantonus (Charente)
Mediolanum
(Saintes)
LEMOVICES
MEDULI
BITURIGES
VIVISCI
Burdigala
(Bordeaux)
Duranius (Dordogne)
NITIOBROGES
Garumna (Garonne)
COCOSATES
TARBELLI
ELUSATES
ACTURATES
ATURENSES
AUSCI
AQUITAINE
VASCONES
ILLURONENSES
BIGERRIONES
CONSORANI
Tolosa
HISPANIA
A.VASSET.


GERMANIA
SICAMBRES
CHERUSQUES
EBURONES
ADUATUCI
TREVERI
LGIUM
Rhenus Fl.
Confluentes
(Coblentz)
SUEVES
Moguntiacum
(Mayence)
Augusta-
Trevicorum
(Trèves)
Vangiones (Worms)
NEMETES
Nemètes
(Spire)
Divodurum
(Metz)
MEDIOMATRICI
CATUELLAUNI
LEUCI
Argentoratum
(Strasbourg)
VOLCES
TECTOSAGES
Tullum (Toul)
LINGONES
VADICASSES
Rhenus Fl. (Rhin)
TRICASSES
Lingones
(Langres)
LATOBROGES
Alesia
(Auxerre)
MANDOUBINS
(Dijon)
Dubis (Doubs)
Vesuntio
(Besançon)
RAURICI
EDUENS
SEQUANI
HEVETII
Bibracte
(Autun)
AMBARRI
Rhodanus (Rhône)
Lugdunum
(Lyon)
ALLOBROGES
Vienna
(Vienne)
ROMAINE
GAULE
CISALPINE
Valentia
(Valence)
VOCONTII
Arausio
(Orange)
Druentia (Durance)
VULCIENTES
SALLUVII
Aqua Sextiae
(Aix)
COMMONI
INTERNUM

car César commençait à en préparer le siège par une concentration de ses légions autour d'elle, et Vercingétorix avait décidé de la sacrifier, comme les autres.

Mais c'était la plus belle cité des trois Gaules. N'ayant pas le courage de la détruire de leurs mains, les habitants se jetèrent aux pieds de l'Arverne en jurant qu'ils sauraient la défendre et qu'ils s'enseveliraient sous ses ruines plutôt que de la rendre.

A ce moment, les populations des autres villes brûlées étant en grande partie rassemblées autour d'Avaricum, formaient une multitude imposante. Elle s'émut d'autant mieux des larmes et des prières des suppliants qu'elle partageait leur affliction. La pression morale de cette masse eut raison de la rigueur de Vercingétorix, car il redouta de trop contraindre cette Biturigie qu'il avait soulevée malgré elle, qu'il terrorisait mais dont il dépendait quand même puisque son concours lui était indispensable.

Qu'exaspérée elle se révoltât ; c'en était fait de lui. Il céda. Un corps de troupes fut choisi pour contraindre au besoin les citadins à la défense désespérée qu'ils juraient d'accomplir, et le Roi des Arvernes s'écarta de la capitale, sur laquelle il comptait voir les forces des Romains s'épuiser.



XI

LA DÉFENSE D'AVARICUM

Le calcul de Vercingétorix était juste.

Quelque désir qu'il put avoir de ne pas s'attarder et s'épuiser contre Avaricum, César se voyait contraint, par la disette, à prendre la capitale Biturige... ou à retourner vers le Belgium, où des peuples alliés sûrs, comme les Rèmes et les Trévires, pouvaient garantir la subsistance de ses légions.

Instruits de tous les détails de la lutte, grâce au curieux service d'informations de Buborex, le « Conseil » du « corps franc » tenu chaque jour délibérait sur les événements.

— Le chef de la révolte est un terrible, mais un habile homme, disait Corpact. Son abominable ravage du territoire des Bituriges a mis les Romains dans une situation bien périlleuse : s'ils ne prennent pas Avaricum, ils sont vaincus.

Vercingétorix avait quitté cette capitale, mais il gardait ses troupes, bien pourvues, aux alentours des légions romaines, poursuivant et décimant les groupes fourrageurs en quête d'approvisionnements avec une telle activité qu'ils ne parvenaient pas à sauver leurs compatriotes de la famine.

— Ces Romains sont superbes d'héroïsme ! dit un soir Ductomar, qui venait d'apprendre d'un prisonnier de Buborex qu'ils étaient sans grains depuis près d'une semaine.

Le proconsul, ému de la détresse de ses soldats, leur a fait proposer par leurs tribuns et leurs centurions de lever le siège. Or, ils ont tous répondu que César ne leur ayant jamais appris à reculer aucun d'entre eux ne saurait s'en aller avant d'avoir pénétré dans Avaricum.

— Pourquoi fais-tu cet éloge des Romains ? lui répondit Corpact, sur un ton un peu aigre. Tu vois pourtant bien, comme nous, que la majeure partie des légions de César est formée de Gaulois tirés de toutes les parties des trois Gaules et particulièrement du Sud. Ce ne sont donc pas des latins, des italiens qui accomplissent les exploits qui t'enthousiasment ; ce sont des gaulois comme nous, combattant d'autres gaulois.

— C'est vrai... et c'est pour cela que Vercomir et moi nous restons tant indécis entre César et Vercingétorix. Les confédérés du roi des Arvernes sont Gaulois, mais l'*Aquitaine*, le *Belgium* et toutes les peuplades de la *Celtique* et de la *Province* qui n'ont pas adhéré à cette confédération font aussi parties de la Gaule ; lesquels ont raison ?

— Comme cela nous sommes d'accord ! Attendons encore.



Le « Conseil » du quatuor s'exhortait ainsi à patienter, mais bouillonnait, néanmoins, d'impatience. Et Delphia, elle-même, se montrait moins calme quand des rapports nouveaux apportaient, soit en faveur des assiégés, soit en faveur des assiégeants, des nouvelles excitantes.

Pour faire une diversion, Vercingétorix essaya d'attirer les Romains dans des marécages où ils étaient prêts à se précipiter, pour le combattre. Mais César, dominant la fureur de ses troupes, exaspérées par les duretés de ce siège, parvint à les retenir et à les ramener autour d'Avaricum.

Alors, l'Arverne se replia sur Gergovie, abandonnant les assiégés pour parer, dans son Etat, à une nouvelle sédition comme celle qui avait déjà failli se produire lors du passage des Cévennes par le proconsul romain. Cet éloignement du chef de la révolte permit au « corps franc » de se rapprocher encore d'Avaricum au point que souvent, la nuit, à l'aube ou au crépuscule, en se dissimulant et en se faisant précéder d'éclaireurs pour éviter une surprise, les trois amis pouvaient

de temps en temps, détachés du corps de leurs troupes, arriver jusqu'en vue des assiégés et les distinguer de loin. Ils voyaient alors, que si les légions romaines montraient une constance admirable, les défenseurs d'Avaricum donnaient aussi l'exemple d'une splendide persévérance.

Pour approcher des murs très élevés de la ville, le proconsul avait fait construire une terrasse colossale. Au bout de vingt-cinq jours d'un travail acharné, qui n'était pas même interrompu par la nuit et qu'aucune attaque ne rebutait, cette terrasse touchait presque aux remparts ; elle allait pouvoir servir à réduire la cité lorsque les assiégés l'incendièrent.

Tandis que les légions romaines déployaient une incomparable énergie pour éteindre cet incendie désastreux, elles devaient en même temps résister à des sorties que les assiégés faisaient de deux côtés à la fois. Les défenseurs d'Avaricum n'étaient pas moins héroïques que leurs assiégeants : du haut de leurs murailles, surélevées à plusieurs reprises depuis le commencement du siège, ils précipitaient dans le foyer de l'incendie toutes les matières combustibles propres à le développer. Un Gaulois, auquel on passait des boules de suif et de poix, qu'il lançait ainsi sur le feu, se désigna par cet acte même aux assiégeants. Des traits pesants lui furent lancés, avec des machines, et bientôt l'un d'eux, lui traversant le flanc, le tua. Aussitôt un autre assiégé prit sa place, il eut vite le même sort. Un autre Gaulois le remplaça. Et tant que l'incendie ne fut pas éteint, tant que le combat dura, c'est-à-dire jusqu'après le lever du jour, des assiégés ne cessèrent de se renouveler à ce poste de mort.



Enflammé d'enthousiasme à la vue de tant de bravoure, Ductomar plaida si chaleureusement auprès du « Conseil » en faveur des assiégés, que Delphia ne parvint pas à retenir Vercomir et Corpact lui-même.

Il fut décidé que le lendemain le « corps franc » donnerait tout entier contre les légions romaines ; ce qui ne pouvait manquer de déterminer un mouvement analogue de la part des assiégés. La défaite de César semblait avoir toutes chances d'être obtenue par cette intervention imprévue. Il est, en effet, probable qu'elle se serait produite, si le plus banal contre-temps n'avait pas immobilisé l'armée des trois Gaulois.

Le lendemain, une pluie torrentielle s'abattant sur la région fit du sol, déjà détrempé par beaucoup de pluies moins fortes, un tel bourbier qu'il devint impossible de songer à y lancer une cavalerie comprenant plusieurs milliers d'hommes et de chars, sans compter les machines de guerre, dont Vercomir ne voulait pas se séparer.

Les trois amis ne se désolèrent point d'ailleurs de ce déluge, il n'apportait qu'un retard à leur intervention. Les cavaliers, prêts à s'élancer, mirent pied à terre. On alluma gaiement de grands feux pour se réchauffer et des distributions exceptionnelles de cervoise furent faites aux troupes pour les consoler de ce léger retard.



Or, pendant le même temps, remarquant que la pluie torrentielle qui tombait avait eu pour effet d'écarter la plupart des assiégés des remparts, où ils n'étaient pas abrités de l'eau, César ordonnait, discrètement et promptement, un assaut général, en excitant ses soldats par la promesse de récompenses aux premiers envahisseurs d'Avaricum.

En silence, les légions coururent à l'assaut, et leur élan fut si prompt que les assiégés virent leurs murs complètement couverts de soldats de César avant d'avoir pu s'en rapprocher pour les défendre. Se précipitant alors vers les issues de la ville pour s'enfuir, ils s'y écrasèrent eux-mêmes dans l'affolement de l'épouvante Il fut impossible de retenir, d'autre part, les légions rendues féroces par les souffrances qu'elles

avaient endurées. Des quarante mille assiégés, un terrible carnage fut fait ; mille à peine y échappèrent.

Au fracas du massacre, les postes avancés du « corps franc » avisèrent promptement le gros de l'armée.

Les trois amis et Delphia, malgré la pluie, montèrent à cheval et galopèrent jusqu'en vue d'Avaricum, qu'ils virent envahie par les légions du proconsul triomphant.

« Quel conquérant ! dirent-ils. »

La magie du succès leur faisait oublier que, sans la pluie, ils auraient peut-être causé la ruine de ce génial soldat, qui les convertissait alors, sans le savoir, à sa cause, et sans qu'ils en eussent bien conscience eux-mêmes.



Encore une fois, l'association guerrière des trois frères d'armes se trouvait empêchée d'agir par une volte imprévue de la fortune de César.

Abondamment ravitaillés par la conquête d'Avaricum, — où l'on avait accumulé, en prévision d'un siège de très longue durée, les récoltes et le bétail, les approvisionnements de toutes sortes et les richesses d'une partie de la Biturigie, — les légions romaines pouvaient attendre là, en vivant comblées de tout, le retour de la belle saison.

Pour ne pas être en contact trop immédiat avec les Romains vainqueurs, qui commençaient à se répandre autour d'Avaricum, l'armée des trois Gaulois repassa le Liger et retourna camper chez les Brannovices, où il fallut se contenter d'observer et de s'informer comme auparavant.

Il importait de suivre à la fois les mouvements de Vercingétorix et ceux du proconsul victorieux. Grâce au « service » de Buborex, le « Conseil » du « corps franc » sut bientôt que César était prié par les Eduens de vouloir bien servir d'arbitre dans un grave conflit qui les divisait.

Le magistrat suprême, sorte de monarque de cet Etat, étant arrivé à la limite de la durée de son mandat, deux par-

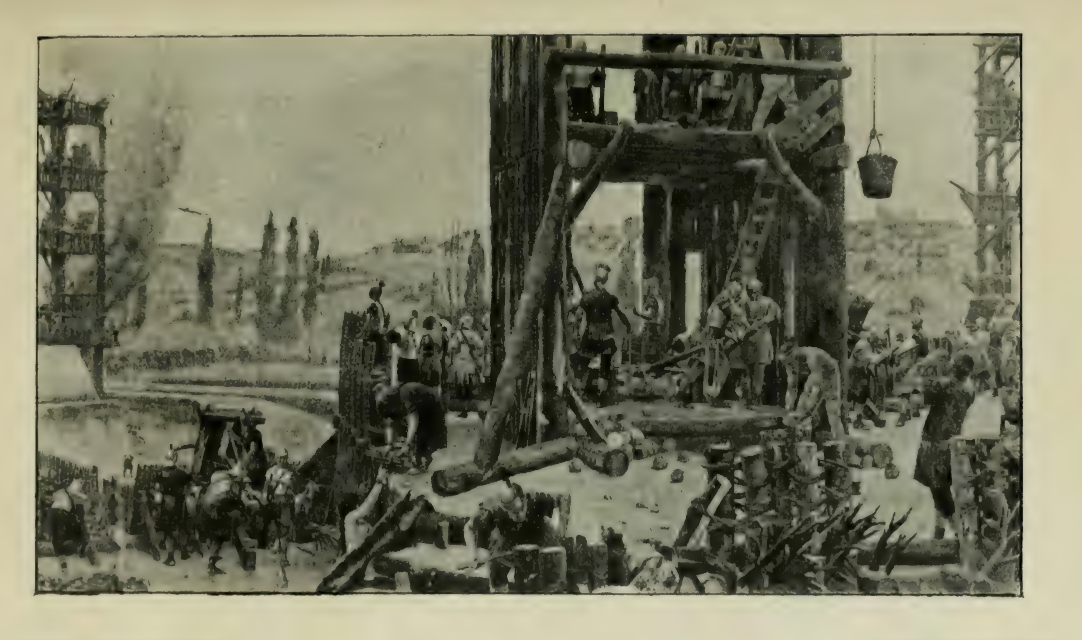
tis adverses lui avaient choisi chacun un successeur. Or, l'aristocratie éduenne suppliait le proconsul de se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre, pour que l'un des partis n'ait pas la fatale pensée d'en appeler au roi des Arvernes ; ce qui n'eût pas manqué de mettre les Eduens sous sa dépendance. Le proconsul consentit à suspendre ses opérations contre les révoltés pour effectuer la médiation sollicitée. Mais il en profita pour raffermir son alliance avec les Eduens, en leur promettant de les récompenser après la guerre. Et l'on savait que ses engagements n'étaient pas vains. Les Eduens promirent de lui envoyer toute leur cavalerie et dix mille fantassins. Alors César, divisant son armée, envoya aussitôt son lieutenant Labiénus avec une partie de sa cavalerie et quatre légions chez les Senonnais et les Parisiens, alliés de Vercingétorix, pour les réduire. Avec le reste de ses cavaliers et six légions (40 à 50.000 soldats), laissant une très faible garnison dans Avaricum, il se dirigea vers la ville Arverne de Gergovie en suivant la vallée de l'Elaver (Allier).



Vercingétorix, pendant ces événements, avait eu à subir une accusation de trahison de la part de ses confédérés. Mais il s'était habilement justifié en présentant d'abord l'armée romaine comme réduite par la famine autour d'Avaricum, puis en rappelant, après la prise de cette grande cité, qu'elle avait été défendue contre son gré — et qu'il en avait d'avance prédit la perte en réclamant son anéantissement.

Quand César, après sa médiation chez les Eduens, prit la route de Gergovie, en suivant la rive droite de l'Elaver (l'Allier), le roi des Arvernes se hâta de le précéder sur la rive gauche en coupant tous les ponts.

Alors le « Conseil » du « corps franc » décida de suivre, à distance, les deux armées ennemies, qui marchaient en vue l'une de l'autre, de chaque côté de la rivière, trop grosse et trop rapide pour être traversée à gué avant l'automne.



(*Photo. Neurdein frères.*) Henri MOTTE, pinxit.

« ... Vercomir admirait ces prodigieux travaux... » p. 165.

Par malheur, en quittant leur campement du territoire Brannovice, les trois amis avaient eu la fâcheuse idée de faire traverser le Liger (la Loire) à leur petite armée. De telle sorte qu'elle se trouvait, désormais, derrière les belligérants, du côté gauche de l'Elaver (Allier), que suivait l'ennemi de Rome, au lieu d'être sur la rive droite, occupée par César.

Or, depuis la prise d'Avaricum, ce n'était plus au parti de la révolte qu'ils projetaient de s'allier. Par la brutalité de son autoritarisme, l'Arverne ayant particulièrement choqué Ductomar, il ne voulait plus entendre parler d'aucune démarche auprès de lui. Vercomir, séduit par l'ingéniosité, la science et la puissance des travaux de siège exécutés par les Romains autour d'Avaricum, n'avait plus de sympathie que pour César et de confiance qu'en lui.

Ayant porté ses observations et ses méditations sur les auxiliaires de Vercingétorix, Corpact déclarait qu'il serait sot et regrettable de s'abandonner à lui, ou de combattre à son profit, parce qu'il n'était pas soutenu par les Gaulois véritablement dévoués à la prospérité et à l'avenir des trois Gaules, mais par des bandes formées avec les pires éléments de toutes les peuplades confédérées, et avec des chefs de petits Etats, ambitieux d'accroître leurs territoires, ou de faire du butin à leur seul profit.

— Tel est particulièrement, disait-il, le cas du général carduque Lucter, qui veut se faire nommer roi comme Vercingétorix, et s'enrichir aux dépens des Rutènes et des Gabales, ses bénévoles alliés. Tel est le cas de Teutonat, ce roi des Nitobriges, dont le frère Ollovicen, tout spécialement favorisé par les Romains et décoré du titre d' « *ami du Sénat de Rome* » ne doit sa royauté qu'aux privilèges accordés par les Italiens à son peuple. Mais, avant de renverser la république arverne, pour se faire nommer roi par son armée de clients, Vercingétorix lui-même n'a-t-il pas sollicité de César le titre d'ami ? Je n'aime pas ces traîtres revirements qui dissimulent une ambition personnelle sous l'apparence d'un dévouement sublime à la plèbe. Nous avons

vu les soldats de cet arverne piller, avant qu'elles ne fussent totalement en flammes, les demeures que les biturigiens incendiaient sur l'ordre de leur maître. Ils se disputaient déjà les objets de ces pillages, tandis que les propriétaires, désespérés, s'éloignaient sans oser se retourner pour contempler leur ruine... et les événements viennent de nous montrer que ce ravage de la Biturigie, cent fois pire que celui qu'aurait pu faire César, n'était aucunement capable de l'arrêter dans sa répression triomphante. Quand je compare les actes de ce Romain et leurs conséquences avec ceux de l'Arverne et leurs résultats, il me semble que le véritable ami de la Gaule n'est pas celui qui s'intitule notre libérateur.

Delphia, la subtile élève des Druides, se gardait de rien ajouter à ces arguments de chacun des trois Gaulois.

— Je suis Greco-Romaine, disait-elle, il ne m'appartient pas d'exprimer un avis qui pourrait vous paraître partial... et je ne vois pas ce que l'on pourrait objecter aux motifs que vous énoncez.



Dans ces dispositions, le « Conseil » s'affligeait d'être séparé de César par cet infranchissable Elaver lorsque le « corps franc » faillit un soir se heurter à une troupe romaine, *sur la rive gauche* de la rivière.

Avertis à temps par leurs éclaireurs, Ductomar, Vercomir et Corpact ordonnèrent de faire halte, et s'avancèrent, en se dissimulant, jusqu'à la portée de la vue des romains signalés.

Comment se trouvaient-ils là ? Ils ne le surent que beaucoup plus tard et Corpact, expert en « ruses », s'inclina devant celle du subtil proconsul romain.

Voyant qu'il ne parviendrait pas à gagner de vitesse ses adversaires et à trouver, pour traverser l'Elaver, un pont qu'ils n'eussent pas préalablement coupé, César, au précédent campement, avait adroitement caché une partie de ses troupes et l'avait ramenée en arrière, pour rétablir l'un des

ponts dépassés, dont les pilotis, coupés au ras de l'eau, pouvaient servir à reconstruire aisément le passage détruit. Ce travail achevé avec une rapidité merveilleuse, il n'avait eu qu'à rappeler les légions, qui, bien déployées le long de la rivière, donnaient aux ennemis l'illusion qu'elles constituaient toute l'armée romaine. Lorsque le roi des Arvernes vit tout à coup les Romains s'arrêter et redescendre le cours de la rivière avec rapidité, il voulut exécuter le même mouvement de l'autre côté de l'eau. Bientôt, son avant-garde rencontra plusieurs légions déjà passées sur la rive gauche et bien disposées pour défendre le pont rétabli pendant que le reste des Romains le franchissait. Dès lors, il fallait, ou livrer bataille, ou subir l'inconvénient de ce passage, sans tenter de s'y opposer. L'Arverne prit ce dernier parti et lança son armée à marches forcées vers Gergovie pour y arriver au moins avant César, tandis que les trois frères d'armes assistaient, ébahis, au passage de l'Élaver par les Romains.

***

Quelques jours plus tard, toujours suivi par le « corps franc », le proconsul arrivait devant Gergovie qu'il assiégeait aussitôt. N'était-ce pas le moment de se joindre à lui ?

Le « Conseil » tenu par les chefs du corps franc et Delphia l'avait décidé. Corpact, délégué pour cette démarche, allait se rendre accompagné de deux voués auprès de César, lorsque Buborex, accourant, donna une grave nouvelle.

Un groupe de cinq de ses volontaires Cénobiens, qui rôdaient sans cesse autour du « corps franc » pour s'*informer* dans la contrée avait été presque surpris dans une petite clairière d'un bois par un corps de troupes, surtout composé de chefs gaulois, qui venaient y faire halte.

Les cinq Cénobiens n'ayant eu que le temps d'escalader des arbres et de se dissimuler dans les branches feuillues pour laisser passer cette troupe gauloise, furent bien désappointés en la voyant s'arrêter pour tenir conseil.

C'était une assemblée des principaux officiers du corps de dix mille soldats promis à César par les Eduens. Un jeune chevalier nommé Litavic, qui les commandait, les exhortait à trahir César et à se joindre au roi des Arvernes au lieu d'aller au camp du proconsul. Les accusations mensongères dont il accablait l'illustre général romain, pour décider ses auditeurs, ayant été admises comme vérités, ce corps d'officiers s'était éloigné après avoir résolu de passer avec les dix mille soldats Eduens dans le camp de Vercingétorix.

Le « Conseil » du « corps franc », immédiatement réuni, apprécia l'énorme importance de cette trahison, car depuis qu'il tenait campagne sans combattre, et qu'il ne cessait de recueillir des informations, il avait appris à juger les événements et les compétitions politiques dont les trois Gaules et surtout la *Celtique* se trouvaient bouleversées.

La défection de ces dix mille soldats Eduens, ne pouvait manquer d'entraîner, par l'exemple et par la responsabilité indirecte de cette traîtrise, la défection de toute la confédération éduenne. Les Sequanes et les Ségusiens ne pouvaient manquer de se joindre aux Eduens contre César. Enfin la connaissance de l'abandon de la cause romaine par les Eduens devait avoir pour conséquence de jeter dans le camp de la révolte tout le Belgium, encore en grande partie neutre.

Ainsi le conquérant romain allait fatalement être écrasé auprès de Gergovie avec ses six légions et sa cavalerie, tandis que son lieutenant Labiénus, également cerné au Nord par les peuplades du Belgium, les Carnutes, les Parisiens et les Sénoniens, serait massacré avec sa cavalerie et les quatre légions que César lui avait confiées. En conséquence, s'allier au proconsul, c'était courir à la défaite, à la ruine, à la mort ; il eût été fou de se le dissimuler.

— Tout cela est parfaitement examiné et très exactement pesé, dit Delphia. Mais quelle est votre conclusion ?

Allez-vous enfin prendre un parti ? faire comme Litovic ? vous joindre aux révoltés ?...

— Non ! mille fois non ! s'écria le chevalier. J'aimerais

mieux retourner seul à pied dans mon pauvre domaine que de servir ce Vercingétorix odieux !

— Moi aussi ! ajouta Vercomir. D'ailleurs, je suis Rème et les Rèmes restent fidèles alliés de César, comme les Trévires, comme les Allobroges et comme tous les Gaulois de l'Aquitaine et de la Province ; je ne combattrai pas César !

— Les Gaulois hasarda Delphia, sont si changeants qu'un mouvement en faveur des Romains peut encore se produire parmi quelques peuplades et renverser toutes nos prévisions.

Elle n'osait conseiller une dernière attente, mais elle se produisit d'elle-même parce que les trois amis ne savaient quelle décision prendre.



XII

LE SIÈGE DE GERGOVIE

Le « Conseil » du « corps franc », quelques jours plus tard, était encore dans cette attente exaspérante, lorsqu'un grand mouvement des troupes romaines se produisit. Pour le mieux observer, les trois amis durent se rapprocher des belligérants et s'exposer à leur vue, en plaine, car, les hauteurs, plus ou moins boisées, qui environnaient l'éminence isolée du mont de Gergovie, étaient toutes occupées par Vercingétorix et ses confédérés. Obligés de se découvrir, les trois amis s'y décidèrent à la suite d'une réflexion de Corpact.

— Puisque nous savons, dit-il, qu'il existe un désordre indescriptible dans les troupes si diverses du roi des Arvernes, n'hésitons pas à nous laisser voir. Les confédérés nous prendront pour un parti des leurs et ne nous inquiéteront pas. Quant aux Romains, s'ils nous confondent avec leurs ennemis, ils nous laisseront en paix tant que nous ne marcherons pas vers eux, car vous voyez qu'ils dirigent toutes leurs forces sur divers points de l'oppidum (forteresse) de Gergovie, dont ils vont évidemment tenter l'assaut.

Le proconsul avait, en effet, ordonné une série de mouvements de son armée pour diviser les troupes de Vercingétorix, qui protégeaient la ville avec une grande efficacité, grâce aux excellentes positions qu'elles occupaient sur les hauteurs environnantes.

L'oppidum ne pouvait être enlevé que dans la surprise d'un assaut, d'abord dissimulé par une tentative sur un point déterminé, puis effectué avec une extrême promptitude,

sur un autre point, le plus inaccessible, parce que l'on songerait moins à protéger celui-là.

Edifiée sur le vaste plateau de Gergovie, la forteresse-capitale des Arvernes était d'un abord très pénible en raison des pentes rapides qui s'élevaient au-dessus des plaines ou dépressions environnantes. Un de ses côtés, particulièrement abrupt, défiait l'escalade. Or, c'était par là qu'il fallait l'assaillir et pénétrer à tout prix.

— Soit, ne nous cachons pas, mais par prudence, appelons une partie de nos troupes auprès de nous, dit Ductomar.

— Non seulement une partie, mais presque toute notre armée. Ce spectacle sera pour elle un enseignement précieux.

— Corpact a raison. Appelons tous nos soldats.

— Non, pas tous, rectifia Corpact. Il faut laisser au moins cinquante hommes à la garde du camp, des chariots et de Delphia, ainsi que les machines de guerre dont nous n'avons pas besoin et qui nous embarrasseraient ici, dans les déplacements rapides que nous pourrions vouloir faire.

— Très bien ! Voulez-vous me laisser conduire ces dispositions, demanda le chevalier ?

— Sans doute, puisque nous sommes d'accord sur la marche à suivre.

Ductomar donna au petit groupe de voués qui les accompagnaient les ordres nécessaires, et bientôt les cinq sixièmes du « corps franc » se massèrent un peu en arrière des trois amis, à la portée de leurs voix.

Quoique placés dans la vaste plaine au-dessous des combattants, les trois Gaulois les distinguaient fort bien, parce qu'ils s'échelonnaient sur les hauteurs du mont de Gergovie et des montagnes voisines. La distance les empêchait seule de discerner les plus petits détails des actions compliquées et savantes qui s'exécutaient devant eux.

Aussi, très assurés de n'être pas inquiétés parce qu'ils se trouvaient complètement en dehors de l'objectif des ennemis, avançaient-ils peu à peu, de-ci, de-là, sans s'apercevoir de leur progression constante, et toujours suivis, à courte

distance, par le « corps franc », non moins captivé qu'eux à la vue de cette bataille.

En progressant ainsi, jusqu'au moment où l'assaut de la pente la plus abrupte fut commencé, les trois amis ne se rendirent pas exactement compte des mouvements qu'ordonnait César, posté, avec sa légion préférée, la dixième, sur l'un des flancs de ses troupes, à très courte distance de la base du mont. Mais, ils comprirent les habiles diversions qu'ils venaient de voir exécuter, lorsque le proconsul lança, soudain, sur la pente la plus raide de l'éminence, des troupes nouvelles, jusqu'alors dissimulées, et qui semblaient jaillir du sol comme par un sortilège.

— Quelle belle ruée ! s'écria Vercomir.

— Magnifique ! répondit Corpact.

— Splendide ! accentuait Ductomar.

En peu d'instants, si rapide fut leur élan, que les Romains arrivèrent presque jusqu'aux remparts de l'oppidum.

— Ils y sont !

— Ils vont atteindre le sommet !

— Ils pénètrent !...

Quelques Romains, parmi ceux qui se trouvaient en tête, touchaient, en effet, les murs de Gergovie.

Terrifiées déjà, nombre de femmes de la population, jetaient, du haut des murs, des vêtements riches, des bijoux, des pièces d'or et d'argent ; elles s'offraient, suppliantes, les seins nus, les mains tendues en avant, implorant la grâce de n'être pas massacrées. Un groupe de Romains, plus avancé que les autres et se prêtant aide mutuellement, parvenait au sommet des murs ; Rome avait le pied sur Gergovie.

— Ah ! que c'est beau ! que c'est beau ! criait Ductomar, hors de lui. Ces Romains sont admirables !

Mais, au même moment, les trompettes de César se mirent à sonner la retraite, parce que le proconsul voyait arriver contre ses intrépides soldats, trop peu nombreux, des masses considérables d'Arvernes et d'autres confédérés.

— Eh bien ! Qu'est-ce donc ? Pourquoi sonner la retraite?

Vercomir et Ductomar se révoltaient.

— Voyez là-bas, là, leur dit Corpact, désignant la galopée furieuse des révoltés, dix fois plus considérable que les envahisseurs des remparts.

— Ah ! fit Ductomar, navré, en apercevant ces renforts énormes, ils sont perdus !

Ils l'étaient d'autant plus que, trop animés par leur assaut, les appels de retraite ne les arrêtaient point.

Pour secourir ces fougueux, sourds à ses appels, le proconsul s'élançait lui-même à la tête de sa dixième légion.

— Oh ! Voilà César qui prend part à l'action personnellement ; c'est admirable !

— Oui, mais c'est imprudent, fit Ductomar, attendu qu'une seule légion ne peut pas arrêter une telle avalanche. »

L'observation de Corpact fut bientôt justifiée. Les cohortes romaines engagées dans une partie de l'oppidum arverne commençaient enfin à se replier, en tenant tête à l'ennemi qui les accablait. Mais César ne parvenait pas à retenir assez le flot gigantesque des confédérés pour les protéger dans leur retraite. Lui-même, pressé sur toute la ligne du développement de sa dixième légion, devait plier.

Des rangées entières de ses Romains, fauchées, comme des épis sous la faulx du moissonneur, tombaient, vainement remplacées aussitôt par d'autres rangées.

— Quels soldats ! murmurait Vercomir.

A plusieurs reprises, le proconsul, amené par les remous de la lutte corps-à-corps, jusqu'aux bords les plus avancés de ses phalanges, avait dû frapper pour se défendre personnellement. Et tant d'efforts, tant d'intrépidité allaient prendre fin par une catastrophe inévitable. La dixième légion, déjà réduite de plus d'un tiers, commençait à être débordée, en avant et en arrière, par des adversaires sans cesse plus nombreux. Ils arrivaient frais au combat, dans lequel les forces romaines s'épuisaient à chaque instant davantage.

Pour comble de malheur, un énorme éboulis de Romains et de Gaulois de Vercingétorix se produisant sur la pente, sépara tout à coup le proconsul du gros de sa légion décimée.

Gaulois révoltés et Romains se relevèrent ensemble au bout de cette dégringolade. Mais les partisans de l'Arverne étaient quatre fois plus nombreux que les Romains. Ils avaient vu la situation périlleuse de l'illustre chef séparé de sa légion ; ils l'entouraient en poussant des cris de triomphe.

Ductomar jeta un regard sur ses amis. Corpact et Vercomir, trop avides de voir, ne le remarquèrent pas. Le chevalier mesura d'un coup d'œil la distance qui les séparait tous trois de leur petite armée, et celle qu'il aurait fallu traverser pour arriver dans cette formidable mêlée. Il lui parut qu'il n'était pas impossible de franchir cette dernière distance au galop assez vite pour intervenir à temps et il s'écria :

— Allons-nous laisser périr sous nos yeux cette héroïque poignée d'hommes ? « Vercomir ! Corpact ! Courons tous, et délivrons César ! »

A nous les voués ! A nous toute l'armée !

Brandissant son épée dans un geste d'appel, sans attendre la réponse de ses amis, Ductomar s'était retourné vers le « corps franc ».

Corpact se retourna de même et vit, avant d'avoir pu répondre, toute leur armée qui s'ébranlait déjà au geste du chevalier et se mettait au galop pour le rejoindre.

— Trois parts ! hurla-t-il, faisons au moins trois parts du « corps franc » !

— Oui ! Avec les tiens, entoure et défends César. Vercomir et moi, nous ferons une trouée de chaque côté de lui.

Les voués entouraient déjà les trois frères d'armes.

— Mettez à nu votre bras droit ! commanda encore l'Aulercien, pour que l'on reconnaisse que nous ne sommes pas des ennemis des Romains.

C'était, en effet, à ce signe d'intelligence que les légions romaines et leurs chefs devaient reconnaître les Gaulois fidè-

les au proconsul, comme les Eduens auraient dû l'être.

En un instant, les ordres de Ductomar étaient transmis par les voués à leurs subordonnés, et par ceux-ci aux troupes, le « corps franc » se divisa en trois parties qui rallièrent chacune l'un des trois frères d'armes. Ductomar et Vercomir, à la tête des leurs, en s'écartant comme les branches d'un compas, foncèrent au galop de chaque côté des Arvernes et confédérés révoltés enveloppant le proconsul, tandis que Corpact, leur laissant prendre à dessein une certaine avance lançait ensuite les siens droits vers César. Le chevalier et le Rème suivaient l'impulsion de leur nature en se jetant au plus fort de la mêlée pour dégager le général romain. Plus rassis, Corpact ne leur envia pas ce rôle, encore qu'il eût aussi fort à cœur de faire merveille en cette circonstance. Il voyait la nécessité d'être l'élément concentrateur et pondérateur de leurs efforts.

— Et nous ? lui dit, en le rejoignant au galop, Buborex.

— Tes six cents hommes sont là ?

— Tous.

— Eh ! bien, l'heure est venue de les faire tuer. Attends que nous ayons enveloppé celui que je vais saisir, et place-les ensuite derrière nous pour soutenir notre retraite, lorsque je l'ordonnerai.

— Entendu.

— Sigorex, reprit Corpact, toujours en courant, et en s'adressant à l'un des voués qui lui servait d'aide de camp, deux voués auprès de moi ; les meilleurs.

— Bon ! Tulinax et Collovèze ?

— Oui. Puis deux autres, les mieux montés, pour correspondre avec Ductomar et Cernunnos.

— C'est tout ?

— Non : un cinquième voué avec deux cents hommes pour soutenir et surveiller Buborex. Va !

La chevauchée des huit cents combattants de Corpact arrivait sur le champ de bataille, où, déjà, Ductomar et Vercomir jetaient un inexprimable désarroi.

Bien que tous les hommes du « corps franc » eussent mis à nu leur bras droit, ainsi que Corpact l'avait si opportunément prescrit, les Romains, et César lui-même, voyant bien en eux des Gaulois, et croyant qu'ils avaient ainsi fait par stratagème pour les tromper, combattaient contre eux avec la violence du désespoir, sans remarquer qu'ils s'efforçaient de parer leurs coups au lieu de les frapper, et sans voir que, d'autre part, ils combattaient d'une bien différente manière les Arvernes, qu'ils n'épargnaient nullement.

Pendant que Vercomir et Ductomar, chacun d'un côté du dernier groupe d'une centaine de Romains environnant le proconsul, conduisaient leurs troupes en de furieuses charges afin d'écarter les partisans de Vercingétorix, Corpact, ordonna une trouée des légionnaires jusqu'à César.

Il fallait, en effet, dût-on sacrifier des Romains, parvenir jusqu'à leur chef suprême, se saisir de lui, le mettre à cheval de gré ou de force, et l'entraîner hors de ce lieu de carnage, où toutes les forces du roi des Arvernes allaient se concentrer, si le combat durait davantage.

La trouée ordonnée s'exécuta promptement. Corpact put enfin s'approcher de celui qu'il venait sauver.

Mais il n'eut pas le temps de lui parler, ni même celui de faire un geste rassurant, parce que le proconsul, n'ayant plus d'épée, renonçant à se défendre davantage, et convaincu qu'il allait être massacré, rejetait son manteau sur sa tête, en attendant stoïquement la mort.

Corpact ne s'attarda pas à des pourparlers que la gravité et l'imminence du péril pour tous ne permettaient point.

— Un cheval ! cria-t-il, et, désignant César : « Qu'il soit hissé en selle ! Tulinax ! Collovèze ! Tenez-vous à sa droite et à sa gauche, et courez au galop vers la plaine ! »

Puis aux deux voués qu'il avait réclamés comme courriers :

— Rappelle Ductomar ! et toi Cernunnos !

— Buborex !

— Voilà !

— Sigorex ?

— Me voici.

— Tous au camp !

Quelques minutes plus tard, le « corps franc » réduit, mais rassemblé en bloc, Corpact au centre, Ductomar et Vercomir sur sa droite et sur sa gauche, Buborex en queue avec ses drôles et les deux cents hommes du « corps franc » qui devaient les soutenir, reprenaient le chemin du campement des trois amis avec le proconsul seul, qui s'était enfin découvert, mais qui restait muet et sombre, ne doutant plus qu'il était prisonnier du roi des Arvernes.

Tous ces événements s'étaient produits si vite et dans une telle confusion pour les révoltés qu'ils n'y avaient rien compris. Pour eux, César, quoi qu'un moment fort exposé, s'était replié, avec les débris de sa dixième légion, jusqu'à son camp. Cette légion elle-même avait regagné les retranchements romains, persuadée que César était mort sur le champ de bataille, car l'enveloppement du proconsul par les cavaliers de Corpact leur avait caché l'enlèvement de leur chef.

Pendant le rapide retour au camp du « corps franc » Corpact avait commencé par ordonner à tous ses hommes d'observer le silence.

— Pas un mot, pas *un* ! avait-il dit à demi-voix, où je jure que celui qui dira une seule parole, avant que je n'autorise à parler, aura sa langue arrachée ! Et cela avait été juré avec un accent si tragique qu'un silence de mort aussitôt régna.

Quittant alors les siens pour aller à ses amis, par Vercomir et Ductomar il fit donner le même ordre à leurs hommes.

— Pourquoi donc ? demanda le colosse, que le succès de leur expédition rendait, au contraire, expansif et loquace.

— Impossible de t'expliquer à présent, ce serait trop long.

— Y a-t-il donc quelque chose de grave ?

— Oui, Ductomar, terriblement grave ! Mais ne m'interrogez pas. Je vous dirai tout plus tard. Dès que cela sera possible. A présent, si vous avez confiance en moi, ne me demandez rien. Laissez-moi faire, restez muets vous-mêmes.

surtout devant César, et ne démentez rien de ce que je dirai ; faites obéir à tous mes ordres.

— Nous avons confiance en toi, Corpact ; tu es sage, brave et véritable frère d'armes ; fais pour le mieux !

On arrivait au camp. Dans le silence absolu et profondément impressionnant que tant d'hommes observaient, César, très surpris, mais également muet lui-même, mit pied à terre au centre d'un cercle formé par les tentes des trois frères d'armes et de Delphia, dressées au milieu du campement. En cercle, à trente toises environ (un peu plus de cinquante mètres de distance), les voués et leurs officiers subordonnés se tenaient en avant de leurs hommes.

— Donne un siège, dit Corpact à Delphia qu'il voyait, muette, elle aussi, et debout devant sa tente, car au mutisme de tous, elle pressentait aisément quelque événement considérable.

César, toujours sombre, mais calme, accepta, sans rien dire, le siège qui lui était apporté par la jeune fille.

— Nous avons, dit l'Aulercien, en s'adressant au proconsul, des ordres à donner, qui ne souffrent aucun retard.

César se contenta d'esquisser un geste d'indifférence.

— Buborex ! appela ensuite le pseudo Lug.

Buborex s'avança.

— Qu'as-tu fait de tes six cents hommes ?

— Il m'en reste seize, dont sept blessés.

— Bien ; l'on t'en rendra mille. Va !

— Sigorex ?

Le voué appelé s'avança.

— As-tu relevé nos pertes comme je te l'ai demandé ? Réponds, sans nommer personne, le total suffit.

— Huit cent quarante-deux morts et soixante blessés.

— Bien. Fais mettre les blessés dans les chariots. Que dans un quart d'heure le camp soit levé et que l'armée soit formée en colonne de marche.

Ductomar et Vercomir approuvèrent d'un signe de tête.

Le voué s'écarta sans répondre, pour transmettre immédiatement cet ordre.

Delphia rentra dans sa tente.

— Tulinax ? Collovèze ? appela encore l'Aulercien.

Ces deux voués s'avancèrent aussitôt.

— Prenez cinquante hommes pour escorter avec eux... et, sans achever, il désignait de la main le proconsul.

Les deux voués s'éloignèrent pour aller réunir l'escorte commandée.

— Dans quelques minutes nous partirons, reprit Corpact, s'adressant au Romain, et tu seras reconduit au milieu des tiens, si tu promets de ne pas retenir ceux qui t'escorteront.

— Au camp romain ?

— Oui.

Pour lui, cette proposition était tellement inattendue que César n'en dissimula point sa surprise.

— Qui êtes-vous donc ?

— Gaulois !

— Je le vois ; mais de quel peuple ? Etes-vous Eduens ?

— Non, nous sommes un « corps franc ».

— Qu'entendez-vous par celà ?

— Un corps de Gaulois indépendants.

— Cela ne m'explique pas ce que vous êtes. Pour qui combattez-vous ?

— Pour notre satisfaction. Tu étais trop engagé ; nous t'avons sorti de la mêlée ; à présent nous te renvoyons à César parce qu'il doit tenir à un tribun aussi brave que toi.

— Vous me renvoyez à César ? Le connaissez-vous donc ?

— Non, mais son génie de la guerre et sa façon de combattre nous plaisent.

— La vôtre, s'il vous avait vu me dégager, lui plairait peut-être encore davantage.

— Tu pourras lui en rendre compte.

— Il en sera instruit... et que demandez-vous ? que réclamez-vous de lui, ou de moi, en outre de la liberté de votre escorte, qui sera respectée ?

— Rien.

— Rien ?

— A présent, rien. Si, plus tard, quand nous l'aurons aidé, César veut être reconnaissant, il le sera.

— Comment vous nommez-vous, tous trois ?

— Cela n'importe point. Nous sommes chevaliers gaulois... ou, si tu veux, celui-ci se nomme *Force*, dit-il, en désignant Vercomir ; celui-ci *Témérité*, et il montrait Ductomar. Moi, je suis *Prudence*.

— Tox ! Ma ! ici ! rentrez ! !

Ces appels jetés par Delphia d'une voix inquiète et fort impérative, firent retourner César, qui vit avec plus de surprise que d'émoi, à courte distance derrière son siège, les deux oursons de la jeune Greco-Romaine. Or, ceux-ci, très grandis, à demi-adultes, étaient pourtant des fauves tout à fait redoutables.

Aux appels de Delphia, ils revenaient à sa tente, mais, à reculons, et comme à regret, sans hâte.

— Quelle est celle-ci ? fit le proconsul.

— *Savoir* et *Sagesse.*

Sigorex revenant à Corpact, s'arrêtait à distance par déférence. L'aulercien l'interpella.

— Qu'est-ce ?

— L'escorte est prête et le camp levé, sauf ces tentes...

— Qu'on les plie et partons !



Dans son organisation du départ, Corpact avait eu la coquetterie de faire défiler tout le « corps franc » devant César.

— Ces combattants sont à vous, demanda le proconsul, quand ils eurent passé, dans un ordre et un silence qu'il avait admirés. Combien sont-ils ?

— Nous avions trois mille sept cent cinquante cavaliers et huit cents hommes de pied. Il manque à présent quatorze



(Photo. du Musée de Saint-Germain.) BRION, pinxit.

ATTAQUE DES CIRCONVALLATIONS DE CÉSAR PAR LES ASSIÉGÉS D'ALÉSIA, p. 167.

cent quatre-vingt-treize cavaliers dont soixante-sept blessés.

Le proconsul réfléchissait. Il semblait hésiter à parler.

— Où allez-vous à présent ? dit-il enfin aux trois amis.

— Au Nord, vers Labiénus, pour le seconder.

— Le connaissez-vous ?

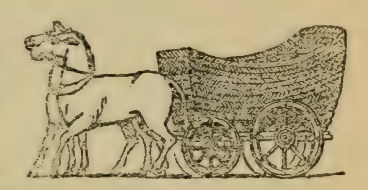
— Pas plus que César. Nous ne l'avons jamais vu. Il nous suffit de savoir qu'il est en danger.

— Qui vous l'a dit ?

— Sa situation ne permet pas d'en douter, puisqu'il ne rejoint pas César, lorsque le proconsul a besoin de lui.

— Pourquoi n'allez-vous pas à César ?

— Plus tard ; quand nous aurons secondé Labiénus et qu'il pourra lui parler de nous.



Benna Gauloise.

Les trois gaulois et le proconsul, suivis des hommes de l'escorte commandée par Tulinax et Collovèze arrivaient à une bifurcation du chemin. L'une de ces bifurcations conduisait vers le camp des Romains, l'autre où le « corps franc » s'était engagé, s'en écartait, au contraire. Corpact s'arrêta, désignant la première voie.

— Voilà ton chemin, dit-il. Adieu.

— Merci, répondit le proconsul, qui s'éloigna suivi de Collovèze et de Tulinax, à la tête des cinquante cavaliers.



Une demi-heure plus tard, Corpact, qui n'avait pas ajouté un mot et dont on respectait le silence en observant fidèlement l'obéissance promise, appela le voué Sigorex, près de ses soldats, vers le milieu de la colonne de marche.

— Sigorex ! Détache du convoi la benna. Fais-y monter Flacius Livius et ses filles et conduis-les au camp romain,

où tu les remettras au premier Centurion que tu rencontreras pour qu'il les conduise à César. Ensuite, fais diligence pour nous rejoindre sur la rive gauche de l'Elaver et n'oublie pas que tu n'as jamais vu César.

— Mais, puisque...

— Silence ! Je te répète que tu n'as jamais vu César ; garde-toi de l'oublier !

Sigorex n'insista plus et s'empressa d'obéir, tandis que Corpact donnait aux autres voués l'ordre d'activer la marche de la colonne.

***

Il y avait une heure que Sigorex s'était éloigné du convoi avec la benna emmenant Flacius Livius et ses filles lorsque Tulinax et Collovèze revinrent avec leurs cinquante cavaliers.

— En vue du camp romain, dit Collovèze, interrogé par l'Aulercien, nous avons été remerciés et congédiés par le proconsul, qui voulait rentrer seul.

Corpact sourit d'un air satisfait, puis il dit sévèrement :

— As-tu donc imaginé que vous accompagniez le proconsul des Romains ? Détrompe-toi ; ce n'était qu'un simple tribun militaire.

— Mais, seigneur, j'ai bien reconnu...

— Je te défends de reconnaître !...

— Ah !

— Et, répète-le : je défends à tous de reconnaître en ce tribun autre chose qu'un simple tribun. Qu'on le sache et que nul ne l'oublie. A part cela, je rends la liberté de parler.

***

Quelque temps après que cet ordre avait été donné, Sigorex revint avec la benna, dans laquelle se trouvait un italien.

— Rends-nous compte de ta mission.

— J'ai fait ce que tu m'as dit, mais, après que j'ai eu conduit Flacius Livius au camp des Romains, ceux-ci m'ont retenu jusqu'au moment où ils m'ont amené celui-ci, en me disant de vous le conduire.

Corpact interrogea l'italien.

— Qui t'envoie ? Que veux-tu ?

— César m'envoie auprès de Labiénus et m'a dit de me joindre à vous parce que vous y alliez aussi.

— Comment César sait-il cela ? Il ne nous connaît pas !

— Je l'ignore.

— Tu n'as pas d'armes, tu n'es pas soldat... qui donc es-tu ? Portes-tu des ordres écrits à Labiénus ?

— Aucun écrit. Je suis poète et je vais amuser Labiénus par mes chants.

Corpact haussa les épaules, mais il reprit doucement :

— Bon !... Tu auras une petite tente, à distance des nôtres. Tu es libre d'aller et venir. On te donnera un cheval si tu le désires. Evite seulement de t'approcher de nous quand nous tiendrons « Conseil ».



XIII

LE SÉRAIL DE CORPACT

Le soir du même jour, le « corps franc » s'arrêta pour camper au bord de l'Elaver et Corpact s'expliqua enfin — au « Conseil » tenu après le repas.

D'emblée il résuma tout en disant :

— Nous avons sauvé le grand proconsul romain. Mais en l'enlevant — et nous ne pouvions faire autrement, — nous avons humilié l'illustre César. Voilà pourquoi il fallait ne pas avoir l'air de le reconnaître et commander le silence à tous.

Vercomir et Ductomar s'étonnaient de cette subtilité. La jeune greco-romaine appuya l'Aulercien.

— Corpact a raison. Et ce qui le prouve c'est que César ne s'est pas nommé. Il a cru, ou bien il a feint de croire qu'il n'était pas reconnu. Et quand Collovèze et Tulinax sont arrivés en vue du camp romain, il les a renvoyés, pour ne pas arriver parmi les siens reconduit par des Gaulois. Enfin, il n'a pas appelé devant lui Sigorex quand il a amené Flacius Livius et ses filles, et ce poète, qu'il nous fait conduire à Labénius, ne nous a pas remerciés de sa part.

— Le proconsul nous a dit merci en nous quittant, observa Ductomar.

— C'est le merci d'un Tribun ; ce n'est pas celui de César, répliqua Delphia.

— Bien, mais, à présent, pourquoi, Corpact, nous conduis-tu si vite vers Labiénus ?

— Parce que, si nous arrivons à temps pour lui être utile, le proconsul pourra nous récompenser de ce service sans avoir l'air d'acquitter la dette de César.

— Et Flacius Livius, pourquoi l'avoir envoyé à César ? demanda le colosse rémois.

— Ne le regrette pas, Vercomir, il nous embarrassait ; ses filles ne nous servaient à rien. Auprès de César, il leur faudra bien raconter qu'ils nous doivent la vie.

« Que dis-tu de ce poète ? ajouta l'Aulercien, s'adressant à la jolie Grecque.

— Je crois que ce doit être un espion.

— Je le crois aussi.

— Mais il peut être chargé de nous recommander à Labiénus.

— Je l'ai supposé comme toi et c'est pourquoi j'ai donné l'ordre de le traiter avec égard.

Poète ou espion, Lucius Gracus, ce romain, d'une extrême jovialité, s'appliquait d'ailleurs à égayer tout le monde et particulièrement les chefs de l'expédition ; il fut vraiment pendant le voyage un si plaisant compagnon qu'il se fit aimer.

*
* *

Le lendemain matin du premier campement où Corpact s'était expliqué, donnant complète satisfaction à ses amis, le « corps franc » rencontra un gros de cavalerie éduenne de 2.000 hommes environ, qui lui fut signalé par les éclaireurs du convoi.

Ces cavaliers, bivouaquant, étaient installés, sans vedettes pour les protéger, à l'ombre de la lisière d'un petit bois, sur la rive gauche de l'Elaver.

Ductomar, mis en goût de batailles par la prouesse de l'avant-veille, proposa de surprendre ce parti de cavaliers ennemis, sans défiance, pour lui dérober ses armes et ses chevaux.

Cette motion fut adoptée.

Le « corps franc », ayant enveloppé en silence les cavaliers éduens, presque tous assis ou couchés à terre, se précipita

sur eux à un moment donné et en mit hors de combat plus de la moitié avant que le reste ait eu le temps de s'enfuir abandonnant armes et bagages.

Ce fut un fort beau butin comprenant les montures, les armes, huit beaux chariots garnis de vivres et près de six cents esclaves, anciens soldats de Germanie et d'Helvétie, auxquels Vercomir eut l'idée d'offrir l'affranchissement, s'ils voulaient combattre sous leurs enseignes. Tous acceptèrent avec enthousiasme et reconnaissance. On s'empressa de les armer et de les équiper en les montant sur une partie des deux mille chevaux conquis, et la colonne, reformée, reprit sa marche accélérée, augmentée de six cents combattants.



Le jour suivant, l'armée indépendante campa au bord du Liger, très au-dessus de Cénabum, et le lendemain sa marche forcée lui permettait d'atteindre la rive gauche de la Sequana (la Seine).

L'ayant un peu plus tard franchie au-dessus de Melodunum (Melun), parce qu'ils avaient appris que Labiénus se trouvait devant Lutèce (Paris), sur la rive droite du fleuve, les trois amis ne tardèrent pas à parvenir à une très courte distance des légions du lieutenant de César.

Là il fallait députer un envoyé au général romain. Sigorex fut désigné par le sort pour cette mission.

Tout naturellement, le poète Lucius Gracus l'accompagna, puisque son but était de se rendre auprès de Labiénus.

Pendant que l'on tenait conseil, en attendant le retour de Sigorex, Delphia surprit ses amis par une réclamation.

— Vous avez combattu à Gergovie, sans me prévenir. C'est une grave infraction à nos accords, puisque l'on ne doit rien faire sans l'avoir décidé en Conseil préalablement.

— C'est juste, mais il faut admettre le cas où les circonstances entraînent à des actes que l'on ne peut prévoir et discuter par avance.

— Je te l'accorde, Corpact. Passe pour Gergovie. Cependant l'exception à cet engagement deviendra forcément la règle si je suis toujours tenue aux campements quand vous serez tous trois à la bataille.

— C'est vrai, petite Delphia, mais c'est inévitable.

— Pourquoi cela, Vercomir ?

— Parce que tu ne peux pas être avec nous dans les combats riposta Ductomar en souriant.

— Je prétends pourtant m'y trouver à l'avenir. Vous avez confié au plus âgé de vos voués, le vieux Lexivor, le commandement de nos deux cents chars de guerre ; or, j'entends désormais lui être adjointe et avoir place sur son char de commandement, où six hommes tiendraient à l'aise.

— Toi ? s'écrièrent les trois amis ensemble.

— Oui, moi, et mes oursons.

— Mais, ils dévoreront Lexivor, tes ours !

Tox et Ma, le fils et la fille de l'ourse formidable tuée par Vercomir, étaient devenus, en effet, des fauves dangereux par leur taille et leur indépendance. Ils n'obéissaient qu'à la jeune fille, pour laquelle ils marquaient un attachement extrême, mais aussi une jalousie souvent importune.

— Tox et Ma, répondit Delphia, n'ont jamais grogné contre Lexivor ; c'est le seul d'entre vous qu'ils aiment. Je suis certaine qu'ils ne lui feront aucun mal.

— Tu ne peux pourtant pas prendre part à des luttes guerrières, reprit Corpact ; ta faiblesse...

— Lexivor est usé par l'âge et vous lui avez pourtant donné le commandement des chars.

— Il suffit qu'il ordonne et son expérience...

— Ma raison, que vous louez toujours, s'ajoutera à son expérience et mes ours nous feront plus redoutables que les meilleurs des autres chars.

Corpact resta court. Les trois amis avaient reconnu à la la jeune fille, depuis longtemps, voix délibérante en leur « Conseil » et voyaient bien qu'elle ne céderait pas à leurs prières s'ils insistaient pour la tenir à l'écart des dangers.

On fit jouer Lexivor, avec les deux ours, pour constater qu'ils ne lui étaient pas hostiles et Delphia eut gain de cause.



Au moment où cette épreuve émouvante s'achevait, Sigorex revint, annonçant que Labiénus attendait les Gaulois.

Peu après, Ductomar, Corpact, Vercomir et Delphia étaient introduits sous la tente de Labiénus, où se trouvaient les principaux chefs de ses quatre légions.

— On m'a rapporté, dit le général romain, que vous avez sauvé à Cenabum le romain Flacius Livius et ses filles ; qu'à Gergovie un tribun du proconsul vous a dû la liberté et la vie, et que vous avez défait deux mille cavaliers Eduens, sur les bords de l'Elaver. On m'a dit que vous venez pour m'offrir votre aide ici. Je connais vos forces et l'excellente ordonnance de vos troupes. Que voulez-vous faire ?

Corpact répondit au nom de ses amis et de Delphia :

— Les confédérés de Vercingétorix t'ont bloqué devant Lutèce, et nous n'avons pu arriver nous-mêmes par devant leurs lignes qu'en nous disant envoyés par le roi des Arvernes pour te combattre.

— Lucius Graccus me l'a dit.

— Nous te débloquerons.

— Vous ne ferez pas avec une demi-légion ce que je ne puis faire avec quatre. Les forces qui nous environnent sont cinq ou six fois supérieures aux nôtres.

— Par où veux-tu passer pour aller rejoindre César ? Nous t'ouvrirons le chemin que tu choisiras.

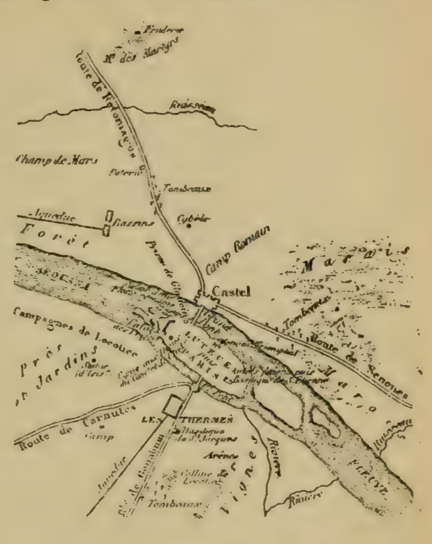
Labiénus sourit de la présomption de ces paroles. Néanmoins, il répondit par bienveillance.

— Si la traversée du fleuve était possible, j'aurais déjà livré bataille contre le vieux Camulogène, qui commande les troupes ennemies, des hauteurs de la rive gauche (mont Sainte-Geneviève) où il s'est retranché ; mais il a coupé les ponts

— Tu ménages tes légions pour les ramener à César, et tu fais ton devoir. Nous, notre résolution, c'est de sacrifier notre armée pour te faire passer, et tu passeras le fleuve.

— Comment ferez-vous ?

— Tu nous donneras les casques de tes soldats ; nous les mettrons pour avoir l'apparence de Romains. Nous remonterons bruyamment le fleuve dans une partie des barques, si nombreuses, que tu possèdes. Nous attaquerons les troupes de Camulogène au-dessus de Lutèce, et en face de Lutèce, pour attirer l'ennemi sur ces deux points. Pendant que nous le retiendrons ainsi, tu descendras à quatre milles romains au-dessous de la ville, et le reste de tes barques, que tu enverras sur ce point, par avance, feront passer tes légions avec nos chars et nos machines de guerre.



Lutèce.

Labiénus comprit aussitôt que ce plan avait de grandes chances de réussir, si les Gaulois, qui le proposaient, consentaient réellement à se sacrifier pour l'exécuter. Afin de les seconder, il ne se contenta point de leur promettre les casques demandés ; il déclara qu'il chargerait une légion entière (6.600 hommes) de soutenir leurs efforts.

* * *

Dès que l'obscurité fut complète, les opérations convenues commencèrent.

Au milieu de la nuit, par bonheur, un violent orage assombrissant le ciel et couvrant en partie le bruit du départ des légions et des barques destinées à leur faire traverser le fleuve à 4 milles au-dessous de la cité, favorisa l'entreprise.

Bien avant le jour, Corpact, Vercomir et Ductomar se trouvaient, avec la légion prêtée par Labiénus, sur la rive gauche de la Seine, et s'efforçaient d'attirer contre eux toute l'armée de Camulogène, tandis que le général romain faisait franchir le fleuve à ses trois légions beaucoup plus bas.

Dévorée d'angoisse et d'impatience, Delphia dut attendre le complet passage de ces trois légions romaines pour franchir l'eau à son tour, avec les chars.

L'orage cessait et l'aube se levait dans un ciel presque pur, lorsque Labiénus, après avoir exhorté ses cohortes à se montrer dignes de César, leur désigna de la plaine (de Grenelle) où elles se trouvaient, les hauteurs de la rive gauche (Mont Sainte-Geneviève) d'où Camulogène commandait le combat.

— C'est là, dit-il, qu'il faut vous élancer pour prendre les confédérés à revers, tandis qu'ils combattent contre les nôtres et le « corps franc » sur la rive du fleuve. Puissions-nous arriver à temps pour sauver ceux qui se dévouent en ce moment à la cause romaine ; leur sacrifice engage l'honneur de Rome à les seconder jusqu'à la mort !

Labiénus voulait placer à la suite de ses légions les chars du « corps franc » et ses machines de guerre. Mais Delphia ne consentit pas à rester derrière les combattants.

— Prends nos machines, si tu veux, dit-elle, mais laisse passer nos chars et leurs combattants. Nous allons jeter ce renfort au secours des nôtres en suivant le cours du fleuve.

— Tu cours à la mort ! lui cria Labiénus, en voyant partir la jeune fille avec Lexivor.

— Les miens n'y sont-ils pas ? lui répliqua Delphia.

***

Corpact et Vercomir, au-dessus de Lutèce — à peu près au point qu'occupe actuellement notre Halle aux vins — soutenaient, avec six des cohortes de Labiénus (3.600 hommes environ), et quinze cents des leurs, le choc d'une fraction de l'armée de Camulogène qui représentait à elle seule plus de dix mille combattants cavaliers et fantassins.

A tour de rôle, le colosse et l'Aulercien, chargeant devant le front des cohortes romaines, balayaient le terrain. Ils passaient au galop, comme des torrents, au travers des confédérés, rangés en lignes vis-à-vis des cohortes, pour les accabler de traits, de javelines et de pierres de frondes, au jet desquels les Romains répondaient de leur mieux.

Quand Vercomir avait passé, laissant toujours derrière lui une longue traînée de morts et de mourants, il se repliait à droite ou à gauche des cohortes romaines, pour se préparer à une nouvelle charge. Corpact, en sens inverse, s'élançait alors pour tailler dans la masse ennemie une coupure semblable, et se replier de même, après cette coupure, pour en préparer une autre.

Et, chaque fois, diminuait le nombre de cavaliers du « corps franc » qu'ils entraînaient derrière eux.

D'autre part, devant Lutèce, à peu près là où se trouve aujourd'hui la partie creuse située entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf, Ductomar et les esclaves de Germanie et d'Helvétie affranchis, que commandait Buborex, tenaient tête, avec un millier de soldats du « corps franc », à des hordes de Bellovaques (Beauvaisiens), de Veliocasses (Vexin) et de Parisiens s'élevant à plus de 15.000 combattants.

Dès le début de l'action, le chevalier et Buborex, avec leurs soldats, s'étaient trouvés séparés de la demi-légion qui devait les soutenir, par une charge de la cavalerie de Camulogène.

De telle sorte qu'ils recevaient, dans ce creux, les assauts ennemis, tandis que leur demi-légion romaine d'appui, arrêtée à peu près au niveau de la place Saint-Michel actuelle, et séparée d'eux par une masse d'infanterie Veliocasse, était moins assaillie, parce qu'elle paraissait moins facile à écraser.

Les Bellovaques et les Parisiens faisaient rage contre cette partie du « corps franc », mais sans parvenir à l'entamer autrement que par ses bords, car, adossée au fleuve, elle formait un bloc très solide se défendant avec toute l'énergie du désespoir.

Des six cents affranchis dirigés par Buborex, il restait à peine deux cents Helvétiens et Germains ; les mille soldats de Ductomar se réduisaient à moins de sept cents et le chevalier, atteint de deux blessures légères, pensait qu'il lui fallait moins s'exposer pour rester vivant, l'un des derniers, afin d'empêcher sa troupe de se rendre, lorsque les deux cents chars de Lexivor-Delphia lui apparurent, dévalant au grandissime galop par la pente que recouvrent aujourd'hui les constructions de Paris, situées entre Saint-Germain-des-Prés, le boulevard Saint-Germain et la rue Dauphine.

En tête de cette dévallée inattendue, amenant six cents des meilleurs archers levés en Biturigie, par le « corps franc », le vieux Lexivor se tenait debout sur son char doré, en arrière de Delphia, également debout, dont les longs et beaux cheveux épars flottaient au vent comme un drapeau.

La jeune Grecque maintenait par les longs poils de leurs têtes Tox et Ma, qui rugissaient, dressés, les pattes antérieures sur les rebords du char, reniflant l'âcre odeur du sang et laissant pendre leurs langues rouges hors de leurs énormes mâchoires. En quelques minutes, cette dévallée de chars fut sur le front des combattants, séparant les Bellovaques et les Parisiens de Ductomar et des siens.

Les archers, ayant sauté à terre, criblaient de traits les confédérés des Arvernes.

Delphia, longuement acclamée, descendit de son char, mais elle ne put empêcher ses ours de s'élancer sur des cadavres de Bellovaques. Ils ne consentirent à revenir auprès d'elle, dans les rangs des guerriers de Ductomar, qu'en emportant deux morts, encore chauds, pour les déchirer.

Grâce à la diversion produite par l'arrivée des chars, la demi-légion séparée du chevalier put faire avec lui sa jonc-

tion, apportant des troupes relativement fraîches et nombreuses.



Delphia, momentanément rassurée sur Ductomar, voulut courir à Corpact et Vercomir.

A l'abri des cohortes romaines, qui prenaient le front du combat, les archers remontèrent dans les chars ; Delphia reprit place à côté de Lexivor avec Tox et Ma, mais cette dernière ne voulut suivre la jeune fille qu'en emportant la tête d'un cadavre de Bellovaque qu'elle avait arrachée du tronc.

La galopade des deux cents chars, traversant comme une trombe l'infanterie Veliocasse, qui se reformait un peu plus haut sur la rive du fleuve, courut au grand galop du côté où Vercomir et Corpact fauchaient, inlassablement, par leurs charges furibondes, les troupes de Camulogène.

Là, encore, les chars firent une diversion précieuse. Mais des hauteurs du mont (Sainte-Geneviève), plusieurs milliers de Parisiens envoyés par Camulogène, se précipitaient au combat. Il ne fallait plus songer qu'à mourir en tuant encore le plus grand nombre d'ennemis possible.

Malgré Corpact et Vercomir, Delphia voulait faire exécuter une charge des chars au milieu de la mêlée, lorsqu'au sommet du mont éclatèrent tout à coup les sons stridents des trompettes romaines, en même temps qu'apparaissaient les enseignes des légions de Labiénus.

En quelques minutes, l'ennemi étant ainsi surpris à revers, la déroute de l'armée confédérée fut complète. Elle tenta de fuir, mais les Romains la cernaient de toutes parts, et le carnage devint terrible.

Affolés, sans organisation de résistance contre cette surprise, Parisiens, Veliocasses et Bellovaques se faisaient massacrer avec une sorte de stupidité aveugle.

Le vieux Camulogène fut tué.

Plus de trente mille confédérés périrent ainsi et quand les trompettes romaines sonnèrent à nouveau pour rallier les légions sur le sommet du mont, sept mille prisonniers demandaient grâce au général romain.

***

La bataille étant finie vers la huitième heure du matin, Labiénus appela auprès de lui les chefs du « corps franc » devant le conseil des généraux et tribuns de ses légions.

Seul Ductomar était blessé au bras gauche et à la tête. Vercomir et Corpact dédaignaient leurs contusions sans gravité. Buborex, Lexivor et Delphia n'avaient pas une égratignure. Mais treize des voués de Ductomar étaient morts et parmi eux Tulinax. De tout le « corps franc », y compris les esclaves, il restait à peine douze cents hommes. Enfin le tiers des chars démolis, ne méritaient guère réparation.

Labiénus, énumérant ces pertes, et rendant un hommage éclatant au dévouement des Gaulois, leur déclara que son conseil et l'ensemble des quatre légions s'accordaient pour leur attribuer le mérite et l'honneur de la victoire.

— Si César veut bien m'en croire, dit-il, le titre d'ami de Rome vous sera décerné. En attendant, les sept mille guerriers faits prisonniers sont les vôtres avec armes et chevaux. L'armée romaine tout entière vous en fait offrande et veut qu'il y soit joint le trésor et les bagages de Camulogène. Ce soir, nous partirons pour gagner Agedincum (Sens) et rejoindre César par la vallée de l'Icauna (l'Yonne). Le proconsul y sera dans deux jours. D'ici là, prenez dans le lot de nos captives toutes celles qui vous conviendront, car les autres seront vendues dès demain sur le marché d'Agedincum.

En achevant ces mots, Labiénus désignait, de la main, une longue théorie de femmes presque nues ou même totalement nues, que des esclaves romains poussaient, enchaînées, fouettant avec de longues lanières de cuir, celles qui débordaient de la bande en essayant d'implorer les vainqueurs.

Ductomar se détourna dédaigneusement de ce troupeau féminin, où l'on voyait pourtant de superbes créatures, parmi lesquelles nombre de femmes et jeunes filles encore parées de colliers, bracelets, bagues, épingles et ceintures révélant, par la richesse de ces parures, l'élévation de leur condition.

Vercomir, moins jaloux que le chevalier d'observer une chasteté à laquelle il avait déjà plus d'une fois renoncé, désigna une admirable Bellovaque rousse, nue, mais ornée de nombreux bijoux précieux.

Une belle fille, très brune, et plus jeune, qui s'était crue désignée par son geste, et qui se détachait de la bande, l'implora d'un coup d'œil désespéré. Celle-là n'était pas moins parée que la rousse, mais elle n'était pas tout à fait nue. Un lambeau de vêtement enveloppant sa taille et ses jambes, ne laissait voir que sa très ferme poitrine de vierge.

Le colosse, par pitié, la désigna encore et s'écarta comme Ductomar.

Corpact, enhardi par cet exemple, s'adjugea sans scrupules, une rousse et une brune, comme Vercomir, en y ajoutant une blonde, et deux véliocasses de teinte intermédiaires toutes cinq également jeunes, belles et parées.

Buborex se contenta d'une seule captive qu'il fit dédaigneusement marcher devant son cheval en quittant Labiénus.



XIV

MŒURS GAULOISES

Quand le défilé du troupeau des captives fut terminé, Corpact, se retourna pour remercier Labiénus. Mais il n'était plus auprès de lui. En revanche, à sa place, le jovial pseudo-poète Lucius Graccus montrait sa mine réjouie :

Prenant l'Aulercien pour le chef des quatre associés du « corps franc » parce qu'il l'avait toujours vu plus loquace que Vercomir et Ductomar, et parce qu'il ne soupçonnerait point le grand ascendant moral que Delphia possédait sur les trois compagnons, il l'aborda familièrement.

— Eh ! bien, dit-il, êtes-vous content de César ?

— De César ? Nous ne le connaissons pas...

— Si vous ne connaissez pas le proconsul, il vous connaît bien, lui, car, il m'avait décrit chacun de vous et jusqu'à ces monstrueuses bêtes féroces qui accompagnent presque sans cesse votre jeune parente.

— Nous ne connaissons pas César, reprit l'Aulercien, mais nous avons eu, à Gergovie, la satisfaction de rendre service à l'un de ses chefs militaires, qui lui a sans doute parlé de nous ?

— Que ce soit par ce chef, ou de toute autre manière, il est certain que notre divin maître était renseigné sur votre immense mérite, puisqu'il m'avait chargé de vous recommander à Labiénus et de lui dire de vous récompenser d'une splendide manière si vous parveniez à faciliter son retour auprès de lui. Or, Labiénus et tous les tribuns militaires



(Photo. Braun et Cie.) Lionel Royer, pinxit.

« ... Vercingétorix jeta son épée, son casque... », p. 175.

ayant déclaré que vous avez sauvé les quatre légions romaines, le butin fait sur l'ennemi vous a été offert presque en totalité; et je vous répète à présent: Etes-vous content de César ?

Corpact se retourna vers ses amis. Voyant qu'ils étaient satisfaits, mais restaient muets pour lui laisser la parole, il répondit :

— César est magnifique en tout. Puisque tu dois retourner auprès de lui avec Labiénus, remercie-le de notre part, mais remercie également ce tribun, dont nous ne connaissons pas le nom, et qui lui a parlé de nous.

— Quelle était sa légion.

— Nous n'en savons rien. Le Proconsul doit bien le savoir, lui.

— Vous n'allez donc pas venir avec nous ?

— Peut-être ! je ne sais; mais en tout cas nous ne tarderons pas à vous rejoindre.

Ductomar et Delphia devinaient le motif de l'hésitation de l'Aulercien, et le chevalier en donna une explication courtoise en disant :

— Notre « corps franc » est à présent trop réduit. Nous voulons le reformer avant de retourner auprès du Proconsul.

— Où trouverez-vous des recrues ? Ce n'est pas dans cette contrée !... et là où se trouve César, moins encore. Il vous faudrait aller jusqu'en Germanie ou en Helvétie.

— Nous en trouverons chez les Rèmes, qui sont restés fidèles à César, observa le colosse.

— Oui, peut-être ?

— C'est là que nous irons d'abord, reprit Corpact. Nous remplacerons aisément les cavaliers et les fantassins qui ont été tués et blessés, mais ce qui nous embarrasse... c'est ce lot de sept mille prisonniers... Nous n'avons que douze cents hommes pour les conduire et les garder.

— Ne vous en inquiétez pas, je vais en parler à Labiénus.

Le pseudo Lug et ses amis acceptèrent aussitôt l'entremise obligeante du poète. Après une nuit d'insomnie et cette

terrible bataille, ils avaient surtout besoin de se laver, de prendre une collation réconfortante et de se reposer pendant quelque temps.

***

Deux heures après le milieu du jour, Lucius Graccus réveilla Corpact pour lui faire connaître les dispositions prises par Labiénus. Le général romain, en vertu de la loi du plus fort, avait simplement réquisitionné toute la population de Lutèce qui travaillait à forger des anneaux pour lier avec des chaînes les sept mille captifs.

Trois mille d'entre eux étaient déjà munis de fers.

Lucius Graccus expliqua qu'en attachant avec des chaînes les prisonniers à des chevaux, il était facile d'en faire conduire cent par dix hommes armés. Or, précisément, cette liaison d'hommes et de chevaux résolvait en même temps le problème de la conduite des montures dont le « corps franc » se trouvait aussi très encombré.

De la défaite des cavaliers Eduens sur le bord de l'Elaver, il restait 1.400 chevaux non montés ; auxquels s'ajoutaient à présent 2.700 bêtes en excellent état provenant des prisonniers ; ce qui donnait une cavalerie totale de 4.100 unités. Le butin offert par Labiénus comprenait en outre : les armes des prisonniers ; trente-cinq chariots de l'armée de Camulogène, bondés d'approvisionnements, et le trésor de ce grand vaincu, d'une valeur égale au double des dépenses faites par le « corps franc » depuis son départ de Cenabum.

— Nous n'avions pas dépensé le quart du trésor du Liger, dit Corpact à ses compagnons, et nous voilà plus riches d'un quart qu'au début de notre entreprise.

***

Le soir tous les prisonniers étaient enchaînés et transportés sur la rive droite de la Sequana. Dans Lutèce, Corpact,

Vercomir et Buborex s'étaient procuré trois petits chariots couverts pour le transport de leurs captives, et la dissimulation décente de leurs familiarités avec ces belles créatures désormais asservies à leurs fantaisies.

On aurait donc pu faire le soir même une première étape vers la capitale du pays des Rèmes, située à près de soixante lieues romaines de Lutèce (environ 130 kilomètres) ; tandis que Labiénus, impatient de rejoindre César, vers l'Icauna (Yonne), levait son camp un peu avant le coucher du soleil. Mais l'Aulercien conseilla de renvoyer le départ au lendemain matin pour reposer leur énorme convoi et ménager Delphia.

En réalité, il avait aussi un autre souci : dans la salle basse d'une maison romaine de l'île, ses cinq belles captives étaient depuis le matin enfermées sous la garde de son écuyer. Elles y gisaient pêle-mêle avec sa part de butin du trésor de Camulogène. Corpact avait hâte de les revoir et de se rendre mieux compte de leurs mérites.



Le lendemain, en dépit de ses comparaisons, l'Aulercien, au lieu d'être fixé et reposé semblait plus fatigué et plus indécis que la veille.

Vercomir paraissait, au contraire, moins alangui que ses très docile captives, la rousse et la brune.

Quant à Buborex, s'il était guilleret et frais, tel un homme bien reposé, son esclave se montrait inquiète et triste, comme si ses appréhensions de la veille n'étaient en rien dissipées.

Cinq jours plus tard, lorsqu'arriva en vue de Durocotorum (Reims), la caravane interminable du « corps franc », Corpact, blême, sur son cheval, dormait en selle. Vercomir annonçait qu'il allait vendre ses captives parce que leurs disputes et leurs jalousies l'importunaient. Buborex regardait presque avec bienveillance son unique esclave, dont la physionomie souriante n'accusait plus de souci.



Dans la capitale rémoise, il y avait grande affluence attirée non seulement des points les plus éloignés du pays des Rèmes mais encore les Etats voisins, parce que la nouvelle de la défaite, si complète, de Camulogène, s'était rapidement propagée et que le commerce des esclaves, très développé dans la Gaule, voyait, dans les sept mille prisonniers amenés à Durocotorum une importante affaire à traiter.

Tant de vaincus mis en vente d'un seul coup, cela devait produire une baisse avantageuse du prix de la marchandise. On avait compté sans la subtilité de Corpact. Après une journée de repos, loin du chariot de son harem, l'Aulercien fit annoncer qu'en raison de la guerre, le bétail humain devenant rare, le prix exigé serait supérieur au prix normal.

Son observation était juste. Et l'affluence des acheteurs aurait suffi, à elle seule, pour produire une hausse du cours. La vente, effectuée en deux jours, donna donc un produit superbe, dont une large part fut livrée aux soldats du « corps franc ».

Par contre, il fallut fournir l'équipement complet des engagés pris au pays Rème et qui accoururent jusque des états voisins de la Germanie. Mais cette obligation se réduisait à rien puisqu'il y avait une énorme cavalerie à monter et des armes à profusion.

Les recrues furent assez vite réunies. Pour se procurer cent vingt chars de guerre munis de faulx mobiles et 160 carrucas supplémentaires, ainsi que pour des approvisionnements en grains et bestiaux, l'armée reformée dut rester davantage. Néanmoins, huit jours après son arrivée, on fixait au lendemain son départ et son effectif complet comprenait : 5.300 cavaliers ; 5.000 fantassins, 250 chars portant, en plus de leurs conducteurs bien armés, 750 archers ; les trente machines de guerre de Vercomir, onagres et balistes, desservies par 300 hommes ; 1.100 esclaves mâles pour les besoins du

service et de l'intendance ; 12.000 têtes de bétail ; 124 grands chariots de transport couverts et une demi-douzaine de petits chariots, très luxueux, dont les chefs et Buborex avaient décidé de faire leur habitat pour la campagne.

Vercomir imitant sagement l'exemple de Buborex avait cédé ses deux trop jalouses captives à deux de ses cousins retrouvés à Durocotorum, et Corpact avait vendu son sérail encombrant, ne gardant que la blonde de ses cinq esclaves. parce que son extrême lascivité lui plaisait mieux que l'insatiable ardeur des quatre autres.



Pour rejoindre le proconsul, que l'on disait alors sur le territoire des Mandubiens (Côte-d'Or), il fallait parcourir près de quatre-vingt-dix lieues gauloises (200 kilomètres) et le « corps franc » avec tout son bagage ne devait pas espérer accomplir ce trajet en moins de dix jours. C'était beaucoup pour l'impatience des vainqueurs de Camulogène.

Buborex, auquel, on avait donné mille cavaliers à commander fut expédié en avant, aux informations, avec Collovèze et cent hommes montés. L'un, le cinquième, l'autre, le sixième jour après leur départ, rejoignirent le convoi entre la Sequana et l'Icauna, non loin d'Agedincum (Sens) apportant de mauvaises nouvelles. Les Eduens dont le « corps franc » se rapprochait en traversant le territoire Senons, s'étaient définitivement ralliés à Vercingétorix. Ils avaient pris et pillé Noviodunum (Nevers) où le proconsul avait rassemblé tous les otages de la Gaule, ses provisions de blé, le trésor, la plus grande partie des bagages des légions et de grandes réserves de chevaux amenés d'Italie et d'Ibérie, ensuite ils avaient brûlé la ville.

L'adhésion des Eduens au parti de la révolte ayant décidé beaucoup de peuples, encore incertains, à suivre leur exemple, tous les confédérés, anciens ou nouveaux, se faisant représenter dans un grand congrès tenu à Bibracte (Autun),

capitale de l'Eduie, par des délégués, ceux-ci s'étaient prononcés en faveur de Vercingétorix pour qu'il soit maintenu généralissime du mouvement de la révolte contre Rome.

Que ce fut par l'intrigue ou par sa popularité devenue grande, malgré des échecs nombreux, le roi des Arvernes représentait, pour la majorité des Gaulois de la Celtique et du Belgium, l'incarnation de l'esprit d'indépendance des Gaules.

— Les Eduens, ajouta Collovèze, qui rapportait ces nouvelles de l'Ouest, sont très mortifiés du vote de Bibracte et déçus dans leurs espérances. Ils comptaient être chargés de la direction de la guerre et en récolter le profit en établissant leur pouvoir sur les trois Gaules ; tandis que Vercingétorix reste ainsi le souverain désigné d'avance, s'il triomphe.

— Rien ne montre mieux que ces compétitions, observa Delphia, les véritables motifs de cette révolte. J'avais entendu dire à Dioviste que les partisans de l'indépendance gauloise étaient des aveugles ou des ambitieux ; et j'en doutais parce que Dioviste est Druide ; c'est-à-dire trompeur comme tous les Druides ; mais, en disant cela, il ne mentait pas.

— Tout le monde n'est-il pas ambitieux ? dit philosophiquement Corpact. Je ne crois pas César désintéressé dans cette guerre. Et nous-mêmes...

— Sans doute, répondit la jolie Greco-Romaine, Dioviste disait aussi que César paye ses dettes d'Italie et ses partisans à Rome avec les sommes considérables qu'il tire des trois Gaules. Mais il ajoutait que l'administration romaine a pour les peuples gaulois des avantages bien supérieurs à l'importance des contributions qu'elle prélève.

— Lesquels ? demanda Corpact.

— Je ne sais pas.

Vercomir fit une observation fort judicieuse. Son cerveau fonctionnait avec beaucoup de lenteur, sauf pour les conceptions d'actes matériels physiques, mais la logique, le bon sens, dictaient toujours ses réflexions.

— Mon pays n'est calme et prospère que depuis l'avène-

ment de la domination romaine. Vous avez vu combien le commerce, l'industrie, le luxe, le bien-être et la satisfaction générale sont développés chez nous ; mes compatriotes les Rèmes sont très heureux..

— C'est vrai !

— Eh ! bien Ductomar, je me rappelle avoir vu quand j'étais adolescent et quand j'étais petit, le pays des Rèmes plus agité, plus pauvre, plus dépourvu de tout que l'Aulercie.

— Vous me rappelez une des choses que Dioviste disait pour expliquer les avantages de la domination romaine ; je l'avais oublié. Il disait qu'il est impossible d'améliorer l'état des peuplades gauloises parce qu'elles sont toujours en guerre les unes contre les autres et que dans un même *pagi* (circonscription d'Etat) les *oppida* (villes et cités fortifiées), les *vici* (villages) et jusqu'aux *œdificia* (châteaux-fermes, villas gauloises, maisons de ville ou de campagne), se font une guerre continuelle.

— La ruine de notre famille, murmura Ductomar, vient, en effet, de ces divisions-là !

— Bon ! conclut Corpact, cela me fait plaisir, car nous ralliant au Proconsul nous avons embrassé le parti le plus favorable à la Gaule et aux Gaulois.



Malheureusement, les nouvelles rapportées du Sud par Buborex étaient encore plus mauvaises que celles de Collovèze pour le grand conquérant romain. La révolte gauloise menaçait de s'étendre à toutes les peuplades de la Celtique et particulièrement à celles qui enveloppaient la *Province romaine*. Les Allobroges (Dauphiné) eux-mêmes, jusqu'alors si fidèles à la civilisation romaine, s'agitaient.

Sur les limites Ouest de la Province, les incursions des confédérés de Vercingétorix se trouvaient difficilement repoussées, et l'on disait que César, reculant devant les forces réunies du tyran de Gergovie, allait s'efforcer d'opérer une re-

traite prompte par le pays des Séquanes (Bourgogne et Bresse) pour atteindre le pays des Allobroges avant qu'il n'ait adhéré à la révolte. En cette occurrence, disposant de contingents abondants, et particulièrement d'une cavalerie nombreuse, le roi des Arvernes voulait en finir brusquement avec le Proconsul en l'arrêtant dans sa retraite et en l'écrasant avant qu'il n'eût réussi à traverser le pays des Sequans pour rejoindre la Province romaine.



Les chefs du « corps franc » s'alarmèrent. Ils craignirent de ne pouvoir se joindre à César avant l'attaque dont il était menacé et décidèrent de diviser le bloc du convoi, pour accélérer en partie sa marche. Déjà, depuis leur départ du pays des Rèmes, employant avec succès la tactique adoptée pour arriver à Labiénus, ils se disaient confédérés de Vercingétorix et nul n'en doutait parce qu'ils étaient Gaulois.

Ils abandonnèrent donc le convoi, le trésor du Liger, augmenté de celui de Camulogène, et les machines de guerre, à la garde de Lexivor, de Delphia et de Collovèze avec sept voués et trois mille combattants fantassins, pour se porter avec les chars et presque toute la cavalerie, à marches forcées, vers le point où le Proconsul était signalé.

Deux jours après, ils arrivèrent en pays Mandubien, au Nord du massif montagneux des Eduens (entre Semur et Dijon) et, remontant le cours d'une rivière tributaire de l'Icauna (l'Armançon), ils atteignirent un corps de troupes romaines de deux légions qui les reconnut immédiatement, car ils avaient combattu près de ces légions à Lutèce. Labiénus n'était pas loin de là ; Ductomar, Corpact et Vercomir coururent au général romain.

— Nous redoutions d'arriver trop tard.

— Il n'est jamais trop tard pour seconder Rome. Toutefois, pour prendre part à la bataille que nous a livrée Vercingétorix, il vous aurait fallu arriver hier.

— Il y a eu bataille hier ?

— Oui. Le roi des Arvernes et ses alliés avaient juré, ainsi que tous leurs combattants, de ne pas remettre les pieds dans leurs demeures avant d'avoir traversé deux fois nos légions en déroute !... Et ce sont eux qui fuient à présent.

— Vous les avez battus ?

— César les a défaits complètement à sept milles d'ici.

— Nous sommes donc très près du Proconsul ?

— Non, il poursuit Vercingétorix, qui se réfugie vers Alésia, pour le cerner dans cet oppidum, s'il a l'imprudence de s'y retrancher. Vous avez reformé votre « corps franc » ?

— Nous avons à présent plus de dix mille hommes et deux cent cinquante chars de guerre avec sept cent cinquante archers. Mais nous avons laissé trois mille fantassins en arrière avec nos bagages au delà d'Agedincum. Nous allons les conduire au Proconsul ?

— Tous vos combattants sont Rèmes ?

— Non, moitié seulement ; les autres sont des Germains, Bructériens, Sicambres, Usipiens, Suèves et Tulinges...

— Excellentes troupes.

— Nous allons les faire presser d'accourir.

— Ralliez plutôt vos bagages, qui sont en danger dans ce pays Eduen. Pour Alésia, rien ne presse. C'est une ville imprenable. Il faudra la réduire par la famine si elle ne se rend pas, et vous avez le temps de songer à votre convoi !

— Retournons donc en arrière ! dit Corpact qui ne s'était pas séparé du trésor de guerre sans un grand regret.



XV

LA PRISE D'ALÉSIA

Vercingétorix se réfugia dans l'oppidum d'Alésia, ainsi que le grand proconsul romain l'espérait.

Le « corps franc » amené en parfait état, ses chefs le mirent à la disposition de César, par l'entremise de Labiénus, car, l'illustre conquérant ne daignait pas les appeler devant lui.

Il semblait même éviter avec soin de les rencontrer quand par hasard ses allées et venues le rapprochaient du lieu désigné pour leur campement. Très fiers, les Gaulois ne faisaient, du reste, aucun effort pour se trouver sur son chemin.

Quand il virent la forteresse investie, Vercomir et ses amis comprirent mieux ce que leur avait dit Labiénus au sujet de la difficulté de prendre cet oppidum (ville fortifiée) autrement que par la famine, car il était surélevé de toutes parts et les ouvrages d'approche en eussent été rendus trop difficiles par les assiégés.

Le roi des Arvernes y possédait, en effet, un nombre énorme de combattants.

Dès le premier jour, César fit commencer un système de défense formidable contre ses adversaires, pour s'opposer à toute tentative d'évasion de leur part, et quand le « corps franc » arriva, le colosse, grand amateur d'inventions de guerre, eut lieu de s'extasier devant les travaux qui s'exécutaient sous ses yeux.

Ce système d'investissement comprenait trois fossés pro-

fonds et successifs, entre lesquels s'étendaient de grands espaces semés, d'abord : de crocs de fer pointus, solidement fixés dans le terrain, à des distances si rapprochées qu'il était impossible de franchir ce premier espace soit à pied, soit monté, sans finir par empaler le pied du fantassin ou le sabot du cheval sur ces crocs, nommés *stimuli* (éperons).

En arrière des *stimuli*, s'étendaient huit rangées de grands trous creusés en quinconce dans le terrain et presque contigus.. Au centre de ces trous côniques, ou chausse-trapes (*Scrobas*) se dressaient des épieus pointus, sur lesquels fantassins, chevaux ou cavaliers ne pouvaient manquer de s'éventrer en tombant, s'ils posaient le pied au bord des trous, dissimulés par des branchages.

En arrière de ces *scrobas*, ou chausse-trapes, s'étendaient encore cinq rangées d'arbres, ou de fortes branches, dont les ramures, taillées en pointes et durcies au feu, se trouvaient dirigées dans le sens des assaillants, et reliées entre elles en même temps que solidement fixés dans le sol ; de telle sorte qu'il était impossible de les en arracher.

Cette haie (*Cippi*), impénétrable, précédait le deuxième fossé profond et plein d'eau. Et ce fossé s'étendait lui-même devant un troisième fossé taillé en biseau, dans lequel il était impossible à plus d'un homme de se tenir debout.

Le *chemin de défense*, large et très haut barrage, hérissé de pieus pointus, surmonté de palissades crénelées, et dominé de place en place, par de hautes tours contenant une foule d'engins propres à lancer des projectiles, constituait le retranchement d'investissement des Romains.

Vercomir restait muet d'admiration devant ces prodigieux travaux exécutés avec une promptitude inconcevable par tous les légionnaires.

Au début du travail, l'armée investie avait tenté des sorties. Elle avait voulu s'opposer à ce formidable barrage, qui l'effrayait à juste titre.

Alors César, faisant donner toutes ses légions, réussit à repousser l'assiégé si près de ses remparts qu'il n'essaya plus de

s'opposer aux circonvallations. Les investis abandonnèrent les ouvrages avancés créés au bas du Mont d'Alésia pour se confiner derrière les remparts de l'oppidum. Toutefois, avant l'achèvement du réseau de défenses, Vercingétorix put réussir à faire sortir des lignes d'investissement son corps de cavalerie, en le chargeant de se répandre dans toute la Gaule pour y appeler au secours d'Alésia des contingents énormes.

En prévision de la venue de cette armée de secours, qui aurait pu dépasser trois cent mille hommes, le Proconsul n'hésita pas à faire exécuter, de l'autre côté du *chemin de défense* de ses troupes, les mêmes travaux qu'on avait établis à l'encontre des assiégés.



— Il est évident, dit Corpact, que César veut à *tout prix* étouffer dans ce nid d'aigle le créateur de la révolte gauloise, parce qu'il est l'âme de cette révolte.

— Assurément, le Proconsul a compris, observa Delphia que, sans l'ambition opiniâtre du roi des Arvernes et ses menées politiques intéressées, jamais la Gaule ne se serait soulevée contre un gouvernement dont elle a le plus grand besoin.

— Vercingétorix affamait César devant Avaricum, reprit Vercomir ; à présent, c'est lui qui se trouve affamé dans Alésia.

— Je crois bien ! s'écria Ductomar, la population et les troupes, malgré le rationnement, sont dans une telle extrémité, que l'Arverne Critognat proposait hier au « Conseil de défense de l'oppidum » *de manger* « *les bouches inutiles* ».

— Comment le sait-on ? demanda le colosse.

— Par plusieurs de ces malheureux que les assiégés rejettent chaque jour hors de la forteresse et que nous ne pouvons recueillir, puisque nous sommes nous-mêmes rationnés.

Onze d'entre eux, ce matin, venaient pour se faire tuer sur nos lignes. C'est d'eux que l'on tient le rapport de l'abominable proposition de Critognat.

***

Cependant, l'armée de secours implorée par le roi des Arvernes, s'étant constituée, se montra un jour en vue des ouvrages romains. Après avoir formé son camp, elle parut vouloir engager un combat décisif. Le Proconsul fit sortir sa cavalerie et donna, par Labiénus, aux chefs du « corps franc », les instructions qu'ils devaient suivre pour coopérer aux mouvements des légionnaires.

Commencée au milieu du jour, l'action ne prit fin qu'à la nuit, grâce à une impétueuse intervention de la cavalerie dirigée par Ductomar et Buborex, où les rémois du « corps franc » firent merveille. Les confédérés, culbutés, s'enfuirent, poursuivis jusqu'à leur camp, tandis que les assiégés, qui avaient tenté une sortie, durent rentrer dans l'oppidum.

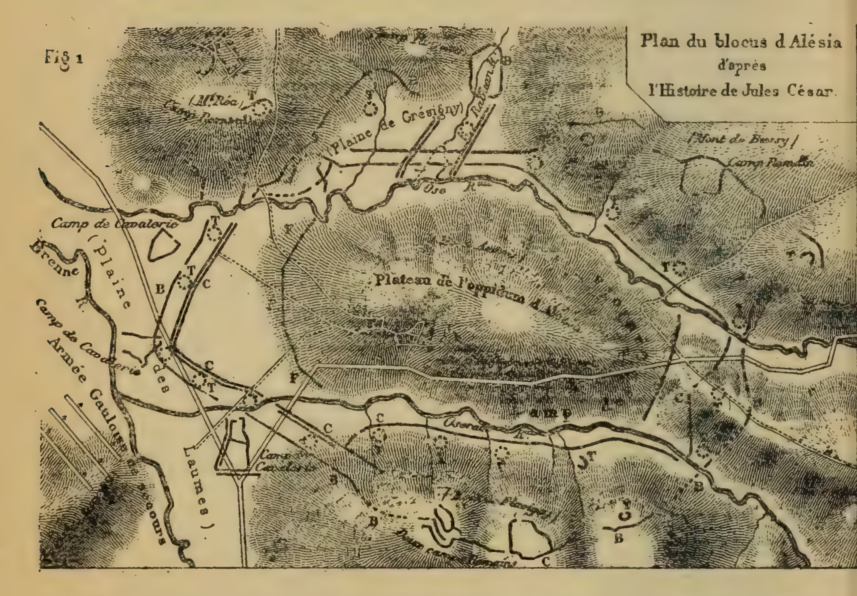


Le surlendemain, au milieu de la nuit, l'armée de secours, munie d'échelles et de claies fabriquées en hâte, tenta un assaut des ouvrages de César ; en même temps que les assiégés, avertis par les cris de ces assaillants, tentaient, de leur côté, une nouvelle sortie et une attaque des circonvallations.

En cette circonstance, Vercomir put constater que si l'illustre romain avait multiplié les ouvrages de circonvallation il ne fallait rien moins que tant d'obstacles accumulés des deux côtés pour ralentir les assauts des assiégés d'une part et de l'armée de secours d'autre part, afin de permettre aux soldats romains, en nombre relativement trop minime, de résister aux multitudes des investis et de ceux que les Etats gaulois confédérés amenaient à leur aide.

En accumulant sur le sol des claies d'osier ou de branchages qu'ils avaient assemblées, les fantassins arrivaient à franchir les *stimuli* et les *scrobas*. A coups de hache, sous les traits et les projectiles des Romains, ils attaquaient alors la *Cippi* (haie) ; puis, ils lançaient, au delà, des poutres en travers des fossés, pour les traverser en recouvrant ces poutres avec de nouvelles claies qui formaient comme un plancher de pont.

En cette occurrence, ce furent Corpact, avec les archers, et Vercomir avec les machines de guerre du « corps franc » qui se distinguèrent tout particulièrement aux postes qui leur avaient été assignés par Labiénus. Néanmoins, ils ne furent pas plus remerciés, ni félicités, que Ductomar et Buborex, aussi méritants, pour la victoire des jours précédents.



— Décidément, dit un soir Corpact à ses amis, je ne m'étais pas trompé en soupçonnant le Proconsul d'être jaloux de nous et de notre armée.

L'Aulercien était alors, avec Ductomar, Vercomir et la jeune Greco-Romaine sur la première plate-forme d'une des tours de la circonvallation, que l'on avait dégarnie de troupes et d'engins de guerre, parce que l'on reconnaissait qu'elle se trouvait en dehors des atteintes des assiégés et de l'armée de secours. Elle servait parfois de poste de veille ;

mais, ce soir-là, aucune vedette ne l'occupait, et le chemin de défense lui-même était désert autour de cette tour.

— Tu crois César jaloux de nous ?

— Oui, Delphia. S'il n'était pas jaloux, il ne manquerait pas de nous adresser des éloges pour nous encourager à lui continuer notre appui. Il nous fuit, au contraire, et je pense que son orgueil, froissé depuis que nous l'avons sauvé à Gergovie, est encore plus vivement atteint depuis que nous l'avons ici, à deux reprises, si heureusement secondé.

— Mais, pourtant, c'est sur ses ordres que nous avons combattu la cavalerie et les fantassins ennemis, Buborex et moi. Nous avons exécuté des actions qu'il nous commandait par l'intermédiaire de Labiénus, et la part principale, directrice, dans l'honneur de la victoire, lui revient ainsi. Il t'a fait commander la défense des ciconvallations...

— N'importe! notre mérite l'humilie.

— Je crois plutôt, moi, reprit Delphia, qu'il attend de nous une intervention encore meilleure... Si nous pouvons accomplir à ce siège, de notre propre mouvement, quelque chose donnant au Proconsul un grand avantage, nous verrons alors son attitude meilleure à notre égard. Sachons faire acte d'initiative.

« Si, après, l'attitude de César devient pire, je me rangerai à l'avis de Corpact.

« Mais d'ici là je ne veux me souvenir que des généreux présents que le Proconsul nous faisait offrir à Lutèce par Lubiénus.

« N'oublions pas que ces présents lui avaient été dictés par Lucien Graccus de la part de César.

— Tu possèdes la science des Druides, petite Delphia et je respecte ce que tu sais. Mais, ici, la science n'a rien à voir, c'est l'expérience des hommes qui me fait craindre l'orgueil et la jalousie de César. Toi, tu es trop jeune pour...

L'Aulercien s'arrêta soudain ; il venait d'entrevoir, dans l'ombre, sur le chemin de défense, au-dessous d'eux, la silhouette de deux hommes qui s'éloignaient.

« Je n'ai pas entendu venir ces deux ombres... il me semble, dit-il, qu'elles sortent d'au-dessous de la plate-forme... en ce cas elles ont dû entendre ce que nous disions ?... Il ne faudrait jamais parler, comme nous venons de le faire, en dehors de notre camp, où nous ne risquons pas d'être entendus par des indiscrets.

— Pourquoi s'alarmer de quelques soldats romains qui ne comprennent probablement pas notre langue ?...

— Non, Ductomar, nous verrions briller leurs casques ou leurs cuirasses... nous aurions entendu un cliquetis d'armes... et regarde... les vois-tu à présent près de ce feu, là-bas... on dirait Lucius Graccus avec sa tunique bleue...

Or, aux lueurs du foyer, ce n'était pas seulement la tunique bleue du poète qui devenait distincte.

— Le manteau rouge brodé d'or de César ! s'écria Vercomir.

C'était, en effet, le Proconsul qu'accompagnait Graccus.

— Tant pis ! murmura Ductomar, il saura ce que nous pensons et cela vaut peut-être mieux.



Peu après cet incident, l'armée de secours, lançant chaque jour des éclaireurs autour des circonvallations romaines, crut avoir découvert un point faible situé au Nord, dans une partie assez escarpée, où les lieutenants de César, C. Autistius, R. et C. Caninius Rebilus commandaient deux légions.

Les confédérés décidèrent de tenter un dernier effort de ce côté, et réunirent soixante mille de leurs meilleurs combattants pour attaquer ce point, en plaçant cette armée sous la direction de leur chef le plus habile, l'Arverne Vergasillaune, parent de Vercingétorix.

Partant de nuit, pour ne pas être vus, et faisant un grand détour pour surprendre Autistius et Rebilus par derrière. Vergasillaune arriva au matin derrière les deux légions de ces lieutenants romains. Il laissa reposer ses troupes toute la matinée ; puis, vers midi, donna le signal du combat.



(*Photo. Neurdein frères.*) Albert Charpentier, pinxit.

« ... Vercingétorix, chargé de chaines fut envoyé à Rome... », p. 186.

Du plateau de l'oppidum d'Alésia, voyant bien les moindres détails de cette suprême attaque, Vercingétorix ne manqua pas de contribuer à l'offensive en lançant contre les circonvallations, de ce côté, presque toutes les troupes assiégées, munies de claies, de fascines, pour combler les fossés, de faulx pour abattre et arracher les palissades romaines, et d'échelles pour escalader la muraille du chemin de défense.

Surpris par cette double attaque, le Proconsul envoya au combat toutes les cohortes dont il pouvait dégarnir le chemin de défense.

Lui-même y courut, voulant seconder ses chefs, vêtu du costume écarlate, bordé d'or, qu'il portait plus particulièrement les jours de grandes batailles, pour se mieux signaler à ses troupes et les exciter par sa présence aux endroits et aux moments où il fallait déployer le plus de courage.



De leur camp, où ils avaient été laissés sans instructions, soit parce que cette attaque n'avait pas été prévue, soit parce que le Proconsul se réservait de les employer plus tard, Ductomar, Corpact et Vercomir assistaient, en grand émoi, aux assauts des assiégés et à ceux de l'armée de secours, contre lesquels César et ses légions opposaient une résistance admirable mais presque désespérée.

— N'est-ce pas à présent le moment, leur dit Delphia, d'avoir une initiative comme celle dont nous parlions l'autre soir ? Nous n'avons aucun ordre. Le Proconsul nous a peut-être oubliés. Toutes nos forces sont réunies dans le camp... Ne pourrions-nous pas essayer de faire une diversion comme celle qu'accomplit Labiénus à Lutèce, en surprenant Camulogène par derrière le Mont (Sainte-Geneviève) tandis qu'il nous faisait accabler par ses soldats sur la rive gauche de la Sequana ?

— J'y pensais ! s'écria Corpact.

— Contournons les confédérés par l'Ouest, dit Ductomar,

c'est un peu plus long, mais nous forcerons la marche et ce détour nous dérobera complètement à la vue de tous.



Le « corps franc » n'avait pas ses machines de guerre, elles étaient immobilisées dans les tours, mais il avait ses chars, que Delphia voulut conduire, avec Lexivor, au combat. Une partie des fantassins se tassa dans ces chars, en plus des archers, et l'autre se mit en croupe des cavaliers les mieux montés pour que la marche fût plus rapide.

Le détour du « corps franc » s'exécuta inaperçu. Puis, soudain, derrière les hordes de soldats fatigués, que Vergasillaune renvoyait en arrière, pour les reposer, pendant qu'il les remplaçait par des troupes fraîches, ce fut la ruée de toute la cavalerie de l'armée libre, conduite par Ductomar et Vercomir, tandis que Corpact et Buborex ayant escaladé promptement des sommités voisines, avec les archers des chars, dirigeaient les nuées de leurs traits sur les côtés des masses que le chevalier et le colosse balayaient de front.

Cette attaque, exceptionnellement, s'était faite en silence, les mugissements des carnyx (*trompettes gauloises*) n'étant pas de circonstance. Il fallait, en effet, que les confédérés se crussent attaqués non par des Gaulois, mais par des Romains. Le « corps franc » se contenta donc de pousser les cris d'attaque des troupes de César. Mais les hurlements d'épouvante et d'appel des confédérés, pris par derrière, remplacèrent avantageusement les trompettes romaines.

Corpact avait prévu que la panique de cette attaque inciterait les troupes de Vergasillaune à fuir dans une vallée conduisant par l'Ouest à leur camp. Or, pour accentuer, en ce cas, la déroute, les chars avaient été rassemblés sur l'un des côtés de cette vallée, derrière un rideau d'arbres. Quand, la fuite prévue s'étant produite, il y eut un nombre suffisant de confédérés descendus des collines dans la vallée, Lexivor et Delphia, déployant les chars en une charge qui prenait

la forme d'un A, lancèrent ces engins, garnis de faulx, qui pénétrèrent, comme un coin, dans la masse des fuyards et la traversèrent d'un seul élan.

De l'autre côté de leur trouée, s'étant reformés dans le même ordre, en sens inverse, ils revinrent sur les masses en déroute. Six fois, cette manœuvre meurtrière se renouvela, jonchant le sol de la vallée de morts et de mourants.



Au ralentissement des assauts de secours, au désarroi, aux cris, puis à la déroute des Gaulois, les Romains comprirent que l'ennemi était attaqué par derrière. César lança aussitôt sa cavalerie sur le flanc de l'armée de Vergasillaune et toute cette armée, démoralisée, lâcha pied.

Sédulius, prince et général des contingents Lémovices fut tué par la cavalerie romaine, qui s'empara, en outre, de Vergasillaune et de 41 enseignes. De son côté, le « corps franc » en avait arraché trente-trois aux hordes confédérées.



Des hauteurs d'Alésia, où il assistait à ce désastre, Vercingétorix dut commander la retraite des troupes qu'il avait fait sortir de l'oppidum pour seconder l'armée de secours.

Au camp de cette armée, le reste des confédérés, qui ne faisaient point partie de l'armée de Vergasillaune, jugea la partie perdue et se retira, poursuivi jusqu'au milieu de la nuit par la cavalerie romaine qui en fit grand carnage.



Le lendemain matin, des parlementaires envoyés d'Alésia au Proconsul, lui annoncèrent que le « Conseil » renonçait à prolonger la défense et se rendait à sa discrétion.

— Envoyez-moi vos armes et vos chefs, répondit César, qui se porta en avant des circonvallations, avec ses deux meilleures légions, pour y recevoir la soumission de l'ennemi

XVI

VERCINGÉTORIX

Delphia, Lexivor et Buborex coururent vers le tertre sur lequel s'était placé le Proconsul environné de ses lieutenants, de ses tribuns militaires et des principaux chefs de ses cohortes, pour y recevoir le fameux vaincu d'Alésia.

Mais ce n'était pas pour assister à la soumission du roi des Arvernes, c'était pour interroger César sur un fait inimaginable : depuis la veille au soir, Ductomar, Vercomir et Corpact avaient disparu.

A la tombée de la nuit, tandis qu'ils revenaient au camp du « corps franc », après avoir rallié ce qui restait de leurs troupes, un Centurion, envoyé par le Proconsul les avait invités à se rendre, sans délai, auprès de César. Delphia voulait les accompagner, mais le Centurion avait ordre de conduire à l'illustre romain les trois Gaulois seuls.

— Compte sur nous, petite Delphia ; nous saurons dire à César ce qu'il te doit, fit Vercomir, certain d'avance que le Proconsul les appelait pour les remercier après la bataille, comme Labiénus, à Lutèce, les avait solennellement remerciés.

Jusqu'au milieu de la nuit, les trois Gaulois ne revenant pas, la jolie Greco-Romaine crut que César les retenait pour leur faire fête en une réunion de chefs, où sa condition de jeune fille ne lui permettait pas d'être.

Mais, après minuit, s'inquiétant, elle envoya Buborex s'informer. Et Buborex revint, apportant une nouvelle stupé-

fiante. Les trois chefs Gaulois avaient été tour à tour saisis, faits prisonniers, conduits... l'on ne savait où.

— Un esclave, séduit par mes offres d'argent, m'a dit avoir vu Corpact et Ductomar, désarmés par des soldats de César, qui les ont emmenés. Sur Vercomir, un rétiaire a jeté un filet qui le paralysa et quatre hommes l'ont emporté.

Delphia, malgré la nuit, s'était immédiatement dirigée vers le camp du Proconsul, mais il ne s'y trouvait pas. Jusqu'au jour, elle le chercha vainement tout autour d'Alésia. A présent, elle le voyait enfin ; mais il était impossible de l'approcher. Il fallait attendre l'arrivée des chefs arvernes. On permettait d'ailleurs à la jeune fille et à ses deux compagnons de se placer en un endroit d'où ils voyaient fort bien le Proconsul entouré de ses tribuns. Ils espéraient parvenir plus tard à l'aborder, lorsqu'il quitterait ce tertre, après la reddition des assiégés.



César n'attendit pas longtemps. De l'oppidum, un cavalier dévalait sur la pente du mont par des sentiers en lacets.

Bientôt il fut distinct, et tout le monde reconnut le roi des Arvernes.

Vercingétorix vint au grand galop, jusqu'auprès du tertre qu'occupait le Proconsul. Il jeta son épée, son casque, sa hache d'armes, devant l'illustre conquérant romain, mit pied à terre et s'avança en disant :

— César, le « Conseil des confédérés Gaulois » a décidé de cesser la lutte ; il s'en remet à ta générosité pour épargner l'oppidum, sa population, ses défenseurs... et me voici.

— Ma générosité ? En est-il un qui puisse y faire appel moins que toi ? N'es-tu pas le dernier de ceux que la Gaule aurait dû choisir pour implorer ma clémence ?

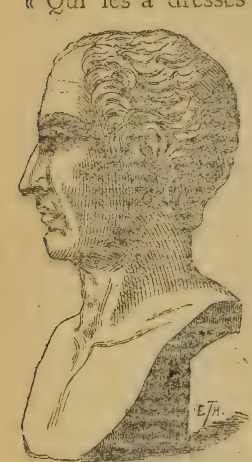
— Je n'ai pas réclamé ce triste privilège et tu sais que tout prince d'entre nous, élu par le peuple, qu'il l'ait ou non voulu, n'est pas le maître de ceux qu'il dirige.

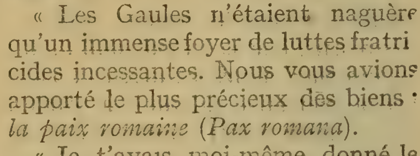
— Prétends-tu dire, ainsi, que l'on t'a fait violence en relevant pour t'y placer le trône de Luern et de Bituit ?

— Les Etats Gaulois confédérés ont voulu reconquérir leur ancienne indépendance.

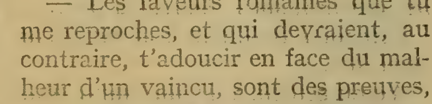
— Et qui les a confédérés ces Etats, si ce n'est toi ?

« Qui les a dressés contre leur bienfaitrice : Rome, dont ils n'avaient reçu que des lois tutélaires ?


C. Julius César.


« Les Gaules n'étaient naguère qu'un immense foyer de luttes fratricides incessantes. Nous vous avions apporté le plus précieux des biens : *la paix romaine* (*Pax romana*).

« Je t'avais, moi-même, donné le titre d'ami ! Tu jouissais de la qualité tant recherchée de « citoyen romain ». Dans quelle noirceur secrète de ton âme as-tu trouvé la perfidie de te faire traître à l'amitié de César et meurtrier des tiens ?


— Les faveurs romaines que tu me reproches, et qui devraient, au contraire, t'adoucir en face du malheur d'un vaincu, sont des preuves, ainsi que les grands biens que je possédais, du désintéressement dont je fus toujours animé.

— Imposture ! Tu mens ! Mais c'est en vain que tu essayerais de nier la responsabilité de la révolte ; l'évidence de ta folle ambition personnelle t'écrase. Tu voulus te faire roi des trois Gaules, non pour les affranchir d'un apaisement qui leur est salutaire, mais pour les exploiter au profit de ton orgueil et de ton despotisme barbare. J'en ai les preuves et je les produirai !

— César épuise sur moi ta rancune et ménage les vaincus.

— Qu'ils se livrent d'abord, avec leurs armes. Pourquoi ne sont-ils pas venus déjà puisque j'en ai donné l'ordre ?

— Regarde, Proconsul, voilà leur pitoyable cortège qui descend de l'oppidum. »

Le général romain tourna les yeux du côté de la forteresse, d'où commençait, en effet, à sortir une longue file d'assiégés précédés par les chefs, membres du Conseil de l'oppidum.

A ses pieds, les soldats romains, qui s'étaient saisis de Vercingétorix, le chargeaient de chaînes.

* * *

Delphia, Lexivor et Buborex durent encore assister à la soumission des défenseurs de la cité, sur le sort desquels le Proconsul ajourna sa décision.

Voyant, ensuite, le général romain se lever, Delphia s'élança.

Nul ne s'opposait au passage de la frêle Græco-Romaine, que ses compagnons n'osaient suivre. Elle allait aborder le Proconsul lorsqu'il l'arrêta d'un geste impérial, en disant :

— Tu veux me parler ? Rentre à ton camp. Dans deux heures, j'irai t'y retrouver. A présent je ne pourrais pas t'entendre.



XVII

DEVANT CÉSAR

Pour abriter Delphia dans le camp du « corps franc » ses trois compagnons avaient eu, au début du siège, le loisir de lui faire construire une bonne hutte comprenant une pièce éclairée par deux fenêtres et une annexe dans laquelle se tenaient les deux ours Tox et Ma.

Autour de cette hutte, presque circulaire, un petit chemin tournait cerclé d'un fossé plein d'eau que traversait en face de la porte, un léger pont de planches.

Deux heures après le rendez-vous donné, le Proconsul arriva. Il n'était accompagné que de deux Centurions.

Sur son passage, le « corps franc » l'acclamait et ces ovations ne lui étaient pas désagréables puisqu'il y répondait en saluant de la main.

Delphia, que le bruit attirait sur le seuil de sa hutte, salua le général dès qu'elle l'aperçut.

— Attendez-moi dans le camp, dit César aux Centurions, avant d'arriver à la passerelle où il s'engagea.

— Seigneur, dit Delphia, pliant un genou jusqu'à terre, merci d'avoir daigné venir jusqu'à moi.

— Relève-toi, Delphia.

— Tu sais mon nom ?

— Ici toutes mes légions le connaissent.

Le Proconsul relevait la jeune fille et l'embrassait affectueusement sur le front.

Delphia, rassurée par cet abord si bienveillant du Proconsul, lui avança un siège.

— Non, reprit César, en la poussant doucement vers ce tabouret, assieds-toi. Je préfère aller et venir, car je suis agité de fièvre.

« Tu voulais me parler : je sais ce que tu veux me demander et je te répondrai, mais dis-moi d'abord quelle est ton origine. N'es-tu pas Romaine ?

— Je suis fille d'une Massiliote et d'un Romain que tu connais peut-être, car c'était un tribun de ta cinquième légion.

— Son nom ?

— Sexius Comus Procillus.

— Je le connais.

— Ah ! Vit-il encore ?

— Oui.

— Oh ! César, merci ! merci !

— Mais lui, te sais-il vivante ?

— Non. Nous étions, ma mère et moi dans la cité de Ségitum lorsqu'elle fut prise et livrée au pillage. Mon père était loin de nous !

« J'avais cinq ans. On égorgea ma mère sous mes yeux et si l'on m'épargna, ce fut parce qu'on ne me vit pas : j'étais affolée et muette d'épouvante !

— Et, après !

Le lendemain, quand je revins à la raison, j'étais entre les mains du grand souverain des Druides.

« Il m'avait recueillie, remarquant que je ressemblais à la fille de sa fille, qu'il aimait et qui venait de mourir. Ce vieillard me fit élever, mais il se lassa de moi quand il comprit que je ne pouvais pas répondre à son affection par une tendresse filiale comme celle qu'il eût voulu développer chez moi.

» Il me confia dès lors à son neveu : le Druide Dioviste, et Dioviste se plut à développer mes capacités pour l'étude.

— Continue, fit César, avec douceur, raconte-moi tout.

— Dioviste espérait me garder toujours, car je m'appliquais à ne jamais parler de ma mère ni de mon père, pour ne

pas éveiller sa défiance. J'admirais sa science afin d'égarer son jugement ; je ne parlais qu'à lui, affectant de l'horreur pour tout autre être vivant ; alors, il finit par ne rien me cacher des choses les plus secrètes parmi les Druides, car on a besoin de s'épancher.

« Devenue jeune fille, ne rêvant qu'à m'enfuir et à revenir à Massilia, ma patrie, dans l'espoir d'y retrouver mon père, je ne savais comment entreprendre un si long voyage sans appui et sans ressources.

« L'idée m'est venue de sauver un innocent condamné à mort par les Druides pour un de leurs sacrifices humains.

« Cet innocent : Vercomir, m'a sauvée, en revanche, de la mère de mes ours, qui allait me dévorer. Il a sauvé aussi Corpact, et Ductomar, de la mort, et c'est ainsi qu'ils se sont alliés.

— Ce Vercomir t'aime ?

— Tous trois m'aiment.

— D'amitié ?

A ce mot, la surprise de Delphia, mieux qu'une réponse, apprit au Proconsul que la jolie Greco-Romaine n'était pas atteinte par son soupçon pervers.

Il comprit que cette délicieuse et frêle charmeuse, en laquelle tant de savoir et d'intelligence s'alliaient à une énergie prodigieuse, paraissait trop fillette à ses trois compagnons pour exciter leurs désirs, et qu'elle les dominait trop aussi par la supériorité de son esprit pour ne pas leur inspirer du respect.

— Et toi, reprit César, les aimes-tu ? En est-il un que tu préfères ?

— Je les aime très différemment, mais également; il me semble que j'ai en eux trois frères. Tu connais leurs mérites...

— Parlons d'abord de toi. Labiénus m'a dit ce que tu sus faire à Lutèce, et l'on m'a rapporté comment tu conduisais hier les chars avec Lexivor. Tu possèdes, Delphia, la magnifique vaillance de Sexius Comus Procillus, ton père. Qu'il sera fier de toi !

— Mon père ! N'est-il pas beau ? bon ? l'aimes-tu, César ? Est-il encore jeune ?... Quand le verrai-je ?

— Bientôt, avant dix jours peut-être je l'appellerai pour te rendre à lui.

— Oh ! César, que tu es bon !...

— Ton père n'est plus tribun, il commande aujourd'hui une de mes légions dans la *Province*.

A présent parlons de tes... de tes frères d'armes.

— Où sont-ils ! Est-ce vrai que tu les fis saisir ?

— Oui.

— Qu'ont-ils fait ? Je réponds qu'ils n'ont rien pu commettre qui soit coupable.

— Tu te trompes, Delphia, ils ont été très coupables.

— Ils ont combattu hier bien mieux que moi !

— Pas mieux, mais aussi bien ; Vercomir et Ductomar surtout ; ce sont des héros : je leur dois le succès de la bataille.

— Eh ! bien, alors...

— Mais c'est parce qu'ils ont livré cette bataille que je les ai fait saisir.

— Est-ce donc ?... Mais non !... César ne peut pas être jaloux !

— Qu'en sais-tu ?

— Non ! le conquérant qui gagna tant de victoires...

— Pourquoi ne tiendrais-je pas à les gagner toutes, et seul ?

« Sans ordres, le « corps franc » ne devait pas bouger. Je le réservais pour une action décisive, et mes chefs de légion le savaient. Or, quand j'ai voulu l'employer, il n'était plus au camp ; c'est une désertion pire qu'une trahison que de manquer à un chef d'armée.

— Mais, qu'importe, César, s'ils t'ont donné la victoire, comme tu me le disais à l'instant.

— Eux m'obéissant, j'aurais vaincu de même ; et la victoire eût été mienne, tandis qu'ils me l'ont prise !

— Oh ! César !... Mais c'est moi qui leur donnai le conseil

d'agir, en voyant que tu nous oubliais ! C'est moi qu'il faut punir et non pas eux !

— Cesse d'intercéder pour ces indisciplinés serviteurs ! Pour l'ordre de mes légions, pour l'exemple, il me fallait sévir. Songe aux responsabilités qui m'incombent. Que ferais-je ? Que deviendrais-je, si mes légions, mes tribuns, mes lieutenants substituaient leur fantaisie à mon initiative !

— César, ce ne sont pas des Romains : ce sont des Gaulois ! Ce sont des enfants ! Ils ignorent ton génie !... Ne leur fais pas un crime d'une erreur généreuse...

— Toute faute en présence de l'ennemi est un crime !

— Oh ! César ! ne me fais pas croire que Corpact avait raison lorsqu'il disait ce que tu as sans doute entendu...

— Oui, j'ai entendu Corpact, et ses propos sont encore une autre faute...

— Pardonne-là !... Il faut pardonner !

— Quoi, tu commandes ? Oserais-tu exiger ? dit le Proconsul en souriant d'une manière qui parut odieusement ironique et cruelle à la jeune fille.

— Oui, répondit-elle, résolument. Je sais que la mort doit être le moindre châtiment d'une trahison. Or, si tu tiens mes amis pour traîtres, c'est la mort qui les attend ; je ne veux pas qu'ils meurent !

— Tu commandes à César ?...

— J'ai imploré ; j'ai fait appel aux nobles sentiments qui doivent animer une âme généreuse...

— Malheureuse enfant ! Ne brave pas César ! dit le Proconsul en interrompant avec ce même sourire qui exaspérait la jeune fille, je n'aurais qu'à faire un appel de la voix, je n'aurais qu'à faire un geste...

— Appelle donc ! s'écria Delphia, en s'élançant vers la porte, qu'elle ouvrit toute grande, puis vers les fenêtres qu'elle ouvrit de même, nul ne te répondra !

César, d'un coup d'œil, vit, avec une grande surprise, devant la porte, ses centurions disparus et tout le camp du

« corps franc » reculé à une très grande distance, hors de la portée de la voix.

« Tu cherches tes centurions ? Je les ai fait attirer à une certaine distance, reprit Delphia, et par des filets, comme celui dans lequel tu fis prendre Vercomir, ils ont été réduits à l'impuissance. A présent, ne porte pas la main à ton épée, César ; elle te serait inutile...

La jolie Grecque n'eut pas besoin d'expliquer ces derniers mots, car Tox et Ma venaient d'apparaître, l'un à la porte, l'autre à l'une des fenêtres et la jeune fille n'eut que le temps de se jeter entre les deux ours pour les arrêter.

« A bas ! Ma !... Tox ! à bas ! »

Le Proconsul pâlit un peu, mais ne cessa pas de sourire et s'assit sur le tabouret au milieu de la salle.

— Ainsi, dit-il, tu m'as fait prisonnier, à toi seule, et tu tiens ma vie entre les griffes de ces fauves.

— Oui.

— Et si je meurs ? Crois-tu que mes légions t'épargneront, toi, tes ours, tes amis, et tout votre « corps franc » ?

— Nous serons vengés, d'avance !

César fit comme l'Aulercien : il haussa les épaules.

— Mes amis... reprit Delphia.

— Puisque tu as retenu tes monstres et puisque tu parles encore pour tes amis, attends-les un moment avec patience, car ils vont revenir.

— Tu as ordonné de les faire conduire au camp ?

— Ils y reviendront de leur plein gré et libres.

— Libres ?

— Alors tu les interrogeras s'ils ne parlent pas d'eux-mêmes.

Delphia contempla le Proconsul, qui ne souriait plus, et qui regardait avec un calme voisin de l'indifférence les deux ours rôdant le long des murs de la salle.

Puis les regards de la jeune fille, par la baie de la porte, se portèrent, à longue distance, sur une partie du cercle très reculé du camp, où se produisait, dans la foule indistincte,

un grand mouvement, en même temps que, de ce point, des cris joyeux arrivaient, atténués par l'espace.

— Qu'est-ce ? Serait-ce Vercomir, Ductomar et Corpact ?

Autant que par ses paroles, la jolie Grecque, par sa physionomie anxieuse, interrogeait le Proconsul.

— Attends, répondit simplement César.

Delphia examina encore et distingua une sorte de cortège qui sortait des lignes reculées du camp du « corps franc » et qui s'avançait vers la hutte qu'elle occupait.

Quelque chose d'élevé se trouvait à la tête de ce cortège.

Bientôt la jeune fille put distinguer que cette prédominance était constituée par des êtres dressés sur des pavois.

Des enseignes gauloises et des enseignes romaines les enveloppaient.

Un cavalier les précédait ; d'autres les accompagnaient. Et de chaque côté des cavaliers, des soldats romains agitaient, en criant, des branches de feuillage.

— Oh ! César ? César ? quel est ce cortège ? quels sont ces hommes portés ? Il me semble reconnaître...

— Ce sont tes amis. Ecoute-moi, Delphia.

La jolie Greco-Romaine se précipita aux genoux du Proconsul, les yeux remplis de larmes de joie.

« Relève-toi ! Ecoute-moi ! Pendant que je venais ici, Labiénus faisait amener tes amis devant un jury formé de mes généraux, de mes lieutenants et de mes tribuns, car, je ne voulais pas présider ce tribunal moi-même.

« Devant nos chefs, Labiénus a blâmé sévèrement tes compagnons, chargés de chaînes, d'avoir agi sans ordres et sans même me prévenir. Il leur a expliqué que je réservais votre « corps franc » pour une intervention qui n'aurait pas été moins victorieuse, moins glorieuse, et qui n'eût pas entraîné les pertes importantes que nous avons subies, tout en assurant mieux le succès.

« Ensuite, Labiénus a fait enlever les chaînes de Ductomar, de Vercomir et de Corpact en leur demandant simplement

de promettre qu'à l'avenir ils ne se permettront plus d'intervenir sans les ordres ou sans le consentement de César.

« Enfin, cette promesse donnée, Labiénus les a remerciés en mon nom et au nom de Rome. Il a déclaré que nous devons au « corps franc » la victoire, et le Conseil a confirmé ce jugement par ses acclamations. Il a couronné tes compagnons de lauriers et de chêne. Ils ont été hissés sur des pavois. Et, regarde : ils viennent, à présent, environnés des enseignes romaines ; précédés de Labiénus, entourés de nos généraux et de nos tribuns. Ils viennent pour être ici salués par César, car César est amèrement jaloux de leur gloire ; Corpact l'a dit, et tu l'as répété toi-même.

— Oh ! César ! pardon ! pardon ! !

— Relève-toi, Delphia ! Essuie tes yeux. Souris à ceux qui viennent aussi pour te rendre hommage, car, c'est à toi que Labiénus en veut à présent.

Et, posant sa main droite sur l'épaule de la jeune fille, le Proconsul la poussait doucement sur la passerelle du petit fossé.

Devant la hutte, Labiénus arrêtait son cheval. Il dressait son épée, très haute. Les généraux, les tribuns, se massant autour de lui, dressaient leurs épées de même. Puis, leurs rangs s'ouvraient pour livrer passage aux enseignes romaines et gauloises qui se groupaient au-devant des pavois surmontés de Ductomar, Vercomir et Corpact.

— Delphia, fille du valeureux Sexius Comus Procillus, dit alors à haute voix le Proconsul, Delphia, romaine plus valeureuse encore que ton père, Rome et César te saluent !

Alors, ensemble, toutes les enseignes romaines et gauloises s'abaissèrent, jusqu'aux pieds de la jeune fille, tandis que les cris des Gaulois du « corps franc » et ceux des légions romaines emplissaient l'espace et faisaient presque vibrer la terre. Delphia, trop émue, défaillait. Le Proconsul dut l'enlacer pour la soutenir pendant quelques instants.

* * *

Des prisonniers d'Alésia, l'illustre généralissime romain

se réserva les chefs Eduens et Arvernes en vue de s'en servir pour gagner leurs cités. Quant aux autres captifs, chaque soldat romain et chaque combattant du « corps franc » en eut un à titre de butin et Vercingétorix, chargé de chaînes, fut envoyé à Rome.

Le Proconsul ayant décidé de se rendre ensuite chez les Eduens, disposés à se soumettre, ainsi que tous les Arvernes, réunit auparavant Ductomar, Corpact et Vercomir avec Delphia dans la forteresse de l'oppidum où il s'était transporté.

— Votre protégée, qui fut aussi votre sœur d'armes, dit-il aux trois Gaulois en leur désignant la jeune fille, reste avec moi pour attendre Sextius Comus Procillus, son père, que j'ai fait appeler.

« Pour vous, puisque vous avez eu la sagesse de concevoir le rôle bienfaiteur de l'organisation romaine des trois Gaules, vous méritez pour cela le titre de citoyens romains, que je vous décerne, en attendant que ce titre vous soit confirmé par le Sénat.

« De votre « corps franc », je vous offre de faire, dès à présent, une légion romaine, que vous commanderez sous les enseignes de Rome.

« En Gaule, nous n'avons pas fini de récolter des victoires. Mais, après la Gaule c'est l'Ibérie, c'est l'Orient, c'est l'étendue tout entière du monde qui s'offre à vos exploits. Sous l'égide et par l'amitié de César, vous pourrez devenir vite plus illustres, plus riches et plus puissants que des rois.

« Voulez-vous associer vos destinées à la mienne ? Voulez-vous être mon cœur et mes bras ?

— Oui ! Oui ! s'écrièrent d'une même voix Ductomar, Corpact et Vercomir, César, nous sommes à toi ! Nous sommes à toi !

Telle fut l'origine de la célèbre légion Gauloise de l'*Alouette*, ainsi dénommée parce que le Proconsul la dota de casques portant en cimier une alouette aux ailes étendues.

Et l'illustre conquérant justifia plus qu'au delà les invrai-

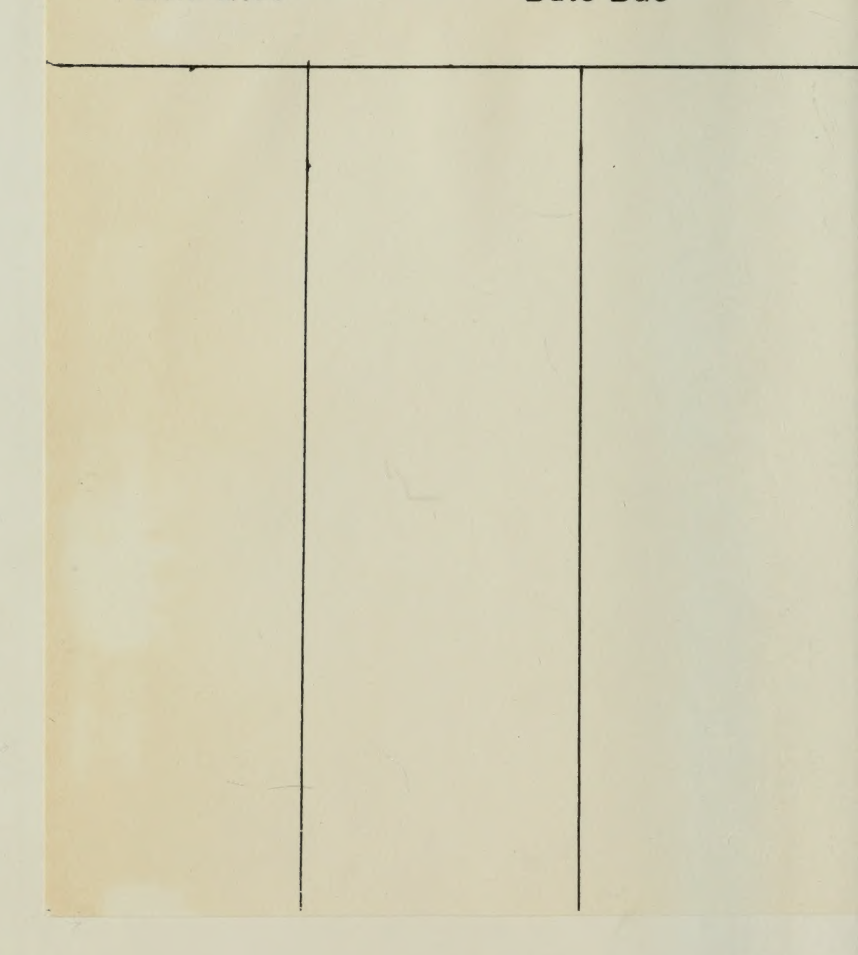
semblables promesses qu'il avait faites à ses dévoués partisans des heures mauvaises, car cette intrépide légion franchit avec lui le Rubicon. Elle entra dans Rome en troupe victorieuse et maîtresse. Elle se drapa d'un impérial manteau de gloire en Italie, en Grèce, en Espagne et jusque sur l'antique terre Africaine d'Egypte, où Cléopâtre, l'héritière des siècles de fastes pharaoniques, n'évita elle-même d'être traînée derrière le char de César qu'en lui livrant, avec son empire, les incomparables trésors de sa beauté.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

MELLOTTÉE. — Paris-Châteauroux.

Imp. P. QUILICI 54, Rue Daguerre, PARIS (XIV)



ICF

